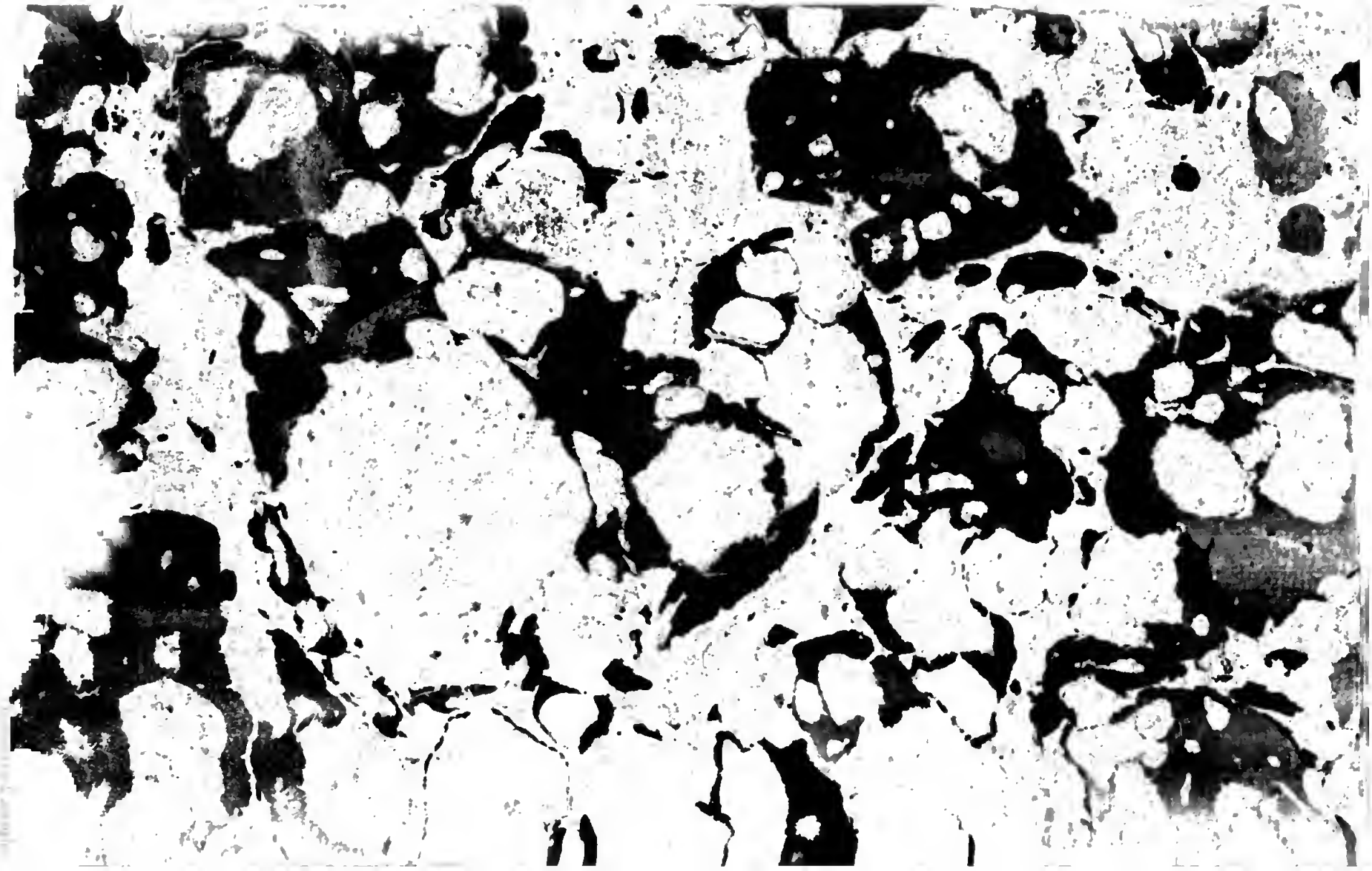


3756

Poet - XXXVI - 15

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DE CONTES, DE FACÉTIES, ET DE BONS MOTS.

TOME QUATRIÈME DE LA COLLECTION.

On tâchera de jeter de la variété dans cette suite de Contes, en donnant tour-à-tour un volume, soit des Contes Orientaux, soit Italiens, Anglais, Espagnols et autres. On peut s'inscrire pour celle de ces divisions qui plaira le plus, si on ne prend pas le total de la Collection. Les Contes seront tous nouvellement traduits ou imités, et on conservera, autant qu'il est possible, le ton ou le goût propres à chacun des peuples de qui ils sont tirés. On ne veut point donner ce qui est trop connu, et on s'est assuré, par le choix sévère qu'on a fait, que chaque division qu'on séparera, ne formera guère que cinq ou six petits volumes *in*-18, pareils à ceux qui ont paru, tirés aussi *in*-8°. papier d'Auvergne et papier velin, et ornés de gravures en diverses couleurs.

584242

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DE CONTES, DE FACÉTIES, ET DE BONS MOTS.

Une Morale nue apporte de l'ennui ;
Le Conte fait passer le précepte avec lui.
LA FONTAINE.

TOME QUATRIÈME

DES CONTES TIRÉS DES AUTEURS GRECS ET LATINS.

Par UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

A PARIS,
Chez ROYEZ, Libraire, Quai et près des Augustins.

M. DCC. LXXXVII.

LES AFFECTIONS
DE
DIVERS AMANS;
OUVRAGE
NOUVELLEMENT IMITÉ DU GREC.

LEUCIPPE,

CONTE VIme.

RIEN n'égalait la force et le courage de Leucippe, fils de Xanthe, roi de Bithynie, qui tirait son origine de Bellérophon. Adonné dès sa plus tendre jeunesse aux exercices militaires, il satisfaisait, en s'y livrant, sa férocité naturelle. Son nom seul inspirait la terreur à tous les peuples circonvoisins chez lesquels, avec des soldats choisis qu'il avait instruits à affronter comme lui les dangers de la guerre, et qu'il avait formés aux ruses les plus adroites, il faisait de fréquentes incursions. Les Lyciens, entr'autres, eurent beaucoup à souffrir de son inclination belliqueuse : le moindre prétexte était pour lui un motif de déclarer la guerre. Non content

de tavaget le pays, il emmenait les hommes, les femmes et les enfans en eselavage, et les vendait aux peuples étrangers; moyen barbate qui lui avait fait amasser une grande quantité de richesses.

Dans une de ses expéditions contre les Lyciens, peuples très-dévots à Vénus, Leucippe eut l'audace de violer l'asyle d'un temple dédié à cette déesse, fit les outrages les plus sanglans aux ptêttesses consacrées à son culte, et retourna dans la Bithynie chargé des dépouilles religieuses et opulentes dont le temple érait templi. La déesse de l'Amour ne put souffrir une telle profanation, et résolut de venger en même-tems les affronts faits à sa divinité, le pillage de ses autels et les désastres d'un peuple qu'elle chérissait pat-dessus tous les autres.

Jusque-là ce prince entièrement adonné à la guetre, bouillant de courage, et n'aimant rien que le spectaele de ses ennemis

vaincus, n'avait jamais jeté un regard de tendresse et de complaisance sur une femme jeune, belle ou sensible. Si, pendant le tumulte des conquêtes, emporté quelques fois par un transport éphémère que l'occasion allumait comme un éclair dans ses sens, il avait vaguement sacrifié à l'Amour, c'était un tribut qu'il payait à la vigueur de sa constitution, au délire de la débauche, et dont le sentiment s'éteignait après la possession. Il n'en était pas resté la moindre trace dans son cœur. Ces jouissances passagères n'étaient jamais chez lui que le triomphe brutal d'un vainqueur effréné sur un objet faible, timide et sans défense.

De retour à Apamée, où il faisait son séjour ordinaire, après sa dernière excursion dans la Lycie, le premier objet qui frappa ses yeux dans le palais de Xanthe fut sa sœur Palmire qu'il n'avait point encore vue. Cette jeune princesse touchait à peine à ses

quinze ans. Elle sortait pour la première fois d'un temple de Diane, où avaient coulé ses premières années parmi les prêtresses de cette déesse, dont l'occupation, indépendamment du culte sacré, était d'élever les filles des rois et des grands du pays. L'ingénuité, la candeur de son ame ajoutaient à sa beauté touchante et régulière. Formée à la vertu, dans cet asyle de paix, au sein de l'innocence, elle ne connaissait aucune des passions qui font le tourment de la vie. Les sages modératrices de l'hospice sacré qu'elle quitait, s'attachaient avec le scrupule le plus timoré, d'en reprimer la fougue et même d'en prévenir la naissance. L'amour filial, cet hommage révéré que la nature acquite sans efforts, était le seul sentiment qu'on avait pris soin d'inspirer à Palmire. Les noms respectables de père, de mère, de frère retentissaient à ses oreilles; ceux d'amant, d'époux en avaient été proscrits.

Les exploits brillans de son frère ne lui étaient point inconnus ; elle savait quelle était la vénération due à un héros. Son cœur brûlait depuis long-tems du desir de contempler des objets si chers, et depuis deux jours elle venait d'être rendue à ses parents, lorsque Leucippe, couvert de nouveaux lauriers, revint dans ses foyers paternels.

A son abord, la jeune Palmire, à qui il ne restait plus que lui de sa famille à connaître, court à sa rencontre et vole dans ses bras. Il la presse, il l'embrasse, il lui donne les baisers les plus tendres, que l'amitié fraternelle lui rendait avec reconnaissance : mais Vénus irrité, Vénus qui avait juré la perte de Leucippe, mit dans ces innocents baisers tous les poisons dont elle enflamme les veines de ceux qu'elle veut livrer aux plus furieux tourments de l'amour.

Le cœur de Leucippe en fut pénétré. Il porte sur sa sœur un œil où le desir et la

fureur étincelaient à la fois : il la reprend dans ses bras, ne peut séparer sa bouche de la sienne, et boit à loisir les délices de la volupté sur ces lèvres qui ne cherchaient auprès des siennes que les innocentes caresses de la fraternité.

Depuis cet instant, l'image de sa sœur ne sort point de son ame ; il est près d'elle toute la journée, et la nuit son imagination la place sur sa couche, où il cherche en vain le repos : la guerre n'a plus d'attraits pour lui ; ses armes abandonnées vont se couvrir de rouille ; il fuit ces guerriers avec lesquels il partageait les hasards de la victoire, et ne quitte plus l'appartement de sa mère, auprès de laquelle la jeune princesse s'occupait aux ouvrages de son sexe. Souvent sa main accoutumée à manier le fer des combats, prend de celle de Palmire l'aiguille, la navette ou le fuseau qui lui servent à tresser la soie, et le héros se plaît à tracer des festons sur

l'écharpe qui va serrer la taille de la beauté ; il arrange les contours du voile qui dessine les formes de ses appas ; ses doigts s'égarent dans les plis du lin transparent qu'il étend sur une peau plus blanche que la neige, et il place lui-même dans ses cheveux les fleurs qui les couronnent. L'innocente Palmire répond aux empressements de son frère, par les témoignages d'une amitié vive et pure comme son âge. Son ame neuve, simple et ingénue ne pouvait ni sentir, ni deviner le crime : elle ne voyait dans les caresses de Leucippe que les signes naturels de l'attachement d'un frère pour sa sœur ; leur vivacité n'était qu'un motif de plus pour la déterminer à tout l'épanouissement de sa reconnaissance.

Cependant Leucippe s'appercevait que ce qu'il sentait auprès d'elle était plus que de l'amitié : il faisait tous ses efforts pour repousser les idées criminelles dont il était

dévoré; mais ce choc continuel de la réflexion et du desir augmentait sa passion, loin d'en arrêter les progrès. Palmire était toujours là; sous ses yeux, dans son cœur, à sa bouche, dans son imagination; il la voyait dans tous les objets qui se rencontraient autour de lui. Son délire la lui faisait paraître en tous lieux pourvue de tous les charmes qui forment la perfection de la beauté. Palmire était en effet une créature céleste; mais il la voyait tendre, sensible, docile à son amour et le comblant des plus ravissantes faveurs; et Palmire, qui goûtait la paix d'une âme sans tache, qui reposait sans agitation dans son lit virginal, était bien éloignée de soupçonner que sa beauté, son innocence fussent l'objet d'un penchant incestueux.

Mais le prince ne peut plus contenir ses desirs. Il a voulu s'arracher du palais où réside l'objet de sa passion, une chaîne invin-

cible l'y retient ; il a voulu fuir sa patrie, ses pieds ont refusé leur ministère à sa raison. Une fièvre dévorante allume son sang : il n'y peut plus résister. Il prend un parti violent, l'unique peut-être capable de lui réussir, quoiqu'il semble répugner au devoir, à la religion et aux mœurs. Mais quel frein sacré peut arrêter les fureurs d'un amant ? il va déposer dans le sein d'Andronide, sa mère, son fatal secret, il lui découvre la plaie ouverte dans son ame. « Oui, ma mère, » lui dit-il, plaignez un insensé qu'un amour » effréné, inoui, consume et fait périr. » J'aime ma sœur : si je ne la possède, je » meurs.... Vous frémissez, je sens que je » révolte vos entrailles maternelles ; mais le » crime, si c'en est un, n'est point de mon » cœur ; il me vient des dieux : c'est Vénus, » oui, je la sens toute entière dans mon » ame. Et pourquoi ces dieux, maîtres de » nos destins, arbitres et modérateurs de

» nos pensées, font-ils naître un penchant
» que les loix des hommes ont rendu cri-
» minel ? Pourquoi, si ces loix étaient si
» nécessaires, la nature n'a-t-elle pas elle-
» même marqué cette ligue qui sépare pour
» jamais un frère de sa sœur ? ou pourquoi
» faut-il que ce qui m'est le plus cher par
» les liens du sang, me devienne étranger
» pour ceux de l'amour ? Je puis, c'est même
» un devoir pour moi, je puis, dis je, épan-
» cher dans le sein de celle qui a reçu dans
» la même source que moi son existence,
» tous les mouvements les plus intimes de
» cette amitié cordiale et fraternelle qui lie
» ensemble les deux enfans du même père ;
» mais il faut que cette union soit pure,
» spirituelle, éthérée ; telle enfin que le lien
» qui unit les puissances célestes les unes
» avec les autres ; mais ces êtres surnaturels,
» ils ne sont bornés à cette portion de jouis-
» sance, que parce qu'ils vivent sans organes,

» que

» que parce qu'ils existent débarrassés de
» l'enveloppe terrestre qui caractérise l'hu-
» manité. Et moi, chez qui des sens multi-
» pliés développent des facultés énergiques,
» il faut qu'elles se taisent auprès de l'objet
» que la nature m'indique pour les satis-
» faire, parce que cet objet fut formé d'une
» portion de mon sang. Que ces dieux ren-
» dent donc innocent l'exercice des passions
» qu'ils inspirent, ou qu'ils en fassent taire
» la voix formidable ! je l'avoue, mon dé-
» lire est à son comble, ma mère, et ce
» n'est que la possession de Palmire qui peut
» me soulager. Je dis plus : il n'y a que ce
» lien qui m'attache désormais à la vie.
» Mes tourments me l'auront bientôt en-
» levée, si vous me la refusez; mais certain
» de perdre l'espoir d'en jouir, je préviendrai
» l'effet du long supplice auquel je vivrais
» condamné, et ma main achevera, sans

» hésiter, d'accomplir contre mes jours les » volontés du destin. »

Andronide, à ce discours, a peine à contenir son étonnement et l'horreur qu'il lui inspire. Elle veut essayer, par de sages conseils, à calmer l'emportement de Leucippe; ses représentations sont vaines, ses caresses n'affaiblissent pas son désespoir. « Mourir, » dit-il, avec une voix étouffée, mourir! » Elle est mère; sa fille, son fils lui sont chers; mais celui-ci, qui, par ses exploits, avait augmenté le lustre, les richesses et la puissance de sa maison, obtenait sur son cœur ambitieux et vain des droits bien plus recommandables. Soit par un sentiment d'indulgence, qu'on obtient souvent des femmes en faveur des faiblesses de l'amour, soit par une condescendance aveugle aux desirs d'un fils qui faisait ses délices et sa gloire, elle eut la lâcheté de promettre à Leucippe qu'elle favoriserait sa flamme incestueuse, et con-

vint avec lui que cette abominable liaison serait enveloppée des voiles du plus profond mystère.

Le prince fut introduit, dès la même nuit, dans la chambre de Palmire. Il s'approche, palpitant d'amour et d'audace de la couche où la jeune beauté commençait à sentir peser sur ses paupières les pavots du sommeil. Elle témoigne quelque trouble à son abord ; mais reconnaissant son frère, à sa voix, elle est bientôt remise. Elle lui rend, avec son ingénuité ordinaire les caresses qu'elle en reçoit, sans soupçonner ses desseins. O fatal ascendant du crime sur l'innocence ! bientôt l'amitié de Palmire devient de l'amour. Son cœur s'enflamme ; ses sens brûlent ; la chaleur de son sang, ses quinze ans, sa faiblesse, tout concourt au triomphe de Leucippe et Vénus est vengée.

Leur commerce incestueux dura pendant long-tems ; mais quelques fussent les pré-

cautions que prirent les amans, pour voiler ce criminel mystère, il n'échappa pas aux regards vigilans d'un vieil esclave Lycien, qui depuis plusieurs années portait dans le palais de Xanthe les chaînes dont son barbare fils l'avait chargé. Quoiqu'il reprimât autant qu'il le pouvait les témoignages de sa haine, il ne pouvait voir sans le détester celui qui l'avait réduit en esclavage, et certain de lui nuire en manifestant ses amours, il n'attendait que l'occasion de tirer avantage de la découverte qu'il avait faite.

Elle se présenta. Thermèse, prince de Pamphilie avait demandé la main de Palmire. Xanthe donnait son consentement à cette union qui lui faisait un allié puissant dans la personne de ce souverain, dont les états étaient voisins des siens. Leucippe ne pouvait, sous aucun prétexte, chercher à s'opposer aux vœux de son père. Thermèse

est arrivé, et les noces vont être célébrées. Mais le vindicatif esclave va trouver le prince de Pamphilie et lui raconte que toutes les nuits un homme, qu'il ne nomme pas, s'introduit dans l'appartement de la princesse qui lui est promise. A ce récit, le prince est saisi d'étonnement, mais ne voulant pas, sans un mûr examen, s'en rapporter au témoignage d'un esclave, pour rompre les engagements qu'il avait pris, il croit devoir communiquer au père de sa future ce qu'on venait de lui dire. Xanthe fait venir l'esclave, qui confirme la déclaration du prince, et l'assure qu'il le convainquera par ses propres yeux de la vérité du fait.

Malgré une assertion aussi constamment affirmée, le roi doutait du crime de sa fille. Il était plongé dans la plus grande douleur, et il attendait l'instant d'être éclairci. De son côté l'esclave surveillait les amans, pour

qu'ils ne lui échappassent pas. Enfin, un soir, ayant vu Leucippe entrer dans l'appartement de sa sœur, il courut avertir son maître.

Celui-ci, guidé par le Lycien, s'avance dans l'obscurité, auprès de l'entrée de la chambre, pour y surprendre les coupables: Palmire entend marcher; elle sort pour voir qui ce peut-être, ou pour parvenir, à la faveur des ténèbres, à échapper aux recherches des surveillans. Son père, qui, malgré la précaution qu'elle prenait pour ne faire aucun bruit, apperçoit quelqu'un qui semble chercher à fuir dans l'ombre, croit que c'est le corrupteur de sa fille, et lui plonge son épée dans le sein. Leucippe accourt furieux, au cri que jette la princesse en se sentant frapper, et sans savoir sur qui va tomber sa vengeance, il perce lui-même d'un coup mortel la poitrine de son père. Cette scène horrible se passait dans les ténèbres, mais

aux cris des mourans, et du prince qui appelle à son aide; les esclaves accourent avec des flambeaux, et découvrirent aux yeux de Leucippe les corps étendus de son père et de sa sœur qui baignaient dans leur sang.

Dans le même moment, Andronide arrive pour être témoin des malheurs dont sa fatale complaisance est la cause.

A ce cruel spectacle, Leucippe ne peut contenir son désespoir : le palais retentit des cris de ses douleurs. Il se précipite sur les cadavres fumans; il semble d'abord vouloir demander pardon à son père, et se jetant ensuite avec un transport plus violent sur les restes de Palmire, il veut fermer avec ses lèvres la plaie d'où le sang coule à grands flots, il cherche à lui rendre la vie, en versant dans sa bouche une partie de son ame, mais les voiles de la mort ont pour jamais couvert les yeux de ces

tristes objets de son amour et de son attachement. On est obligé de l'arracher à sa propre fureur ; on l'empêche de consommer sur lui-même cette sanglante tragédie, et l'on parvient, après beaucoup de résistance, à désarmer sa main.

Chargé de tant de crimes, en horreur à lui-même, Leucippe s'apperçut trop tard de la malédiction prononcée par les dieux contre lui, des funestes suites de la colère de Vénus. Il crut échapper à leur vengeance, à ses remords et à l'opprobre dont il était flétri, en fuyant de sa patrie ; mais par-tout la haine de la reine d'Amathonte le poursuivit. Réfugié dans la Crète, la tache de réprobation qui le couvrait le fit chasser par ses habitans. Il se sauva dans la Crétinée, région voisine d'Éphèse, où il fut également proscrit. Cependant ses talents lui donnèrent assez de crédit pour être nommé chef d'une entreprise contre

la ville de Maudrolyte, et pour se faire aimer d'une fille de cette ville, nommée Leucophrye, qui rendit par trahison la place aux ennemis, à la tête desquels il l'assiégeait; mais les Phériens eurent recours à Admète, roi de Thessalie, qui, par des émissaires apostés, le fit prendre, et il finit ses jours, dans l'esclavage, parmi ces peuples barbares.

FIN.

HIPPARINE,

CONTE VIIme. (1).

HIPPARINE, fille d'un des principaux citoyens d'Héraclée, ville d'Italie, subjuguée par Archélaüs, et qui gémissait sous la tyrannie de ce despote, était une des plus belles personnes et des plus accomplies de la

(1) Le lecteur verra que nous nous sommes ici écartés du texte, et que, par respect pour nos mœurs, nous avons fait un léger changement dans ce conte, où dominait un peu trop le goût grec, qui, selon les auteurs de la Bibliothèque des Romans, a sans doute fait couler sur Héraclée (aujourd'hui Herculanum) les laves du Vésuve, sous lesquelles cette ville a été ensévelie depuis plusieurs siècles.

contrée. A peine avait-elle quinze ans, mais son esprit beaucoup au-dessus de son âge, ses graces, ses talents, sa beauté attiraient à ses pieds une foule d'adorateurs qui briguaient l'avantage d'obtenir d'elle un regard favorable. Parmi ceux qui aspiraient à lui plaire, Antiléon, adolescent de vingt ans au plus, appartenant à une des meilleures familles de la ville, rendait à la belle Hipparine les soins les plus assidus. On le voyait par-tout sur ses pas, au milieu des fêtes, des cérémonies publiques; ses yeux ardents étaient toujours fixés sur elle; au temple, il cherchait à mêler les vœux qu'il offrait à la divinité avec ceux qu'il adressait à l'objet de son amour.

La jeune Héracléenne ne pouvait ignorer avec combien d'empressement ses nombreux amans poursuivaient sa conquête; mais la multiplicité des hommages qu'on lui rendait, encourageait encore davantage sa fierté; et

aucun de ceux qui lui portaient leurs adorations ne pouvait se flatter plus qu'un autre d'en obtenir un regard de préférence, de lui arracher un sourire complaisant, ou de forcer sa bouche à quelque parole affectueuse.

Les Héracléens opprimés par Archélaüs, tenaient chez le père d'Hipparine de fréquentes assemblées, où ils cherchaient les moyens de récupérer leur liberté usurpée : témoin de leur délibérations, dont aucune ne pouvait avoir d'effet, mais en même tems animée par leur exemple, au desir de contribuer à la délivrance de sa patrie, la jeune personne résolut de faire de sa beauté l'instrument du bonheur public. Elle avait distingué, parmi les jeunes gens qui fréquentaient sa maison et qui lui adressaient des vœux, le noble Antiléon. Sa stature était d'un athlète, et sa démarche annonçait un homme au-dessus du commun.

Elle crut encore que son ame avait les mêmes perfections que son corps ; il lui semblait remarquer en lui plus d'énergie, plus de ce véritable courage qui porte aux grandes entreprises, qui les exécute avec audace, et les termine avec succès. Insensiblement elle lui donna quelques marques de prédilection qui animèrent davantage le jeune amant à la poursuite de ses desseins.

Lorqu'Hipparine crut l'avoir amené au point où elle le desirait, elle lui dit qu'elle douterait de son amour, jusqu'à ce qu'elle lui eût vu faire quelque action d'éclat. « Ma main est prête ; ordonnez, répond » l'adolescent ; quelques soient les dan- » gers auxquels il faut que je m'expose » pour vous mériter, vous me les verrez » affronter, et la mort même, si mon » dévouement à vos volontés peut me con- » cilier la moindre portion de votre bien- » veillance. »

Charmée de ces heureuses dispositions, mais ne voulant pas, pour un coup d'essai, mettre son courage à la dernière extrémité, elle lui dit : « Voyez-vous ce fort, ce rem-
» part formidable qui insulte à notre patrie,
» qui écrase ces murs du poids de la tyrannie,
» dans l'enceinte duquel, au sein des vo-
» luptés, un despote inhumain commande
» seul et sans obstacle à nos citoyens gé-
» missans, jouit sans peine du produit de
» leurs sueurs, et se plaît, par des actes
» barbares, à aggraver leurs fers, et à
» combler leut misère ? Portez l'épouvante
» dans le sein de ce colosse ; réveillez son
» ame engourdie par l'impunité, en semant
» autour de lui l'inquiétude et la terreur.
» Une cloche vigilante est là pour lui donner
» l'éveil, pour lui annoncer la révolte : qu'il
» l'entende une fois tonner à ses oreilles ;
» qu'il tremble, et je jugerai de votre amour
» par l'adresse et l'audace que vous aurez

» mis à exécuter cette entreptise. » J'y vole, répond Antiléon.

A l'instant il s'arme d'un poignatd qu'il tient caché sous son vêtement, et, à l'issue du jour, il feint de se promener sans dessein, près du béftoi, où la sentinelle veillait au service de la cloche d'alarme, s'en apptoche insensiblement, voit qu'il est sans défiance, le saisit à l'improviste, et l'étend par terre d'un coup de poignatd. Il fait retentir ensuite dans le fort le son de l'airain, qui donne l'émeute au tyran et à tous ses satellites, et sur-le-champ s'échappe à toutes jambes, regagne la ville, et n'est point vu.

Archélaüs assemble la garnison, fait allumer des feux de toutes parts et veille pendant la nuit. Mais il ne voit aucun mouvement du côté de la ville; et lorsque le lendemain il fit faire des perquisitions dans les maisons, on n'apperçut aucune trace d'émeute, ni de conspiration, et personne ne

ne savait quelle main avait assassiné la sentinelle et sonné le tocsin.

A cette preuve d'un courage vraiment déterminé, Hipparine ne put douter de l'amour d'Antiléon. Elle soupçonna avec raison que son ame était propre aux grandes choses : déja elle voyait en lui le libérateur de la patrie, elle n'hésita point de donner son cœur à celui qui devait un jour affranchir ses concitoyens du joug de la tyrannie, et couronner son front des lauriers de la liberté. Mais elle craignait que, certain de son bonheur, son amant ne s'endormît dans les délices de la possession, et en lui promettant qu'elle ne serait jamais qu'à lui, elle jura qu'il n'aurait sa main qu'après que la sienne aurait consommé son ouvrage, et rendu libres les habitans d'Héraclée.

Cependant le bruit de la beauté d'Hipparine avait pénétré jusques sous les verroux, à l'abri desquels commandait l'oppresseur de

sa patrie. Il voulut savoir par lui-même si ses charmes répondaient à la renommée qu'ils avaient obtenus. Comme il allait rarement visiter ses sujets, qu'il ne se montrait jamais chez eux qu'environné de ses formidables satellites, il ne connaissait aucuns des détails de leurs maisons : l'effroi le précédait partout, et les femmes retirées dans leurs appartements ne s'offraient dans aucune occasion aux regards du tyran.

Le tems vint où l'on célébrait la fête de Diane. Quoiqu'ils fussent opprimés par la tyrannie, les habitans d'Héraclée n'offraient pas moins avec toute la pompe possible leurs hommages aux dieux protecteurs qu'ils adoraient : le culte de Diane était un de ceux qui était le plus en vénération. Tout le peuple était assemblé dans le temple consacré à la divinité ; trois cents jeunes filles, divisées en plusieurs bandes ; parées des plus riches vêtements, et couronnées de fleurs, chan-

taient des hymnes en l'honneur de la déesse de la chasteté ; l'une d'elles, à la tête de chacun des cercles, entonnait le couplet sacré, et le refrain se répétait en chœur par ses compagnes. Hipparine était le coryphée du premier de ces cercles, et partageait avec la prêtresse les fonctions du sacerdoce ; elle présentait l'encens que les initiées versaient dans le brasier qui brûlait sur l'autel. Une robe de pourpre enrichie de franches d'or, la distingue des autres célébrantes ; elle porte un voile d'une étoffe de lin, blanc comme la neige, plus fin que le roseau d'Arachné, à travers duquel percent les nuances douces d'une peau d'albatre et de rose : ses plis ondoyans s'étendent de son front jusqu'à ses pieds, et une couronne d'œillets blancs forme un diadême autour de sa tête : ses yeux voilés n'en ont pas moins d'éclat, et le double filet de carmin qui tient ses lèvres, quoiqu'affaibli par le

tissu transparent, brille avec autant de vivacité. A sa taille svelte et élancée, on la prend pour la déesse à laquelle elle porte son offrande.

Archélaüs voulut être témoin de la solemnité : il vint au temple, accompagné d'un nombreux cortège de guerriers. Les vestales modestes et religieuses, dont le cœur était aussi pure que leurs vœux et que la divinité à laquelle elles les adressaient, se virent, en tremblant environnées des ministres redoutables de l'oppression et de la tyrannie : le prince ne chercha pas longtems celle qui servait de motif à sa démarche. Il la voit, et devine sans peine que l'Héracléenne dont on lui a fait l'éloge est en effet la plus ravissante des merveilles réunies dans le temple : la majesté de la déesse n'en impose point au téméraire ; il s'approche d'elle pour contempler de plus près ses appas, et, sans égard pour la sainteté des mystères, il ose les

interrompre pour rendre un hommage public à Hipparine.

La fière citoyenne d'Héraclée reçut avec une réserve majestueuse l'accueil du tyran ; elle ne témoigna ni plaisir, ni courroux, mais baissant avec un respect imposant son front devant l'oppresseur, elle continua, sans différer l'office religieux auquel elle présidait.

Tant de dignité, loin d'en imposer à Archélaüs, n'empêcha pas qu'un amour violent ne devînt la suite de sa curiosité. Il dévore d'avance les charmes d'Hipparine, et dès le lendemain, il va rendre visite à son père en lui demandant la permission de saluer sa fille : le citoyen ne pouvait refuser à son prince une faveur qu'il aurait obtenue de la force, s'il avait éprouvé la moindre résistance. Hipparine, dans cette entrevue, ne manifesta point à Archélaüs l'honneur qu'il lui inspirait : elle fit de moitié les frais

de la conversation, et s'énonça avec autant de prudence et d'esprit que d'honnêteté. Le tyran était dans l'enchantement ; il annonça le dessein de venir souvent admirer les perfections de sa sujette. Cet avis était un ordre de le souffrir, auquel ne pouvait et n'osait s'opposer son père.

Mais Antiléon, à qui Hipparine fit part des tourments qu'elle endurait à jouer un personnage si opposé à ses véritables sentiments, affermit l'esprit de sa maîtresse, et l'encouragea à endurer les importunités du tyran : il lui conseilla même, si elle voulait servir utilement sa patrie, de feindre pour lui des dispositions dont elle se sentait très-éloignée. L'héroïne se plia aux volontés de son amant, qui, de son côté, ayant fait part de ses projets aux principaux de la ville ; et leur ayant remontré que le piège où, de lui-même, se jetait leur ennemi, était le moyen le plus sûr de les affranchir du joug

qui pesait sur leurs têtes, prit avec eux des mesures efficaces pour rentrer en possession du fort qui dominait leur ville, et se défaire du tyran.

Le jour fut pris pour l'accomplissement de leur projet; des pelotons de citoyens, qui avaient des armes cachées sous leurs habits, furent distribués dans les endroits nécessaires, avec ordre de se réunir à un signal convenu, et Antiléon se chargea de la personne de l'oppresseur.

L'amour l'avait absolument aveuglé. Rien n'égalait sa sécurité : l'accueil qu'il recevait dans la maison d'Hipparine, l'engageait à y revenir tous les jours, et lui faisait négliger les plus simples précautions : la garde dont il marchait toujours entouré, se promenait sans ordre dans la rue, pendant qu'il était aux pieds de l'enchanteresse, qui dans l'espoir d'une vengeance prochaine, s'occupait de toutes ses forces à lui fasciner les yeux.

Souvent la nuit était close avant qu'il eût repris la route du fort où résidait toute sa puissance.

Antiléon, qui avait tout prévu, et qui était en embuscade, l'assaillit à l'instant où il sortait de chez sa maîtresse, et d'un coup de son poignard, le fait tomber à ses pieds. Aux cris du mourant qui se débattait sous le fer de son adversaire, dont il le perçait à plusieurs reprises, de peur qu'il n'échappât, ses satellites accourent, mais plus agile qu'eux, Antiléon prend la fuite, et par cette ruse les entraîne du côté opposé au fort, qu'au même instant les bourgeois, avertis par ce signal, investissent et assiègent de toutes parts; la garnison déja à moitié endormie est égorgée sans se défendre, et ils s'en rendent maîtres.

Mais le brave libérateur d'Héraclée ne jouit pas du fruit de son audace: la flèche lancée par une main vigoureuse ne s'échappe pas

de l'arc qui la pousse avec plus de rapidité que l'adolescent ne courait devant ceux qui volaient à sa poursuite. Il aurait échappé aisément à leurs efforts, sans un troupeau de moutons qui revenaient au bercail, et que, selon l'usage de ce tems, on avait attachés ensemble. L'adolescent se précipite au milieu d'eux, les liens qui les retiennent embrassent ses pieds; il tombe, et les gardes d'Archélaüs fondent aussi-tôt sur lui, vengent leur maître, et le massacrent sans pitié. Une troupe d'Héracléens, instruits de son danger, qui volaient à son secours, arrivent trop tard pour le sauver, et immolent vainement sur son corps ensanglanté les assassins qui l'avaient privé de la vie.

Héraclée fut libre. Mais Hipparine, à qui ce bienfait venait de coûter ce qu'elle avait de plus cher au monde, mourut bientôt du regret d'avoir perdu le héros qui avait sauvé son pays.

La reconnaissance répara les torts de la fortune, autant qu'il est au pouvoir des humains de les réparer. Les habitans d'Héraclée érigèrent à ces deux amans un monument public : leurs statues furent fondues en airain ; elles attestèrent long-tems aux yeux de la postérité ce mémorable évènement, et auraient perpétué peut-être jusqu'à nos jours la mémoire de leur héroïsme, sans les flammes du volcan qui ensévelit dans la suite, sous un déluge de lave et de cendre, la ville qui en avait été le théatre.

A cet acte pieux, le Sénat d'Héraclée joignit un décret qui défendit aux bergers d'enchaîner leurs troupeaux, comme ils avaient eu coutume de le faire jusques-là.

FIN.

ERIPPE,

CONTE VIIIme.

CHACUN sait, que, dans les tems les plus reculés, des hordes nombreuses de barbares, sous le nom de Celtes et de Gaulois, quittant les immenses forêts et les montagnes glacées de leurs vastes territoires, coururent ravager les campagnes fertiles de l'Italie et de la Grèce; qu'ils étendirent leurs conquêtes jusques dans l'Asie mineure; qu'après avoir fait trembler Rome, les villes florissantes de la Thessalie, du Péloponèse, de la Propontide essuièrent leurs fureurs, et qu'ils poussèrent même leurs excursions jusqu'au de-là de la mer Égée.

Alors la Grèce était divisée en un grand nombre de petits toyaumes, qui, sans cesse

en guerre les uns contre les autres, négligeaient de chasser leur ennemi commun.

A dix stades de l'embouchure du Méandre, dans l'Ionie, sur le rivage de la mer, était située la ville de Millet. Les Millésiens, ainsi que les Athéniens, rendaient un culte religieux à Cérès.

Les Gaulois, répandus dans l'Ionie et dans la Carie, résolurent de profiter de la sécurité qui règnait pendant la fête des Thesmophories, pour piller le temple où elle se célébrait, et enlever le plus de butin qu'ils le pourraient. La coutume de ces peuples était de s'emparer des richesses possédées par leurs ennemis, et d'emmener leurs femmes en esclavage. Ils les employaient chez eux à tous les services domestiques, et ne les rendaient qu'avec de fortes rançons.

Déja les purifications étaient faites, le jour des processions était arrivé : les Millésiens se rassemblent dans le temple situé

au dehors des murs de la ville : les vierges, qui portent les corbeilles sacrées, sont rangées sur deux lignes et s'avancent avec gravité, suivies des prêtresses de la bonne déesse. La modestie de ces vierges, leur démarche humble et mesurée, offraient un contraste frappant avec la licence des femmes Millésiennes, qui, leurs flambeaux à la main, couraient comme des furies à travers la plaine, et appellaient à grands cris Proserpine jadis enlevée par Pluton.

Les vierges, au retour des processions, déposent leur offrande sur l'autel ; le peuple prosterné adore en silence la déesse qui doit répandre dans leurs champs l'abondance et la fertilité. Cet instant de recueillement est troublé par l'apparition subite des Gaulois qui fondent en armes, et dont les bataillons se sont emparés de toutes les avenues du temple et du bois sacré qui l'environne. Les vierges effrayées se réfugient aux pieds de

suivre dans leur patrie. Quelques-unes des Millésiennes adoptèrent ce parti; elles eurent l'ingratitude d'engager en secret leurs ravisseurs à refuser les sommes qui étaient offertes pour leur rançon. Du nombre de celles-ci, Erippe, épouse de Xantus, et mère d'un enfant de deux ans, suivit le Gaulois Vindonax, qui l'avait en sa possession.

Xantus, l'un des premiers du sénat de Millet, tendrement attaché à son épouse à laquelle il croyait être cher, fit les offres les plus raisonnables à Vindonax pour l'engager à rendre sa captive. Le barbare, sans lui annoncer le motif secret qui le faisait agir, mit à sa rédemption un prix si exorbitant, qu'il fût impossible au Grec d'y satisfaire. Il se vit contraint à la laisser partir, et chercha dans les bras du fils qu'elle lui laissait un motif pour se consoler du malheur d'en être séparé. Mais rien ne fut capable de lui faire

faire supporter l'absence d'une moitié qu'il adorait : résolu de la racheter ; il vend tout ce qu'il possède, amasse deux mille écus d'or, somme qu'avait exigé le vainqueur, et se met en route avec deux esclaves fidèles pour aller offrir cette rançon au ravisseur d'Erippe.

Il aborde en Italie, d'où ses hôtes le conduisirent eux-mêmes à Marseille ; traverse le Rhône et s'avance dans les Gaules, jusqu'aux bords de la Seine. Il s'arrête environ à cinq cents stades au-dessus de Lutèce, dans une pleine délicieuse, environnée de côteaux, dont les flancs couverts de vignes couronnaient d'un diadême de verdure les moissons jaunissantes qui flottaient dans la plaine. C'est au milieu de cette belle campagne, qu'habitent les Tricasses. Là ces peuples industrieux, déposant la hache guerrière, assez riches de la fertilité de leur sol, commençaient à poser les fondements d'une

ville qui depuis servit d'entrepôt au commetce des nations voisines, s'illustra par les arts et produisit des savans et des artistes qui ont porté dans toutes les conttées de la Gaule et des pays étrangers, la gloire de leur patrie. Les hommes apprirent d'eux, dit-on, l'art de cultiver le chanvre et le lin, de le macéter dans l'eau des rivières, d'en séparer les filaments subtils de la canne légère qu'ils enveloppent, d'en façonner au fuseau la trame longue er déliée, de rassemblet, de croiser les fils qui en sont le produir, et d'en ourdir une étoffe forte et flexible, qui bientôt lavée dans l'onde des canaux multipliés que l'industrie prépara pour leurs besoins, et ensuite exposée sur l'herbe de leurs vastes prairies aux rosées du matin, et aux rayons du soleil, y reçoit un éclat, une blancheur qui le dispute à l'albâtre des montagnes du Nord, et à l'ivoire de l'Asie. Lorsqu'après, dans une de leurs incursions

en Orient, les Gaulois apportèrent de ce sol favorisé d'un soleil plus ardent, parmi le doux suc de la canne de Sicile, et les aromates du midi, ces gousses précieuses qui renferment des flocons de soie blanche comme la neige des Alpes, ils allièrent ensemble ces deux présents de la nature, pour en former des tissus plus moëlleux; et ce nouveau fruit de leur travail, ce mélange adroit du coton avec le fil de leurs climats, fit affluer auprès d'eux l'or et l'argent des nations avides de s'en procurer la jouissance.

C'était parmi ce peuple bon, actif et laborieux, que le guerrier Vindonax, assez riche du produit de ses conquêtes, s'était retiré. Les Tricasses avaient pour lui la vénération que les Gaulois accordèrent toujours au mérite militaire; mais sa sagesse, sa générosité, ses vertus franches et austères, et sur-tout sa bienfaisance, lui méritaient

une considération plus spéciale. Il avait établi son séjour dans une maison belle et commode, construite sous ses yeux vers les bords du fleuve, et dont la vue s'étendait au loin jusques sur les côteaux qui terminaient la plaine. De vastes jardins l'entouraient. Ce luxe nouveau, que le Gaulois, dans ses courses au milieu de la Grèce, avait apporté de ces pays policés, était pour les Tricasses un objet d'admiration qui ajoutait encore à l'estime qu'ils portaient à Vindonax. Ils en adoptèrent depuis l'usage d'après lui; et dans les siècles suivans, l'enceinte de leur ville fut entourée jusqu'à une très-longue distance d'habitations délicieuses, où Flore et Pomône se sont empressées de déployer toutes leurs richesses.

Le Millésien Xantus brûlait d'impatience de jouir des embrassements de son épouse. La maison de campagne du Gaulois s'offre à sa vue. Vindonax était absent; mais il y

trouve son Erippe. Il se jette dans ses bras ; les larmes que lui fait verser sa tendresse se mêlent avec les pleurs perfides de son épouse. Elle garde le silence ; sa surprise, son trouble, sa consternation, qui la rendent immobile, paraissent, aux yeux de Xantus, l'expression d'un bonheur inattendu. Cependant revenue de son étonnement, elle répond aux questions multipliées de son époux ; elle couvre du voile de la dissimulation les regrets que lui cause son apparition.

On annonce l'arrivée de Vindonax. Xantus frémit : il embrasse encore sa femme ; il craint que ce ne soit pour la dernière fois. Sa terreur se change en alégresse. Le Gaulois lui fait connaître l'estime que lui donne sa démarche, et félicite Erippe du bonheur d'avoir Xantus pour époux.

Osant à peine soupçonner dans un barbare des sentiments si généreux, le Millésien an-

nonce à Vindonax qu'il vient lui apporter mille écus d'or pour la rançon d'Erippe, que c'est-là ce qu'il possède, et qu'il a vendu tous ses biens afin d'obtenir sa liberté. » C'est trop, dit le Gaulois, garde les trois » quarts de cette somme pour toi, pour ta » femme et pour ton fils. L'autre quart me » suffit. Si en te privant de tout, et en te » rendant ton épouse je te réduisais à la mi- » sère, quel serait ton sort et le sien ? peut- » être regretterait-elle l'esclavage dont tu » viens la tirer. J'aime mieux te sauver ses » reproches, et vous mettre tous deux en » état de vous souvenir que si je t'ai causé » des chagrins, en t'enlevant une épouse » que tu aimes, je les ai réparé par un » léger bienfait. Pars avec elle, et soyez » heureux. »

Xantus, à ces mots, est immobile d'admiration, il a peine à concevoir que parmi des peuples féroces, tels que son imagina-

tion, et leurs irruptions chez les nations policées, les lui représentaient, il puisse trouver tant d'honneur et de vertu.

Dès le soir même Vindonax fit assembler ses parents et ses amis, et donna un grand festin. Un appartement fut préparé, et Xantus rentra dès cet instant dans tous ses droits d'époux : tête-à-tête avec Erippe, il épancha dans son sein les longs chagrins que lui avait causés son absence. Il lui rappellait avec enthousiasme le bonheur qu'elle allait goûter en retoutnant dans ses foyers, le charme qu'elle trouverait à jouir des embrassements de son fils. « Non, lui disait-il, » je ne regretterai jamais le sacrifice de ma » fortune puisqu'elle me procure le recou- » vrement d'un bien sans lequel je ne pou- » vais plus vivre. — Mais, reprit Erippe, » avec une feinte sensibilité, si Vindonax ne » se fût pas contenté de vos mille écus d'or, » j'aurais été perdue entièrement pour vous. »

Alors Xantus lui avoua qu'il ne croyait pas en effet trouver tant d'humanité et de générosité dans son ravisseur, et qu'il avait encore, par précaution, apporté une pareille somme de mille écus, qui était cachée dans ses habits et dans ceux de ses esclaves.

Nous avons vu la perfide Erippe enlevée du temple de Cérès, consentir à suivre son ravisseur, plutôt que de se laisser racheter par son époux; cette conduite odieuse était peut-être le fruit de l'inconstance et de la légèreté naturelle à la plupart des femmes; peut-être les qualités personnelles de Vindonax auraient-elles, jusqu'à un certain point, motivé son changement; mais joindre à la perfidie, la scélératesse et la trahison; c'était réunir à la fois tous les crimes qui dégradent l'humanité. L'épouse de Xantus, après avoir enivré son mari par des caresses volptueuses, et flatté sa tendresse d'un bonheur toujours durable, s'arrache le matin

de ses bras, pour préparer, disait-elle son départ.

La cruelle, oubliant les devoirs sacrés de l'hymen et ceux de la nature, déclare au Gaulois que son époux a apporté deux mille écus d'or : elle lui fait connaître la haine quelle a pour Xantus, et l'engage à ne pas perdre l'occasion de se procurer une si belle somme, à conserver sa conquête, et à donner la mort au meilleur des pères et des maris.

Vindonax fremit d'indignation. Il voit toute l'horreur d'un tel projet : cependant pour ne pas attirer de plus grands maux, il dissimule et feint de s'abandonner aux perfides conseils d'Eripe. « Les chars sont pré-» parés, lui dit-il, je vous accompagnerai » jusqu'aux montagnes qui séparent les Se-» quanois du pays des Lingons, et là j'ac-» complirai la volonté du destin. Annoncez » à votre époux que demain au lever de

» l'aurore, nous nous mettrons en route. » Je sens tout le prix du sacrifice que vous » me faites, et, avec l'aide des dieux, » vous obtiendrez la récompense que vous » méritez. »

Après deux jours de marche, ils arrivent à l'endroit où la nymphe de la Seine commence à épancher à travers des cailloux le faible filet de cristal qui, loin de-là, après avoir fertilisé les champs Sequanois, baigné les murs de Lutèce, arrosé les plaines des Velocasses, va, sur les côtes de la Neustrie, presser de ses ondes majestueuses les flots de la mer qui sépare la Bretagne de la Gaule. A droite, sur un rocher escarpé, était situé un temple antique en grande vénération. Avant de se séparer de Xantus, Vindonax lui proposa de consulter les Aruspices, pour apprendre leurs destinées; et de faire un sacrifice afin de rendre les dieux propices à leur voyage. Les deux époux et le Gaulois

montent seuls, à pied, le sentier étroit qui conduit au temple ; rien n'intetrompt le profond silence de cette demeure sacrée. Un Druide vénérable fait entrer les étrangers dans le lieu saint.

Hérophile, chef des Druides, célèbre dans le pays des Celtes par le grand nombre de victimes humaines qu'il avait sacrifiées, était le pontife révété dans ce temple. Il y introduit les voyageurs. Vindonax lui apprend ses projets, lui demande la permission d'offrir un sacrifice à Theutalès, et le prie de disposer lui-même la victime. Il demande en même-tems au pontife la permission d'admettre à la célébration des mystères les deux époux ; Hérophile ne pouvait rien refuser à un guerrier tel que Vindonax ; il promet tout. Ensuite adressant la parole à Xantus et à son épouse. « Aucuns profanes, » leur dit-il, n'a jamais souillé le bois sacré » par sa présence, mais un héros m'ordonne

» de vous introduire près de l'autel des sa-
» crifices, et j'obéis. » Il ouvre une petite porte qui était au fond du temple. Les Gaulois et ses compagnons, précédés du Druide, suivent en silence et les yeux baissés une allée sombre. Arrivés à un souterrain dont l'entrée était faiblement éclairée par une lampe, ils le traversent dans les ténèbres, et se trouvent au pied d'un autel, au milieu d'un bois de Cyprès qui formaient un voile impénétrable aux rayons du soleil.

Douze Druides traversent le bois sacré en chantant des hymnes en l'honneur de Theutalès; ils se prosternent au pied de l'autel, revêtent Hérophile d'une robe blanche, lui remettent la hache préparée, et posent près de l'autel le chevreau qui doit servir d'holocauste.

» C'est à vous, seigneur, dit Hérophile
» à Vindonax, à vous, que les Celtes révè-
» rent comme un de leurs plus fameux guer-

» riers, qu'est réservé le soin d'immoler la » victime. Frappez : nous consulterons après » dans ses entrailles palpitantes les oracles » des dieux. » Le Gaulois saisit la hache, et engage Erippe à l'aider. Elle était habituée à cette fonction dans les sacrifices que Vindonax offrait à ses dieux. La Millésienne se baisse pour prendre le chevreau dévoué, et dans le même instant Vindonax, d'un coup assuré, fait tomber à ses pieds la tête de la perfide épouse de Xantus ; l'Asiatique, épouvanté, pousse un cri d'horreur. » Il n'est plus tems de dissimuler, dit le » guerrier, les dieux en courroux deman- » daient une victime ; que la mort d'Erippe » appaise leur vengeance. »

Le corps de la parjure est étendu sur les marches de l'autel. Son époux désolé veut l'embrasser encore : il blasphême les dieux, il accuse Vindonax de perfidie : « Soumets- » toi à la volonté suprême, dit le Druide,

» ou crains sa colère. L'ordre des destins » est accompli. Mortel ! respecte la sainteté » de ces lieux. » Ces paroles foudroyantes font trembler Xantus.

Il ne veut pas quitter les environs de l'enceinte sacrée qui renferme son épouse encore fumante. Erippe, Vindonax, Hérophile, l'autel, les dieux, la terreur religieuse qu'inspire le bois sacré, tous ces objets occupent son imagination, tourmentent sa pensée. La tendresse, l'horreur, la crainte, le respect se disputent les affections de son ame et la bouleversent.

Vindonax l'entraîne. Ils descendent le rocher. La terreur a égaré la raison de Xantus; ses lèvres palpitantes ne s'entr'ouvrent plus pour articuler des sons; son œil immobile ne fixe aucun objet. Ils arrivent auprès de leurs chars. Le Celte remet à Xantus la rançon entière de son épouse. « Tenez, lui » dit-il, je ne veux pas d'un bien qui me

» rappellerait le souvenir d'une femme que » les dieux viennent de punir ; elle ne méri- » tait ni votre amour ni ma pitié. Bénissez » ces dieux qui vous délivrent par ma main » d'un monstre qui aurait fait le malheur et » la honte de vos jours. »

Xantus en apprenant du Gaulois le projet cruel de son épouse, recouvre la raison, il écoute les consolations qui lui sont données. La scène sanglante dont il venait d'être le témoin s'efface de ses yeux ; il ne voit plus que la générosité de Vindonax. Il tombe à ses genoux, les embrasse et retourne en Ionie, oublier, s'il se peut, dans les bras de son fils, la perte d'une femme qui s'était rendue l'horreur de son sexe et l'opprobre de la nature.

FIN.

POLYCRITE,

POLYCRITE,

CONTE IXme.

LES Millésiens, un des peuples les plus florissans de l'Asie mineure, ayant eu à se plaindre des insulaires de Naxos, la plus grande des Cyclades, résolurent de tirer une vengeance éclatante des insultes qu'ils en avaient reçus. Aidés dans cette entreprise par plusieurs des villes de la Carie, de l'Ionie et des provinces voisines qu'ils avaient appellées à leur secours, ils armèrent un grand nombre de vaisseaux, descendirent dans l'isle, qu'ils ravagèrent, et mirent le siège devant la capitale du pays, où le plus grand nombre des habitans s'étaient réfugiés. Voyant que le siège tirerait en longueur, afin de les serrer de plus près, et pour n'avoir

rien à craindre des sorties que les guerriers de Naxos faisaient sur leur camp, dont quelques-unes avaient déja coûté la vie à un grand nombre de leurs soldats, ils élevèrent un fort au-dessus de la ville, duquel ils la commandaient. De-là, au moyen des machines de guerre qu'ils y avaient établies, ils incommodaient les assiégés, foudroyaient leurs remparts, ruinaient leurs fortifications, et les réduisaient aux dernières extrémités.

Renfermés dans leurs murs, pressés de toutes parts, à la veille de manquer des provisions les plus nécessaires à la vie, et n'ayant point un assez grand nombre de combattans pour résister long-tems aux forces réunies des Millésiens et de leurs alliés, les Naxiens invoquaient l'appui des immortels, et faisaient retentir chaque jour les voûtes sacrées de leurs plaintes et de leurs vœux.

Hors de la ville, et dans une égale distance ou à-peu-près du fort des ennemis, au milieu d'un bois réveré, s'élevait un temple consacré aux enfans de Latone. Diane et Apollon y recevaient en même-tems les hommages et l'encens des Naxiens et de tous les peuples de la Grèce que le culte de ces dieux bienfaiteurs y attirait. Les deux divinités n'aimaient pas moins le séjour de Naxos qui les révérait, que celui de Délos où ils avaient pris naissance, comblaient de biens et de gloire les habitans de ces deux isles également chéries. Si leur suprême bonté parut un moment abandonner la première aux attaques des Millésiens, c'était moins pour punir ces insulaires de leurs fautes, que pour éprouver leurs cœurs soumis et religieux.

Les malheurs de la guerre, les incursions des ennemis ne permettaient pas aux Naxiens d'implorer sans danger les dieux tutélaires

de leur pays, dans le sanctuaire où ils habitaient. Dans cette extrémité, ils remirent à une vierge le soin d'attirer sur eux leurs faveurs, et l'envoyèrent dans le temple, asyle respectable qu'aucun mortel n'aurait osé violer impunément. Elle y portait jour et nuit les vœux du peuple qui l'avait commise à ce ministère, y chantait les louanges des immortels, et s'occupait, par des prières ardentes et continuelles, à appaiser leur courroux, auquel les infortunés Naxiens attribuaient les maux dont ils étaient accablés.

Cette vierge sacrée se nommait Polycrite. C'était la plus belle de l'isle; et peut-être la Grèce entière n'en pouvait-elle pas produire alors une autre capable de lui être comparée. Elle était dans cet âge heureux où l'innocence et la chasteté ajoutent un charme de plus à toutes les perfections du corps et de l'esprit, et rendent une simple

fille des hommes plus digne du commerce des immortels. Elle avait pris naissance à Naxos, dans une des familles les plus distinguées de l'isle, où ses frères tenaient le premier rang parmi les guerriers défenseurs de leur patrie.

Diognète, chef de la légion que les citoyens d'Erythrée avaient envoyé au secours de ceux de Millet, allait quelquefois, ainsi que les autres capitaines de son parti, rendre son hommage aux divinités du temple. Il y vit la prêtresse; et sa beauté fit plus que balancer la vénération qu'il portait aux dieux. La majesté du lieu, la sainteté du sanctuaire, la pureté de l'encens qui brûlait sur l'autel, n'arrêtèrent point ses desirs, et Polycrite seule parut à l'amoureux guerrier mille fois au-dessus des attributs sacrés qui l'environnaient et de la divinité elle-même, à laquelle ses mains pures offraient d'innocents sacrifices.

Chaque jour le galant Erythréen revenait au temple, pour y contempler à loisir le ravissant et respectable objet de sa passion, duquel, par des égards religieux, devoir indispensable envers une vierge consacrée au service des autels, il n'osait pas s'approcher. Mais ses fréquentes visites au lieu saint, loin d'appaiser son tourment, ne faisaient au contraire que l'irriter davantage. Il apprit que Polycrite n'était point liée à son ministère par des vœux redoutables qui, en l'enchaînant pour toujours, auraient pu empêcher de faire le bonheur d'un époux, et il projetta de lui proposer son cœur et sa main. Ne voulant pas cependant s'exposer lui-même à la honte d'un refus, au cas que la prêtresse ne lui fût pas favorable, il chargea un des officiers de sa troupe du soin de se procurer une entrevue avec elle, et de lui faire connaître quelles étaient ses dispositions à son égard.

Une négation absolue fut le fruit de la première et de plusieurs autres ambassades consécutives. Diognète était désespéré de son peu de succès. Il écrivit à Polycrite ; et ses lettres furent également refusées. Une opposition si constante aux desirs les plus purs, à des vœux que l'honneur le plus délicat pouvait former, le mettait hors de lui-même. Cependant il en ignorait les motifs ; car sa qualité d'ennemi des Naxiens ne pouvait balancer les avantages qu'aurait eu une simple citoyenne en donnant sa main à un guerrier de son rang et de son mérite. Etait-ce l'amour, était-ce la raison qui repoussait sa tendresse ? S'il n'eût écouté que la voix immodérée de sa passion, sa gloire aurait été bientôt souillée par un sacrilège. L'autel le plus révéré n'aurait point été un abri suffisant pour garantir la vierge de sa fureur amoureuse ; mais enchaîné par la vénération due au lieu saint, sa vertu le

garantissait des impulsions de l'audace ; il n'osait profaner le sanctuaire par une démarche qui aurait pu offenser la divinité. A chaque instant, il s'approchait des murs sacrés, s'avançait dans le parvis, pénétrait jnsques dans l'enceinte du temple, y voyait l'objet adoré dont il desirait la possession, restait sans cesse les yeux fixés sur elle, faisait parler ses soupirs, et la prêtresse insensible aux seules marques d'amour qu'il pouvait lui témoigner, évitait de rencontrer ses regards et semblait n'y prêter aucune attention.

Un long tems s'écoula dans les mêmes dispositions, sans que Diognète se rebutât de sa poursuite. L'extrême rigueur de la prêtresse n'était pourtant pas sincère. Son cœur n'avait pas pu se défendre d'un peu de sensibilité. Elle n'ignorait pas les tourments du guerrier : elle observait ses démarches. Elle sentit enfin que sa persévérance méritait

quelque retour. Mais son ame, quoique tendre, portait à sa patrie une si haute affection, qu'elle résolut, du moins, de faire tourner l'amour de Diognète au profit de ses concitoyens. Elle dit à l'émissaire, dont les visites continuaient, malgré leur peu de succès, qu'elle était prête à recevoir les vœux de son maître, pourvu qu'il s'engageât par serment à faire ce qu'elle lui ordonnerait.

Sur ce rapport, le guerrier engage sa parole. Il est introduit vers Polycrite, qui le fait approcher de la statue de Diane, aux pieds de laquelle il jure qu'il est prêt d'accomplir tout ce qu'exigera de lui la prêtresse. Le serment est à peine prononcé, que Polycrite le prenant par la main l'assure qu'elle veut bien consentir à se donner à lui toute entière, si de son côté, il se résout à abandonner ses alliés, à les livrer, et le fort à la merci des Naxiens, si par ce moyen il sauve

sa patrie et termine enfin les longs malheurs dont l'isle est accablée.

La foudre dont les éclats se fussent réunis sur sa tête n'aurait pas étonné Diognète autant que la déclaration de la prêtresse. Il reste immobile d'horreur : il ne se connaît plus. Son premier mouvement fut de porter la main à la garde de son épée, et de frapper l'audacieuse qui exigeait de lui son infamie, qui voulait se donner pour prix d'une trahison ; mais tournant sur elle ses yeux attendris, l'amour, la pitié désarmèrent son bras. Ce n'est pas qu'il se détermine à céder lâchement aux conditions déshonorantes qu'on lui impose, ni que son cœur ou sa raison se laissent amollir par l'espoir de posséder tant d'attraits. Non ; il est trop grand, trop généreux pour immoler sa gloire et son devoir aux charmes d'une amante. L'honneur tonne dans son ame ; l'amour voudrait l'entraîner : .... il ne cède pas ;

il espère pouvoir engager la prêtresse à lui imposer des obligations moins difficiles à remplir. Mais l'inflexible patriote, ardente à l'exécution de son projet, ne peut ni ne veut changer de résolution. Tout ce qu'obtient d'elle le guerrier, c'est la faveur d'un seul jour pour délibérer. Après l'avoir assuré que c'était là le dernier terme de sa volonté, elle lui déclara qu'elle ne voulait rien entendre, que ses plaintes, ses représentations étaient vaines et superflues. Aussi-tôt elle remonte au sanctuaire, et laisse l'Erythréen confondu dans la plus cruelle irrésolution.

Diognète retourne au camp, absorbé dans ses réflexions. Trahira-t-il ses alliés ? Perdra-t-il sa maîtresse ? Il flote entre ces deux écueils. Lequel doit-il servir de l'honneur ou de l'amour ? Jusqu'ici sa gloire fut sans tache. Il a vu la mort sans frémir ; et il tremble sous le vouloir d'une femme. Son ame incorruptible à l'attrait des richesses,

à l'éclat des grandeurs, va-t-elle plier sous l'effort d'une passion qui le livre au remords et à l'infamie ? « Mais, se dit-il, si telle est » la volonté du destin ; si les dieux protec- » teurs de Naxos ont résolu de faire servir » la prêtresse et moi d'instrument à leur » elémence en faveur de ce peuple opprimé, » s'ils étendent par nous leur main bien- » faisante sur des infortunés, qui depuis » trop long-tems gémissent des malheurs » de la guerre, dois je, pour avoir promis » mon secours à Millet, quand rien ne » m'engage à regarder personnellement les » Naxiens pour mes ennemis, négliger, » dédaigner la divinité, qui peut-être m'a » choisi pour briser le joug qui les retient ? » Si jusqu'ici mon nom a obtenu quelque » illustration parmi les guerriers de l'Asie, » perdrai-je de ma gloire en obtenant le » titre de libérateur ? Oui, quelques soient » leurs desseins sur moi je reconnais la main

» des dieux. Ce sont eux qui ont allumé dans » mon cœur tant d'amour pour Polycrite, » c'est Diane qui lui a inspiré le projet de » me demander le salut de sa ville. Oracles » saints et sacrés, vous ne serez point dé- » mentis ! Amour ! Religion ! j'aurai rempli » tous mes devoirs envers vous, et les dieux » seront satisfaits. »

Soit que l'excès de sa passion l'aveuglât, soit qu'un enthousiasme superstitieux lui fît la loi, dès le lendemain il annonce à son amante que rien ne s'oppose à ses desirs, qu'il est prêt de souscrire à toutes les conditions qu'elle lui a imposées, et qu'il ne s'agit que de prendre des mesures certaines pour faire réussir leurs projets.

Par un tel sacrifice, par ce dévouement entier et solemnel, Polycrite est convaincue de l'amour de Diognète ; elle se soumet à lui en payer le prix par le don de sa main et de son cœur immédiatement après

que les ennemis auront été chassés de l'isle.

Dans trois jours, les Millésiens devaient célébrer la fête des Thargelies, espèce de saturnales, pendant laquelle, livrés aux voluptés, ils s'abandonnaient aux excès de la table, à des danses, à des jeux de force et d'adresse. Alors le vin coulait à grands flots, et l'ivresse était la preuve la plus sûre de la dévotion du peuple à cette solemnité. Ce moment parut propice à l'exécution des desseins de Polycrite.

Les frères de la prêtresse étaient à la tête des défenseurs de Naxos. Elle leur fit parvenir une lettre tracée sur une lance de plomb, renfermée dans un pain, par laquelle ils furent prévenus du moment où il faudrait attaquer les Millésiens, de la forme de l'attaque et des précautions à prendre. Une torche ardente, que Diognète promit de placer lui-même sur une des tours du fort devait servir de signal.

Polycrite avait eu soin de recommander au messager qu'il dît de vive voix à ses frères de ne point hésiter sur l'avis qu'on leur donnait, que le succès dépendait de leur exactitude à s'y conformer, et de leur diligence à l'exécuter.

L'envoyé fut aisément introduit dans les murs. Policlètes, l'aîné des frères de la prêtresse, à qui la lettre fut remise, étonné d'un pareil message, ne put se défendre d'un mouvement de méfiance, et se sentit tourmenté de la plus mortelle inquiétude. Il n'osait ajouter foi à un avis aussi extraordinaire, que rien précédemment n'avait préparé. Il fait assembler les principaux de la ville. On tient conseil. Les Naxiens sentent renaître dans leur cœur l'espérance et la joie; ils sont tous d'avis de s'abandonner au projet annoncé dans la lettre.

Les ordres sont donnés; les dispositions sont faites. La nuit où doit s'opérer cette

révolution approche. Tout ce qui se trouve dans la ville, en état de porter les armes, se prépare à combattre, sans savoir le but de l'entreprise. Les chefs, les principaux officiers, les membres du conseil, s'étaient jurés un secret inviolable, jusqu'à l'instant de marcher. Le courage renaît dans les guerriers, le peuple inonde les portiques des temples, invoque les dieux, et les conjure de conduire le bras des combattans, et de le délivrer de l'oppression sous laquelle il gémit.

Le signal paraît; Diognète a allumé le fanal : les Naxiens voient le but où la gloire et la liberté les appellent. Ils volent en silence sous la conduite de Policlètes : la garde de la porte est égorgée; les assaillans pénètrent de toutes parts dans le fort, franchissent les retranchements du camp, où tout est accablé sous le sommeil et la débauche, et font des Millésiens et de leurs alliés un carnage

nage effroyable. Par un malheur inoui, Diognète qui secondait les guerriers de Naxos, Diognète qui se jetait dans leurs bras comme ami, victime du désordre et de la confusion, périt sous les coups de ceux qu'il a sauvés.

Le petit nombre des Millésiens qui ont échappé au glaive de Naxos, regagne, à la faveur de l'obscurité, les vaisseaux, et se sauve à Millet, pour y porter la nouvelle de leur désastre.

Dès que les premiers rayons du jour se montrent sur l'isle devenue libre, ses citoyens triomphans voient l'effroyable boucherie qu'ils ont faite pendant la nuit; ils n'apperçoivent plus autour d'eux un seul ennemi vivant.

Polycrite, qui, pendant cette nuit fatale avait continuellement veillé au pied des autels, et tendu ses bras supplians aux divinités du temple, en faveur de sa patrie,

ne voyant point paraître son cher Diognète, vole, saisie d'inquiétude et d'amour, sur le champ de carnage inondé du sang des ennemis. Quel horrible spectacle pour les yeux d'une amante ! Diognète est sans vie, étendu sur les corps de ses Erythréens massacrés. Ses bras encore élevés vers le ciel semblaient reprocher aux dieux leur injustice, et l'erreur de ceux qu'il a délivrés. « Barbares ! s'écria Polycrite, en désignant » le corps sanglant du guerrier ; c'est donc » ainsi que vous récompensez les bienfaits ? » Voilà comme vous traitez celui qui vous » rend la liberté, vos biens, votre tranquil- » lité ! Etiez-vous digne que les dieux que » j'invoquais pour vous signalassent ainsi » leur amour envers des ingrats qui assas- » sinent celui qui les sauve de l'opprobre et » de la captivité ? C'est moi, Naxiens, c'est » votre prêtresse qui avait excité ce héros à » l'action généreuse dont vous l'avez rendu

» victime. Ma main devait être le prix de ce
» service. Il vous délivre et vous l'immolez.
» J'appelle les immortels à votre secours, et
» vos bras furieux me privent du seul mortel
» sur qui reposait le bonheur de ma vie.
» Vous allez jouir de ses bienfaits, et il ne
» me reste à moi que des douleurs, des
» regrets et des larmes éternelles. »

A ces mots, elle se précipite sur le cadavre de son amant, sa main désarmée cherche à s'emparer d'un des glaives dont se trouvent encore armés les bras des soldats égorgés, pour en percer son sein. On s'apperçoit du dessein qu'elle a; Policlètes la retient, l'embrasse, l'inonde de ses pleurs: On l'enlève, on l'arrache de ce lieu funeste, et on la porte en triomphe et mourante de douleur du côté de la ville, à la tête des guerriers.

Le bruit de la victoire et des motifs qui l'ont déterminée a précédé l'arrivée de Polycrite à Naxos. Une joie bruyante et rapide

s'est emparée de tous les cœurs. Les Naxiens, leurs femmes, les vieillards, les enfans sortent en foule des murs de la ville où ils ont été si long-tems enfermés. Chacun d'eux a la main chargée de présents qu'ils destinent à leur libératrice.

Les instruments victorieux retentissent aux oreilles du peuple : dès qu'ils apperçoivent la beauté céleste qui a brisé leurs chaînes, c'est à qui lui présentera le premier ses vœux, sa reconnaissance et son offrande : l'un porte une couronne de fleurs, l'autre une guirlande ; celui-ci une riche étoffe, celui-là un bijou précieux. On l'entoure, on la presse. Les guerriers ne peuvent modérer les transports reconnaissans des citoyens : les présents volent de toutes parts. Celui qui ne peut approcher l'objet de la vénération commune, jette son offrande par-dessus la tête du rang qui le précède : l'air est obscurci par la multi-

tude des dons qu'on lui envoie. Mais cet empressement indiscret devient funeste à l'objet qui le reçoit.

Les présents se multiplient, s'accumulent ; le cercle qui l'entoure, également serré, ne peut plus s'étendre ; la foule qui survient presse les premiers rangs, les retient à leur place, les empêche de s'écarter : les offrandes des Naxiens ont couvert Polycrite, et elle meurt étouffée sous ces signes de l'amour de ses compatriotes.

Ce malheureux évènement empoisonna la joie de ceux qui l'avaient opéré. Trop d'amertume se mêlait aux trophées des Naxiens, et le premier monument d'actions de graces qu'ils élevèrent, après avoir récupéré leur liberté, fut un bûcher commun aux deux amans à qui ils la devaient. Ainsi la flamme du bûcher cimenta leur union, et leur tint lieu de celle de l'amour et de l'hymen qu'un destin barbare avait éteint. Le peuple célébra

pendant trois jours de deuil cette fête funèbre, et la mémoire de ces deux victimes infortunées de l'amour et du patriotisme fut toujours honorée dans les fastes de l'isle de Naxos.

FIN.

LEUCONE,

CONTE XME.

PARMI les exemples mémorables des maux dont la jalousie est la cause, l'aventure de Leucône, aussi simple que touchante, tient sans doute un des premiers rangs. C'était à Larisse, ville de Thessalie, que cette merveille de son pays avait vu le jour. Il n'était point dans toute la Grèce de beauté plus régulière. Ses grands yeux bleus annonçaient la langueur et la sensibilité. Son teint plus blanc que le lys des champs se fondait par une nuance douce avec la couleur tendre des boucles ondoyantes de ses blonds cheveux plus fins et plus déliés que la soie. Son port noble, sa taille svelte et dégagée, sa démarche grave et modeste

donnaient à toute sa personne l'imposante majesté de Minerve, et les graces ravissantes de la mère des Amours. Son front avait la fraîcheur d'Hébé, et son cœur la candeur de Vesta.

Leucône était l'objet des vœux de toute la jeunesse de Thessalie. C'était à qui, de tous les adolescents que l'amour et la galanterie inspiraient, dans les exercices publics, au milieu de ces jeux si communs et si célèbres, déploierait à ses yeux plus de talents, de force et d'adresse, pour en obtenir la faveur d'un regard, ou le moindre signe d'approbation. Aucun de ses nombreux adorateurs n'osait se flatter de la plus légère préférence. Il en était un pourtant en faveur de qui son goût aurait voulu en secret se déclarer ; mais enfant aussi respectueux, que vierge prudente et modeste, elle attendait l'aveu de ses parents pour laisser parler son cœur.

Le jeune Thessalien que distinguait Leucône

était Cyanippe. Pharax, son père, tenait par sa naissance, ses emplois et son mérite un des premiers rangs à Larisse ; et le fils annonçait déja des dispositions propres à soutenir dignement la gloire de sa maison. La Thessalie était en paix ; mais faute d'exercices guerriers, le jeune et beau Cyanippe occupait son courage aux fatigues de la chasse, qui, sans avoir les suites funestes des jeux sanglans dont elle a la ressemblance, entretenait son ame active et bouillante dans l'habitude de combattre, et développait avec plus d'énergie les forces de son corps agile, vigoureux, et de la plus haute proportion.

Le projet de l'union de ces deux aimables jeunes gens fut formé par les familles, et trouva bientôt son accomplissement dans l'inclination qui nâquit entre eux. La naissance, la raison, l'hymen et l'amour furent cette fois d'accord pour cimenter l'ouvrage de leur félicité. Les premiers transports des

époux étaient tels que le goût qu'ils se sentaient l'un pour l'autre devait le leur inspirer. Cyanippe, ardent, amoureux, Leucône, tendre et sensible éprouvèrent au commencement de l'hymenée toutes les délices dont le dieu des plaisirs comble ses heureux favoris. Tout entier aux soins de la passion que Leucône allumait dans son ame, Cyanippe occupait les jours à l'entretenir de son bonheur et les nuits à le goûter.

On les avait unis pendant la saison de l'année où les forêts et les montagnes sont couvertes de neige, où la terre est inondée de frimats, durant ce tems de langueur pendant lequel la nature se repose des fatigues de l'automne, et prépare tranquillement dans son sein les germes d'une nouvelle fécondité. L'âpreté du froid, la rigidité de l'air, la chûte des pluies, le débordement des rivières ne permettent point alors au chasseur de poursuivre dans leurs retraites

les féroces habitans des bois et des rochers. Cyanippe oubliait tout dans les bras de sa nouvelle épouse, ne pensait qu'à elle seule, mettait son unique jouissance, au sein de son ménage, à satisfaire ou à prévoir ses desirs, à voler au devant de ce qui pouvait lui plaire : on le voyait, au sortir de la couche maritale, présider lui-même aux détails de la toilette de sa femme, rouler de ses doigts les boucles légères qui flottent autour de sa tête, attacher l'aigrette brillante qui en couronne le sommet, disposer avec un art voluptueux l'écharpe qui noue sa ceinture, ou distribuer avec graces les replis ondulans du voile qu'elle développe sur ses épaules d'albâtre. Il concerte ensuite avec elle les amusements de la journée, la prévient ou plutôt reçoit ses ordres sur le choix des compagnes, des amis, de la société, qu'ils admettent aux festins, ou qui partagent leurs loisirs. En un mot, Cyanippe, époux de

Leucône, quoique décoré du titre et des droits d'un mari qui possède tout ce qu'il a desiré, remplit encore plus auprès d'elle le rôle d'un amant officieux, tendre et soumis, qui veut captiver l'inclination d'une maîtresse, et la déterminer en sa faveur.

Enchantée de trouver, dans les prémices d'un hymen si fortuné, tous les avantages dont elle s'était flattée avant de le contracter, Leucône se voyait la plus heureuse des femmes. Elle imaginait sur-tout que cette délicieuse situation n'aurait point de terme, que son mari toujours et uniquement occupé d'elle, ne quitterait point ses côtés, qu'à son exemple, il ne pourrait trouver de satisfaction ailleurs que dans sa compagnie, et que les différents exercices de son sexe auxquels il avait coutume de se livrer seraient totalement abandonnés. Enfin, elle aurait voulu ne pas perdre un seul moment la vue et la jouissance de cet époux chéri. Illusion

flateuse, mais téméraire ! C'était bien à la vérité un excès d'amour qui la faisait naître ; mais il n'y avait aussi qu'un excès d'orgueil et de gloire, ou un aveuglement perfide qui pouvait en présager la durée. Plus Leucône se flattait d'être montée au comble des faveurs dont l'hymen l'enivrait, plus elle étalait avec faste son bonheur et se vantait aux yeux de toutes les femmes de Larisse, de l'emporter sur elles, de qui les maris jetés dans les cereles, répandus dans la soeiété, y prenaient indifféremment avec ou sans leurs compagnes, leur part des amusements communs.

Mais déja l'hiver se relâchait de sa rigueur, déja les neiges écoulées des montagnes avaient grossi les torrents, et s'étaient perdus avec eux dans les gouffres de la mer Ægée ; l'herbe commençait à poindre dans les vallons, le sommet des cèdres et du chêne laissait échapper leur séve en boutons verdoyans ; le lion

rugissant quittait les cavernes où il s'était retiré pendant la froide saison, et les féroces sangliers couraient en troupe s'abreuver dans l'onde des ruisseaux ou sur les bords des eaux stagnantes. Le retour du printems ranimait leurs feux assoupis pendant l'hiver; le cerf bramait à la suite de la biche; en un mot, les plaines et les bois reprenaient une nouvelle vie, lorsque la passion de la chasse se réveilla dans l'ame de Cyanippe. Ses amis, ses compagnons de plaisir qui l'avaient laissé librement, et en paix, pendant toute une saison, se livrer aux charmes de l'hyménée, viennent l'inviter au partage d'une nouvelle jouissance. La nature renaissait pour eux. Le son du cor retentit à son oreille. D'abord il hésite : il cherche à deviner s'il pourra lire dans l'œil de son épouse le moindre témoignage d'approbation. Enfin, il demande en tremblant la permission de quitter, pour un jour, le charmant objet de sa tendresse. A

cette prière, un nuage léger couvre les beaux yeux de Leucône, altère les roses de son teint, son cœur se resserre et palpite ; mais elle n'ose pas refuser ; elle craint de passer pour exigeante. Il proteste qu'il ne va faire qu'une courte absence, qu'il ne laissera pas le tems qu'on s'apperçoive de sa disparition, qu'il reviendra plus tendre, plus empressé que jamais : il scèle sa promesse du plus doux baiser, et sa demande est approuvée.

Cependant on ne le voit qu'avec inquiétude préparer les arcs, aiguiser les flêches, ajuster les filets, disposer les épieux, animer ses chiens, armer ses valets, leur distribuer les emplois, régler leur marche. Une larme coule sur la joue de l'épouse, au moment des tendres adieux. Il part ; il est déja dans les bois.

Cette première partie n'a duré qu'un jour ; elle a paru un siècle. On a fait un massacre fameux. Le lion de Némée n'était qu'un lion-

ceau auprès de celui que Cyanippe a percé de ses flêches, et dix sangliers, plus furieux que celui de Calydon, sont tombés sous les coups répétés de ses braves compagnons. Mais la forêt en est peuplée; c'est une fête nouvelle pour chaque jour qu'on doit occuper à leur poursuite.

L'aurore n'a point encore entre-ouvert les portes du jour, que Cyanippe se sépare sans bruit du lit où il reposait près de Leucône, qui le cherche en vain à son réveil; et l'époux chasseur a déja forcé sa proie avant que sa tendre moitié ait eu le tems, en sortant des bras du sommeil, de s'appercevoir qu'il a quitté les siens. Excédé de fatigue, brûlant de soif, il rentre deux heures plus tard que le soleil, et court, après avoir rassasié ses besoins les plus pressans, saisir le repos qui le sollicite sur cette même couche, dont il s'est échappé rapidement le matin, pour retourner le lendemain suivre la trace des

des fauves qu'il a lancées la veille. Leucône cependant, l'inquiète Leucône, reçoit de son époux à moitié endormi un baiser tendre, mais rapide, et, au lieu de ces paroles si douces, si gracieuses, par lesquelles il l'assurait de son ardent amour, elle lui entend balbutier le récit des exploits de sa journée, les projets du lendemain, et c'est en vain qu'elle soupire après ces caresses touchantes, ces embrassements délicieux qui faisaient tout le charme de sa vie, et que le héros chasseur lui prodiguait auparavant avec tant de chaleur, de multiplicité et d'énergie. Des nuits vuides, des jours veufs sont actuellement le partage de la belle Thessalienne. Elle ne reconnaît plus son mari. Ce n'est plus cet adolescent actif, impétueux, complaisant, voluptueux, qui lui exprimait si vigoureusement et d'une manière si délicate les tendres sentiments qu'elle lui avait inspirés, c'est un commensal froid,

insouciant, excédé, qui croit avoir rempli tous ses devoirs quand il lui a légèrement fait de frivoles questions sur sa santé, sur leurs affaires communes, quand il l'a engagée, avec ce ton d'aisance et de liberté qui caractérise l'indifférence, à prendre sa part des plaisirs, des jeux, des récréations de sa société, à ne point se refuser aux amusements de leurs amis communs, à se faire des liaisons agréables, à se dédommager, par les plaisirs du jour, de ceux qui lui manquent. Il l'assure en outre qu'il est entraîné par un ascendant invincible, qu'il ne peut faire autrement, parce qu'il est l'ame, le coryphée des chasseurs ses amis, que sans lui rien ne se ferait, et qu'il est obligé, par honneur même, à se livrer comme les autres à ce genre d'amusement.

Quelque honnêteté que mît Cyanippe dans ses procédés, quelque précaution qu'il prît pour faire admettre ses excuses, la prodi-

gieuse différence que trouvait Leucône à ce changement, ne lui permettait pas d'admettre et d'approuver une conduite si opposée à ses sentiments, si contraire à ses affections, si éloignée en tout de celle qu'il avait tenue dans le commencement de leur union. Elle ne pouvait pas se persuader que les fatigues de la chasse excédassent son mari au point de lui empêcher de prendre celles de l'amour. Enfin, au milieu des inquiétudes qui l'agitaient, ce vautour impitoyable qui déchire avec tant d'acharnement ses victimes, ce monstre qui se forme des fantômes sans nombre, et leur donne à chaque instant plus de vie et d'existence, la jalousie, vint verser son poison dans l'ame affligée et désolée de Leucône.

Comment croire qu'un époux qui, d'abord, a paru un héros, ne soit plus qu'un automate sans chaleur et sans ame ? Elle maudissait la chasse ; mais plus elle s'enfonçait

dans ses réflexions, plus elle en venait à conclure que cette occupation toute seule ne pouvait pas occasionner chez un homme une nullité si absolue. Elle se croit trahie : elle se figure une rivale, chez laquelle, sous prétexte de chasser, il va porter les tributs dont il la prive. Elle ne veut confier à personne ses soupçons, mais elle fait elle-même toutes les recherches dont elle est capable. Elle se convainc enfin par ses propres yeux que chaque jour son mari entre dans les bois accompagné de ses amis. Ce n'est point dans la ville, ce n'est point dans les maisons de campagne dispersées hors des murs qu'il va chercher de perfides plaisirs. « Mais les bois eux-mêmes, se dit-elle, ne » peuvent-ils pas être le théâtre de son infi- » délité ? Qui sait si quelque amante cou- » pable ne va point avec lui, sous leur ombre » mystérieuse, chercher un abri plus sûr que » les habitations de la ville et des champs ?

» Si, lorsque séparés les uns des autres, ses
» amis poursuivent dans les détours des
» taillis, la bête fugitive qui redoute leurs
» flêches meurtrières, mon volage époux ne
» se soustrait point à leurs regards, pour
» se rendre au milieu de quelque réduit bien
» écarté, bien profond, auprès de l'objet de
» sa flamme adultère ? Non, cruel ! non, je
» ne resterai plus en proie à cette mortelle
» inquiétude : je vais te suivre, te surprendre
» au milieu de tes criminelles amours, te
» faire mourir de honte et de remords, toi et
» l'infame qui partage tes erreurs ; et moi,
» malheureuse, moi, je mourrai de ma dou-
» leur. J'abrégerai du moins le long supplice
» qui dévore mon ame. Convaincue de ta
» trahison, certaine de mon malheur, la
» mort sera le dernier bienfait que je rece-
» vrai de ta main. . . . . Mais si je m'abuse,
» si mes craintes sont mal fondées, si mes
» plaintes sont injustes, si ta conduite est

» pure.... Eh bien, pardonne : tu recon-
» naîtras, par cette démarche, que je ne
» puis vivre sans toi, que mes soupçons
» viennent d'un excès d'amour ; et s'il est
» des erreurs excusables, celle-ci méritera
» sans doute ton indulgence. »

La voilà déterminée. Cyanippe revient le soir, et court, en arrivant, après avoir dévoré rapidement les aliments que sa femme lui a fait préparer, chercher dans le sommeil le délassement dont il a besoin. A peine a-t-il dit quelques mots obligeans à la compagne de sa couche, tant sa fatigue était considérable ! Mais, il n'est pas encore jour, et l'intrépide chasseur, bien reposé, frais, dispos, reprend son équipage et vole dans les bois.

Leucône a vainement invoqué le sommeil ; ses pavôts consolans n'ont pu fermer sa paupière. Elle voit partir son mari, qui la croit endormie, et qui, avec sa précaution ordi-

naire, est sorti sans bruit, et a rejoint ses compagnons de plaisir.

C'en est fait; elle va le suivre. Elle se lève, prend un vêtement léger, chausse ses brodequins, retrousse jusqu'au-dessus de ses genoux sa robe flottante qui aurait retardé sa marche, et lestement vêtue, comme une des nymphes de Diane, elle sort de sa maison. Ses longs cheveux enlacés en repliés en plusieurs rresses, entourent sa tête et s'attachent à son sommet; aucun voile n'ombrage son front, où siégent l'agitation, l'inquiétude et la douleur. Elle ne craint pas qu'un soleil brûlant flétrisse, de ses rayons trop vifs, ce teint de rose, où fatigue le tendre éclat de ses yeux gonflés par la tristesse.

L'aurore n'a pas encore dissipé les voiles azurés de la nuit, qu'errante dans la plaine et gravissant avec courage le sommet de la montagne, sur laquelle elle entend répéter par l'écho le bruit des cors qui ditige sa

course, Leucône vole à la poursuite de son époux. Elle s'enfonce dans l'épaisseur des taillis et s'écarte le plus qu'elle peut des sentiers battus. Si la forêt, dans ses immenses détours, lui présente une masse d'arbres plus dense et plus ténébreuse, c'est-là qu'elle soupçonne que va s'accomplir le mystère qu'elle redoute. La roue qui ferme les avenues n'intimide point son audace; elle sent ses pointes déchirantes s'enfoncer dans sa chair; elle voit son sang couler, dévore sa douleur et surmonte tous ces obstacles.

Infortunée Leucône! où t'égarent l'illusion et le désespoir? Pourquoi, si ton époux est coupable, brûles-tu de connaître un secret dont la découverte va déchirer ton ame sensible? Et si rien ne justifie tes soupçons, si le brave Cyanippe est inviolablement attaché à sa foi, quel affreux témoignage d'un délire nouveau pour lui vas-tu lui donner? En lui supposant un goût pour des plaisirs crimi-

nels, tu vas empoisonner l'innocent exercice qu'il aime ; tu forceras sa tendresse à réprouver une passion qui l'arrache à la vérité à tes embrassements, mais dont la dignité le justifie, qu'il quittera peut-être par complaisance, parce qu'elle t'afflige, qu'elle t'égare ; mais cet époux qui, s'il allait t'immoler, par un excès d'amour, ce noble délassement, sans perdre le goût vif qui l'y retient, ne sentira-t-il pas plus douloureusement cette privation, ne gémira-t-il pas de la contrainte qui va lui être imposée ? Il s'abstiendra d'un amusement qui te contrarie, mais il va devenir sombre, morose, rêveur. Ses plaisirs avec toi, les instans si doux de vos embrassements seront empoisonnés par le sentiment de la gêne qui les lui arrache. Le regret ouvrira sa bouche au reproche, la moindre contrariété aigrira son ame, changera son caractère, et diminuera, que dis-je ? éteindra peut-être à jamais son

amour. Quel horrible changement ! Quel funeste avenir ! et tu ne le devras, ô Leucône ! qu'à l'imprudence de n'avoir pas essayé de surmonter par la raison les injustes soupçons qui vont faire ton malheur.

Mais Leucône ne fait point ces sages réflexions. Elle s'enfonce encore plus dans l'épaisseur de la forêt. Elle entend la chasse auprès d'elle : le cri des chiens de son époux retentir à son oreille ; elle reconnaît leur voix. Ils ont lancé un cerf et volent sur ses traces. Déja elle entend les branches dispersées se briser sous l'effort du bois de l'animal poursuivi. Les chasseurs vont paraître. Elle tremble ; elle voudrait voir son mari, mais elle craint d'en être vue. Elle aimerait mieux le découvrir coupable, que d'en être apperçue, s'il est sans reproche. Avec ses délicates mains, elle écarte les branches enlacées de l'épine, du houx et du prunier sauvage, qui forment près d'elle un buisson épais, fortifié

par les jets rampans de la ronce et des lianes. Elle s'y fait une ouverture, y pénètre, s'y accroupit, et se cache dans cette espèce de fort impénétrable à la vue

Bientôt le cerf accourt : il s'élance en déployant quatre pieds plus léger que les aîles du zéphyr, franchit le buisson qui recèle Leucône et disparaît loin d'elle. Les chiens qui accourent sur sa trace, animés par l'espoir de la curée, aboyans et aspirant de leurs narines dilatées le fumet que laisse partout sur ses pas la bête poursuivie, se précipitent ensemble, la gueule béante, sur le buisson où l'épouse infortunée du chasseur s'est retirée : les uns y pénètrent par l'ouverture qu'elle y a faite, d'autres s'y lancent par-dessus les arbustes dont il est formé, et tous, devenus féroces, croyant envahir leur proie, méconnaissent leur maîtresse, et la déchirent de leurs dents sanglantes. Elle les appelle, elle veut les flatter, essayer par

des caresses à calmer leur fureur ; c'est en vain. Elle s'écrie, elle appelle à son secours ; ses cris animent encore leur rage : en un momenr son corps est en lambeaux, et le malheureux Cyanippe arrive encore assez tôt pour voir palpiter le cœur de son épouse, dont il démêle à peine les rraits parmi les morsures dont ses chiens l'ont déchirée.

Toute espèce de secours est inutile. Les amis, les suivans du Thessalien arrivent et frémissent d'horreur à ce cruel spectacle. Cyanippe, au milieu d'eux, anéanri, absorbé dans sa douleur, détourne les yeux, laisse échapper un torrent de larmes, qu'interrompent de longs sanglots, et cède enfin aux efforts de la troupe qui l'arrache à ce lieu funeste.

Un peu plus receuilli, après quelques instans, il se consulte, il cherche à démêler les motifs qui ont conduit son épouse sur ses pas ; il se rappelle quelques traits qui l'au-

raient peut-être éclairé, si l'innocence de sa vie avait pu lui permettre l'idée d'un soupçon. Il déteste la chasse, il maudit ce plaisir fatal qui lui a fait perdre ce qu'il aimait le mieux au monde ; il jure, en attestant les dieux de la foi de son serment, que jamais les bois ne le verront à la poursuite des monstres qu'ils recèlent ; et pour faire aux malheureux objet auquel il immole cette passion, un sacrifice digne de lui, il ordonne à ses gens d'élever, à la place même qui a servi de théâtre à cette scène d'horreur, un bûcher sur lequel, après y avoir fait placer les restes de Leucône, il fait brûler en holocauste les chiens qui ont opéré son malheur.

En un instant la flamme a consumé ces déplorables victimes du désespoir de Cyanippe. Ses armes, tous les instruments de chasse sont engloutis dans le même foyer ; et l'époux désolé de la jalouse Leucône re-

tourne à Larisse consacrer les restes de sa vie au deuil et au souvenir amer d'une femme qu'il adorait, dont la mort le condamne au veuvage et à des regrets éternels.

FIN.

BIBLIS,

CONTE XIme.

VAINQUEUR de Sarpedon, son frère, l'heureux Minos semblait affermi sur le trône de la Crête, lorsqu'un de ses neveux, qui était échappé au désastre de sa famille, le jeune Milet, sortit des montagnes de l'isle, où d'anciens serviteurs de son père l'avaient élevé, revint, les armes à la main, tenter d'arracher au conquérant le scèptre des ses ancêtres. Mais ses efforts furent vains, la Crête ne retourna plus au pouvoir de ses anciens maîtres. Pour se soustraire à la vengeance de son ennemi, Milet, dépouillé de son héritage, dénué de ressources et privé de toute espérance de récupérer ses droits, résolut d'abandonner sa patrie, où sa tête

était proscrite. Suivi d'un grand nombre de Crêtois, que ses disgraces n'avaient point aliénés, il s'éloigna des bords où il avait reçu le jour, et descendit sur les côtes de l'Asie mineure à l'embouchure du Méandre.

Les peuples de la contrée, épouvantés de l'atrivée de ces étrangers qui, sous un appareil formidable se présentaient parmi eux, voulurent s'opposer à leur descente et leur refuser un asyle. S'ils les eussent accueillis avec bénignité, bientôt désarmés par leurs bienfaits, ces nouveaux venus se seraient mêlés sans trouble à leurs hôtes, et autaient augmenté, du produit de leur industrie et de l'appui de leurs bras, la puissance de leur domination. Mais ceux-ci préfétèrent la gloire indiscrète de les irriter et l'espoir d'en triompher, à l'avantage plus doux d'en faire des alliés et de les incorporer avec eux.

Devenus furieux par l'opposition qu'ils éprouvaient,

éprouvaient, les Crêtois résolurent de mourir tous ou de dominer, au prix d'un déluge de sang, sur un pays où ils ne pouvaient pas habiter au sein de la paix, et s'impatroniser par des alliances fructueuses aux deux nations.

Bientôt la Carie entière subit le joug des vainqueurs. Le sang coula de toutes parts. La principale ville de cet état, où s'étaient refugiés les plus distingués des habitans, arrêta pendant quelques moments leur fureur; ses murs tombèrent également sous leurs attaques : le siège en fut long : tous les guerriers qui la défendaient périrent avant qu'elle fût conquise. Vuide de défenseurs, les Crêtois en parcourent l'enceinte et n'y trouvent plus que des femmes. Le glaive tombe aux pieds de ce sexe fait pour désarmer le conquérant le plus féroce; et bientôt les veuves désolées et les filles orphelines trouvèrent dans leurs nouveaux maîtres

des époux et des pères. Une nouvelle génération s'établit sur les ruines de l'ancienne. Les chaînes de l'Hymen et de l'Amour remplacent celles de la captivité, et les Cariennes oublient bientôt dans les bras de l'étranger, l'asiatique auquel il a succédé. Tout s'efface. Le nom même de la ville qui a servi de théâtre à la conquête est raié pour jamais des tablettes de la mémoire. Il se perd, et n'a pas survécu à la succession des tems. Le chef des Crêtois lui donna le sien. Il en est le premier législateur. Dans la suite la ville de Milet, embellie par la main des artistes que des règnes doux et paisibles ont successivement encouragés, voit la gloire protéger sous ses ailes d'or ses habitans que les arts, les sciences et les lettres consacrent à toujours au souvenir de la postérité.

Parmi les belles qui échûrent aux conquérans de la Carie, Cyanée, fille de Méandre,

devint le partage de Milet. Un règne florissant, l'amour de leurs peuples, une longue suite de prospérités signalèrent la domination de ces tendres époux. Deux enfans, un fils et une fille, étaient le fruit de leur union. Ces deux plantes chéries s'élevaient ensemble sous les yeux paternels. Si la pompe qui entourait le trône paraissait distinguer le monarque et sa royale épouse d'avec leurs sujets, il n'était dans l'intérieur de leur palais, aucune barrière qui séparât le mari de sa femme, le père de ses enfans, le frère de sa sœur. Mais les uns avec les autres comme le sont entre eux les habitans fortunés des campagnes, on voyait le roi, après avoir déposé les marques augustes de sa puissance, se délasser des soins de l'empire, de l'embarras du commandement, auprès de sa belle et caressante épouse, lui sourire délicieusement, presser avec elle, contre son sein, les ten-

dres gages de leur amour, partager les jeux innocents de ces intéressantes créatures, les amuser sur ses genoux, redevenir enfant pour se rapprocher d'eux, et sentir encore davantage, par ces doux passe-tems, le bonheur de leur avoir donné la vie.

Caunus et Biblis, c'étoit le nom des deux enfans du roi, élevés ensemble, caressés tour-à-tour par leurs tendres parents, avaient reçu de la narure et contracté par l'habitude ce caractère aimant qui dispose le cœur aux grandes passions, le prépare à la sensibilité, et le rend susceptible de toutes les affections mélancoliques. L'ame qui en est douée se prend aisément, s'attache à l'objet qu'elle a choisi, ne voit que lui dans la nature, le préfère à tous les êtres, s'en laisse dominer, ne vit que de sa vie, se donne toute entière à lui, parvient au comble de la félicité si elle en obtient un égal retour, et devient, s'il lui résiste, ou

s'il le perd, la plus déplorable victime de son penchant et de sa flamme.

Les deux enfans royaux s'aimaient tendrement, se plaisaient toujours l'un avec l'autre, et croissaient en continuant d'aimer. Cet attachement enfantin charmait les parents qui en étaient témoins. Ils portaient tous leurs soins à le fortifier, et voyaient le bonheur de leur famille dans cette union délicieuse.

Il est un âge où les jeux innocents de l'enfance prennent un caractère plus grave, où les caresses de l'amitié paternelle peuvent devenir la source d'une passion que la nature ne désavoue pas, mais que les loix humaines proscrivent. Biblis l'éprouva et en devint la victime.

Déja Caunus se sentait supérieur à cette vie enfantine qui avait fait le charme de ses premiers ans ; déja les exercices de la lutte, de la chasse, les évolutions militaires

prenaient dans son cœur la place des jeux amusans qui l'avaient jusques-là attaché près de sa sœur. Son ame restait constante à l'amitié qui le liait à Biblis ; mais il sentait en lui-même un penchant qui l'entraînait à des occupations plus conformes à la destinée de son sexe. Les appartements du palais, ses vastes jardins, les berceaux de lylas et de roses qui avaient été le théâtre de leurs caresses innocentes, n'étaient plus pour lui que d'agréables bagatelles ; mais l'ombre des bois, la majesté silencieuse des chênes et des sapins au milieu desquels il poursuivait la fauve épouvantée qui tombait sous l'effort de ses flêches, les campagnes couvertes de moissons, les plaines où il faisait voler la poussière sous les pas de ses coursiers, les bataillons rangés, hérissés de lances et de javelots, qui, dociles à sa voix, avançaient, reculaient, tournaient à droite, à gauche, au premier signe de sa volonté,

ces braves par lesquels il voyait d'avance préparer les lauriers qu'il voulait arracher un jour à la victoire, avaient mille fois plus de charmes pour son cœur.

Solitaire dans ces mêmes lieux où elle avait goûté les délices d'une union qu'elle croyait éternelle, Biblis soupirait de l'absence de Caunus. Ce qui ne fut d'abord qu'un ennui devint un tourment. De tendres reproches furent les premiers témoignages qu'elle lui donna d'une flamme dont il ne soupçonnait point l'existence. Il avait cru jusques là ne sacrifier qu'au tendre épanchement d'une amitié pure et fraternelle. Mais l'amour, l'amour le plus ardent, dévorait les entrailles de sa malheureuse sœur. Elle ne peut plus supporter ses dédains. Chaque pas qu'il fait loin d'elle est à ses yeux un attentat à leur union. Il la voit, elle le serre avec un silence expressif entre ses bras, les yeux attachés sur lui, nageant dans les

siens, y sollicitant un tendre retour ; mais le modeste adolescent, après quelques caresses vagues, lui échappe et vole dans les bois, ou à la tête de ses compagnons d'armes.

« Il ne m'entend point, se dit-elle, lorsqu'il est éloigné ; il ne m'aime plus ; ou plutôt jamais l'amour n'a parlé dans son cœur. Pourquoi me faisait-il de si tendres caresses ? Pourquoi allumait-il dans mes sens ce feu que rien ne peut plus éteindre ; et qu'il n'appartient qu'à lui d'appaiser ? Quand nous étions dans l'enfance, quels doux épanchements de tendresse, quels tendres témoignages d'attachement ne nous donnions-nous pas l'un à l'autre ? Si les dieux alors permetraient nos caresses, pourquoi cesseraient-ils aujourd'hui de les autoriser ? Eh quoi ! depuis que Caunus me fuit, le repos, le sommeil n'approchent plus de sa malheureuse sœur. Des songes tumul-

tueux se disputent ma couche. Je le vois là; il est près de moi. Son image chérie me suit par-tout, la volupté me le peint avec tous ses charmes et l'ingrat m'abandonne. Est-ce parce qu'il est le plus beau des mortels, et qu'il ne me croit pas digne de prétendre à la gloire de le toucher.

Mais combien je m'abuse. Il m'aimerait si le sang..... Qu'ai-je dit ? Oui sans doute, je suis sa sœur. Est-ce là tout mon crime ! et les dieux eux-mêmes n'ont pas dédaignés de s'unir à leurs sœurs. Saturne fut l'époux d'Opis, l'Océan reçut Thetis dans son sein. L'altière Junon partagea le lit de son frère Jupiter. Les dieux ont-ils donc des droits différents de ceux qu'ils imposent aux mortels ; et les fils d'Æole ne se sont-ils pas aussi unis aux filles de leur père ? Ces dieux ! qu'ils chassent donc de mon ame la passion dont ils l'ont embrasée, ou bien, s'il faut que j'y succombe,

que je meure aux pieds de Caunus, qu'il reçoive mon dernier soupir, qu'on m'étende devant lui sur le bûcher funèbre, et qu'avant de l'allumer, je reçoive encore un baiser de sa bouche. O Vénus ! ô tendre et cruel enfant, Amour ! qu'il sera différent ce dernier baiser de ceux que vous avez quelquefois peint à mon imagination séduite par les prestiges d'un songe ! Quels délicieux transports ! Comme le plaisir circulait dans mes veines ! Dans quelle ivresse voluptueuse tous mes sens restaient-ils plongés ! Mon ame s'envolait, mes facultés étaient suspendues, anéanties. O que le souvenir de cette volupté enchanteresse, dont les moments étaient si courts et si rapides m'est cher ! que la nuit, pendant laquelle cette étincelle de bonheur luisait à mon ame, me paraissait courte et fugitive ! J'ai cru souvent que, jalouse de ma félicité, cette nuit ne s'échappait qu'afin de m'en priver plutôt.

Tout est changé, tout a disparu pour moi, jusqu'à l'illusion. Caunus n'est plus ni mon frère, ni mon amant. Ah! barbare! si c'est ce nom de frère qui t'épouvante, si tu crains de profaner par des liens plus chers, mais que tu crois sacrilèges, ceux que le sang a formés entre nous, que n'as-tu le premier conçu pour moi cette passion qui me dévore! Je t'aurais appris à vaincre ces obstacles spécieux et vains, et j'aurais volé sans scrupule dans tes bras.

Eh quoi! loin de sentir mon erreur, mon cœur s'y replonge encore davantage. Oui, je l'avoue, soit faiblesse, soit courage, je ne puis vivre, exister sans toi. Je braverais pour être aimée, jusqu'à la foudre des dieux, dût leur bras vengeur me punir du penchant légitime ou criminel qui m'entraîne vers toi! Je vais courir sur tes traces. Tu verras mon ame toute entière..... Mais si tu persistes dans tes dédains, si j'essuie l'affront d'un

refus ! . . . . j'en mourrai. Je crois déja être devant tes yeux. Mes genoux fléchissent, je tremble. Ma langue est glacée ; je ne saurais parler. Ma voix s'éteint. Cependant l'amour me presse. Je vais t'écrire. Ce que la pudeur ne permet pas à ma bouche de t'avouer, les caractères que je vais tracer te l'apprendront sans rougir ».

Elle s'arrête à ce dernier parti. Allons, dit-elle, faisons donc sur ces tablettes le terrible aveu de mon amour. Elle prend le stilet, l'imprime sur la cire : elle hésite ; sa main frémir ; elle trace une ligne, ses doigts l'effacent. Elle écrit, elle corrige, elle réforme vingt fois les signes de ses pensées qui s'échappent de sa main sans ordre, comme elles sont confuses dans son esprit. Elle a pris en tête de sa lettre le titre de sœur, elle l'ôte, et après avoir repris un peu de calme, elle s'exprime ainsi :

« Une amante, qui ne peut avoir de repos

et de bonheur s'il ne lui vient de toi, t'adresse cet écrit. J'ai honte, cent fois honte de la nommer. Je voudrais qu'il me fût possible de t'instruire de ce qui me touche sans y mêler mon nom, et que mes vœux eussent obtenu un plein succès avant que tu pusses reconnaître Biblis. A mon abattement, à ma pâleur, à ces larmes fréquentes qui coulaient de mes yeux, tu pouvais bien discerner le trait qui déchirait mon cœur, et s'il t'avait fallu des témoignages plus certains, ces baisers fréquents que j'aimais à te prodiguer, ces baisers qui, si tu l'as voulu remarquer, n'étaient rien moins que les modestes caresses d'une sœur, t'auraient découvert ce qui se passait au fond de mon ame. Je brûlais au-dedans de moi-même, ma blessure était profonde, et c'était pour appaiser le tourment dont j'étais dévorée (les dieux m'en sont témoins), que j'allais chercher ma guérison sur tes lèvres. J'ai

long-tems combattu, repoussé les attaques de l'amour, je voulais le fuir. Infortunée ! j'ai souffert des maux cent fois au-dessus des forces de mon sexe. Je me vois contrainte à l'aveu de ma défaite, et à solliciter auprès de toi un secours que tu dois à mes timides vœux. Tu peux perdre ou sauver ton amante. Choisis. Ce n'est point une ennemie qui te conjure. Attachée à ton sort par des liens sacrés, je veux les serrer davantage et les rendre même indissolubles. Que des sages mesurent leurs actions, qu'ils consultent ce qui leur semble légitime ou proscrit, qu'ils plient sous le joug des loix, notre âge, pour aimer, comporte moins de réflexion et plus d'audace. Nous ne savons point encore ce qui est permis, et nous pouvons croire que rien ne nous est interdit, sur-tout lorsque nous marchons sur les traces des dieux. Avons-nous à craindre les duretés d'un père ? Avons-nous à prendre un

soin plus particulier de notre renommée ? Tous ces obstacles disparaissent pour nous. L'amitié fraternelle servira de voile à de plus tendres larcins. Rien ne m'empêche de t'entretenir en secret. Nous nous embrassons ; je presse mes lèvres sur les tiennes publiquement et sans que rien nous en impose. Nous n'avons plus qu'un pas à faire pour toucher au comble du bonheur. Prends donc pitié de l'amour que j'ose t'avouer, que je dissimulerais si l'ardeur dont je brûle pouvait se contenir. Daigne ne pas encourir le regret éternel de te voir inscrit sur mon tombeau comme la cause de mon trépas ».

Cette lettre part. Une des suivantes de Biblis la porte à son frère. Il l'ouvre, il en parcourt une partie, et frémissant d'horreur et d'épouvante, il la jette à ses pieds. Peu s'en fallut, qu'emporté par sa fureur, il ne fît supporter à la commissionaire la peine

de l'indignation que l'aveu funeste qu'il venait de lire lui causait. La suivante se sauve, et retourne porter à sa maîtresse la nouvelle du terrible accueil qu'elle a reçu.

Qui pourrait peindre la douleur, la consternation, le désespoir de Biblis au rapport de la réception de sa lettre ? Un froid mortel glace ses sens ; elle tombe sans connaissance, les soins de sa fidèle suivante lui rendent la vie. Avec ses forces elle sent revivre sa passion avec plus de fureur. « Je l'ai bien mérité, s'écrie-t-elle. Fallait-il découvrir avec tant d'indiscrétion le secret de mon cœur ? Fallait-il confier à mes tablettes ce qui devait rester dans un perpétuel silence ? Ne devais-je pas plutôt préparer cet aveu par quelques tentatives ambigues, sonder les dispositions de mon frère, choisir le tems, le lieu, l'instant, l'occasion de l'instruire de mes sentiments ? Eh ! c'était plutôt

plutôt à moi à l'aller trouver, à parler à la place de mes frivoles tablettes. Il aurait connu mon cœur, il aurait senti la fureur qui me dévore. Il aurait vu couler mes larmes et tout l'excès de l'amour exprimé sur les traits de son amante. J'eusse été cent fois plus éloquente que ne le fut cette fatale lettre. Aurait-il pu se défendre de mes caresses. Mes bras se seraient enlacés autour de son col, j'aurais couvert ses pieds de mes baisers. Je lui aurais demandé la vie; s'il m'eût repoussée, il m'aurait vu mourante. Quand bien même chacun de ces moyens en particulier n'auraient pas touché son ame, tous ensemble auraient eu leur effet. Il n'est pas né d'un tigre; il n'a pas sucé la mamelle d'une lionne; son cœur n'est point un diamant. Oui je saurai l'attendrir. J'irai moi-même le revoir. Rien ne poutra m'abattre et me décourager, tant que je respirerai encore un soufle de vie.

Il eût peut-être mieux valu ne pas tenter cette entreprise, mais ce serait une lâcheté de l'abandonner. Quel que soit l'évènement, il ne peut ignorer ce que j'ai fait, et il aurait droit de m'accuser de légèreté si je cessais ma poursuite. Que dis-je, il pourrait croire que ma démarche était un piège ou bien un artifice, que ce n'était point un amour tendre et passionné qui m'entraînait vers lui, mais un appétit furieux et déréglé. En un mot, je dois lui sembler coupable. Il a lu ma lettre, il a reçu ma demande, mes vœux me condamnent. Pour ne rien ajouter de plus, il m'est impossible de paraître innocente. Il me reste encore un intervalle immense pour l'accomplissement de mes vœux, et je n'ai plus qu'un pas à faire vers le crime.

Elle dit et vole auprès de son frère, qui frémit de son audace et la repousse. Elle ne se lasse point : elle imagine qu'à force de

persécution elle amollira ce cœur féroce. Caunus a été sur le point de céder ; mais le forfait auquel sa sœur veut l'entraîner se peint à ses yeux avec toute l'horreur qui l'environne. Il voit bien qu'il ne lui reste qu'un parti, celui de fuir pour jamais d'un pays où il est assailli par les fureurs de l'amour, et importuné par les attaques effrénées d'un objet qu'il ne se sentait pas entièrement la force de haïr. Il part seul de Milet, et va chercher loin du palais de son père le repos qui le fuyait dans sa famille sans s'éloigner du royaume ; il resta longtems inconnu chez les Léléges, vers les bords de la fontaine Échéneïde, où, dans la suite, il fonda une ville qui reçut son nom et qui lui servit de tombeau.

Dès que Biblis apprit le départ du prince, elle s'abandonna aux plus violents transports. Aucune considération ne la retint. Elle fit éclater publiquement son désespoir,

dévoila sa honte et son amour à son père, à la cour, à tous les habitans de Milet. Tous les soins qu'on prit pour modérer sa douleur furent infructueux et vains. Le palais retentissait de ses cris. Elle appellait son frère, et le redemandait à sa famille, au peuple, à la nature entière. Elle parcourait à grands pas et avec tous les signes du plus triste égarement tous les lieux où elle avait vu ce frère si chéri : elle baisait la trace de ses pas dans les appartements ou elle se rappellait de l'avoir vu marcher, sur les degrés qu'il montait dans le tems de leur union.

Enfin, Milet ne lui parut plus qu'un séjour insupportable. Elle ignorait où Caunus avait dirigé sa fuite. Toutes les informations qu'elle prit furent vaines. N'importe. Elle sort furieuse du palais, de la ville, et donne à la Carie le spectacle d'une de ces bacchantes insensées, errantes dans les cam-

pagnes, égarées par l'ivresse, et portant en tous lieux les fureurs du dieu des vendanges. Sortie des états de son père, elle parcourt la Licie, affronte le sommet du Mont-Cragus, visite les environs de la ville de Lymire et les rives du Xantes, court sans s'arrêter jusque sur cette montagne fameuse où résidait autrefois un monstre étonnant nommé la Chimère, qui vomissait des torrents de flammes, et ne trouvant dans tous ces lieux aucune trace de son frère, vaincue par la fatigue et le découragement, perdant tout à la fois l'espoir de rencontrer ce qu'elle aime, et de prolonger une vie que son amour avait rendu si misérable; elle revient sur ses pas et rentre dans le pays des Léléges. Là sur le bord d'une forêt, non loin du fleuve Céphise, elle se couche épuisée sur quelques feuilles seches qui s'étaient détachées des arbres, et les yeux fixés sur

la terre, elle reste plongée dans un morne silence.

Les nymphes Lélégiennes qui la rencontrent dans cet état d'abattement, s'empressent autour d'elle, cherchent à consoler ses douleurs. Biblis reste muette dans leurs bras. Elles lisent dans ses yeux la cause de ses maux. Elles voient bien que c'est l'amour qui l'a réduite à cette extrémité ; mais leurs conseils, leurs soins officieux ne tirent point la malheureuse amante de Caunus du désespoir stupide dans lequel elle est tombée. Elle semble encore vouloir tracer avec ses ongles sur la superficie de l'herbe, qu'elle arrose de ses larmes, le nom de son amant, qu'elle n'a plus la force de prononcer ; et c'est tout le témoignage qu'elle peut donner du reste de vie qui l'anime. Bientôt ses forces s'épuisent, son corps se dissout, ses pleurs coulent : la terre en est imbibée,

et les Nayades du voisinage, émues de pitié, reçoivent son dernier soupir, et font naître une fontaine à la place fatale où elle a terminé ses jours.

FIN.

CALCHUS,

CONTE XIIIme.

CHASSÉE du trône de la Sarmatie, après en avoir empoisonné le roi, son mari, Circé, fille du Soleil et de la nymphe Persès, et sœur d'Ætès, roi de la Colchide, s'était refugiée à l'extrémité du Larium, sur les bords de ce détroit qui sépare l'Italie d'avec la Sicile; détroit devenu dans la suite si fameux par les naufrages des navigateurs. Là, une montagne très-élevée à qui cette princesse donna son nom, et dont le pied, en s'applanissant par un pente douce, s'étendait jusqu'à la mer dont elle était environnée, lui servit de refuge contre les peuples qu'elle s'était aliénés. Initiée dès sa plus tendre jeunesse aux mystères de la magie,

et dans l'art funeste d'apprêter les plus mortels poisons, elle érait devenue la terreur de tous ceux qui avaient abordé son isle, que les voyageurs, par la crainte qu'elle leur inspirait, et par la pitié qu'ils ressentaient pour ceux qui avaient le malheur de se laisser prendre aux pièges de la magicienne, avaient appellée Ææa, signe de douleur et de compassion.

Malgré tout le danger qu'avaient à courir les mortels téméraires qui s'exposaient à visiter la fille du Soleil, son extrême beauté, le soin qu'elle avait pris d'orner le séjour qu'elle habitait de tout ce que les prodiges de l'art pouvaient ajouter aux productions utiles de la nature, faisait chaque jour accourir à son isle quelque prince, curieux d'être lui-même témoin des merveilles que la renommée publiait à son sujet. Quoique personne n'ignorât les périls auxquels pouvait exposer une imprudence, chaque jour

Circé voyait à ses pieds de nouveaux adorateurs, dont, après les avoir comblé des plus incroyables délices, elle faisait bientôt autant de victimes.

Ce n'est pas qu'elle ne trouvât dans la société des princes, qui venaient lui porter leurs hommages, des charmes égaux à ceux qu'elle leur faisait goûter. Au contraire, facile à se laisser prendre, le nouvel amant qui brûlait pour la première fois son encens sur l'autel de cette divinité perfide, enveloppé de tous les prestiges de la séduction, voyait autour de lui se multiplier en cent façons l'art insidieux des voluptés. Tous les plaisirs, il les goûtait; des mêts succulents et choisis couvraient sa table. L'oiseau du Phase, les poissons délicats de la mer Tyrrhène assaisonnés des plus précieux aromates de l'Asie, noyés dans des torrens du nectar de Corynthe ou de Chypre, étaient prodigués à l'appétit du vainqueur. Les par-

fums de l'Arabie fumaient autour de lui dans des vases d'or ; des nymphes de la plus grande beauté, à la fleur de leur jeunesse, qui voilaient à peine sous une étoffe diaphane les appas répandus sur tout leur corps, remplissaient près de lui l'office d'Hébé, il les entendait marier les accents de leurs voix aux sons harmonieux de la lyre. Il les voyait dessiner en cent postures inventées par la volupté, les formes enchanteresses de leurs membres, et frappant à pas redoublés la terre d'un pied plus léger que celui de la biche, danser au bruit du cistre et des cimbales. Tous ses sens étaient à la fois étonnés et ravis. Pendant le jour, sous des berceaux où les jasmins et les chêvre-feuilles mêlaient leurs fleurs odorantes aux grappes ambrées du fruit de la vigne, et sur lesquels le pampre de Bacchus serpentait parmi les branches aigues de l'aube-épine, où s'enlaçait aux pommes d'or de l'oranger, l'artificieuse

Circé, dans tout l'éclat de sa parure, aiguillonait par les manèges et les rafinements de la galanterie la plus exquise la passion de son brûlant adorateur. Si-tôt que la nuit avait étendu son crêpe étoilé sur la nature, couverte d'une simple écharpe d'argent, qui ne dérobait de ses attraits qu'autant qu'il en fallait laisser soupçonner pour mieux agacer les desirs, nonchalamment penchée sur des carreaux de soie et de pourpre, au milieu de cent flambeaux odoriférans qui remplaçaient mieux que le soleil lui-même, la lumière du jour, elle appaisait dans des torrens de volupté les feux de l'amant fortuné qu'elle avait choisi.

Mais quel affreux retour! bientôt la satiété succédait à ces jouissances. L'inconstante magicienne, après avoir épuisé toutes les ressources de ses merveilleux talents, pour accabler mieux sa proie sous l'effort énivrant du plaisir, et brûlant déja d'es-

saier sur d'autres le pouvoir inconcevable de ses charmes, ouvrait ses bras à de nouvelles conquêtes, et précipitait l'inutile complice de ses excès, du faîte du bonheur, dans un abîme de disgraces, de honte et de regrets.

Ce scandale n'était point inconnu. Les peuples circonvoisins avaient été témoins de ses amours pour Glaucus, qui la dédaigna; de l'infâme vengeance qu'elle exerça, par jalousie, contre Scylla, son amante: chacun savait que cette nymphe infortunée avait été métamorphosée en monstre marin, pour avoir obtenu sur elle la préférence auprès de lui. La fille de Phorcus faisait chaque jour retentir de ses hurlements le détroit de la Sicile, et gémissait encore sous ces rochers de n'être point unie à Glaucus: elle pleurait du changement déplorable qui s'était opéré sur elle dans la fontaine où Circé avait dispersé les herbes vénimeuses qui lui

firent perdre à-la-fois la forme humaine et l'espoir de posséder le dieu dont elle était adorée.

Mais ces forfaits n'effraièrent point Calchus, roi des Dauniens. Impétueux, rempli d'audace et de présomption, imaginant qu'il possédait au plus haut degré toutes les qualités qui peuvent asservir le cœur d'une femme, se croyant supérieur aux autres hommes par les dons de l'esprit, comme il l'était effectivement par sa haute stature, sa force prodigieuse et la régularité de ses traits; il imaginait qu'une fois parvenu à plaire à la magicienne, elle ne voudrait plus faire usage de ses charmes que pour le retenir auprès d'elle; et il voyait son bonheur à lui consacrer toute sa vie. Comme ses états n'étaient pas éloignés de ceux où règnait Circé, il ne doutait point que le bruit de son mérite ne lui fût parvenu; cependant pour ne point tenter une démarche indiscrète, il

la prévint par des ambassadeurs de l'intention où il était d'aller lui porter ses hommages. L'artificieuse princesse fit à ses envoyés l'accueil le plus brillant et le plus flatteur : elle les retint pendant trois jours dans son palais, où ils furent comblés de caresses et de plaisirs. Continuellement servis par des femmes qui s'empressaient à prévenir ou à satisfaire leurs desirs; tout ce qu'ils voyaient dans cette cour extraordinaire leur parut cent fois au-dessus de ce que la renommée en publiait, et ils s'y seraient volontiers dès ce moment fixés pour toujours, si leur devoir ne les eût pas rappellés auprès de l'amoureux prince de Daunie.

Dès qu'il eur appris la réception qu'on avait faite à ses ambassadeurs, Calchus brûla d'impatience d'aller lui-même essaier sur la plus dangereuse des mortelles les effets qu'il se promettait de ses brillanres qualités. Il épuise les trésors de l'état et les siens pour paraître

paraître avec plus d'éclat auprès d'elle. L'or étincelle sur ses équipages, la poupre de Tyr, les perles orientales, ces cailloux brillans que le soleil forme près de son berceau, éclatent sur ses vêtements. Un riche et nombreux cortège l'environne. Des coffres remplis de présents composés des chefs-d'œuvres de l'industrie et des merveilles que produit le sol de ses états, précèdent sa marche et arrivent avant lui dans l'isle où il va chercher le plaisir et le bonheur.

Circé en est éblouie. A la magnificence qu'il déploie; elle juge que sa passion est extrême. Mais quand il se montra, lorsqu'elle vit la beauté, la jeunesse, la majesté se disputer sur le front du roi, l'empire de la séduction, peu s'en fallut qu'elle n'avouât, dans l'excès de surprise où elle était tombée, qu'un prince aussi accompli n'avait pas besoin de recourir à des moyens étrangers pour soumettre un cœur qui,

d'avance volait au-devant de ses vœux. Des préliminaires si favorables firent place à des épanchements plus doux, à des transports plus ardents, à des jouissances plus délectables. Calchus fut enveloppé dans un nuage de voluptés, qui ne lui laissaient pas lieu de soupçonner qu'il fût aux cieux mêmes une divinité plus fortunée que lui. Circé n'aurait eu recours qu'à la seule beauté, qu'elle eût fait de son amant le plus heureux des hommes, mais aux dispositions naturelles qui rendaient sa possession si flatteuse, elle ajoutait encore les charmes ineffables du pouvoir suprême qu'elle empruntait de l'art de la magie, pour combler le prince des plus délicieuses faveurs.

Il était entraîné, subjugué par ce torrent, ne voyait que par Circé, oubliait dans ses bras son pays, ses sujets, le soin de sa gloire et les intérêts de ses peuples. Ceux des Dau-

niens qui l'avaient suivis, plongés eux-mêmes, avec les suivantes de Circé, dans une continuelle ivresse, participaut aux fêtes multipliées que se donnaient les amans, vivaient aussi dans une parfaite indifférence sur leurs compatriotes. Chacun d'eux, cependant, chargé des ordres du roi, allait à son tour mettre à contribution les trésors, ou le crédit du prince, pour satisfaire à sa magnificence, et pour payer chaque jour un nouveau tribut à l'orgueil et à la voracité de l'enchanteresse.

Les sujets de Calchus, quoiqu'épuisés par ces dissipations, fidèles et soumis à leur maître, pleuraient moins de leur détresse que de l'étrange aveuglement qui l'éloignait de son trône. Ils tremblaient sur ses jours, que chacun d'eux aurait voulu sauver aux dépens des siens. Ils adressaient en secret leurs prières aux divinités protectrices de leur pays, pour les conjurer d'éloigner de

la tête de leur monarque les malheurs que son absence leur faisait redouter.

Mais Calchus, enchaîné aux pieds de l'idole, à qui il avait donné son cœur, noyé dans une mer d'enchantements, ne voyait point le précipice qui se creusait sous ses pas, et buvait à longs traits le poison de la volupté.

Tandis que le souverain de la Daunie passait ainsi sa vie dans un si dangereux oubli de lui-même et de ses devoirs, les peuples de l'Épire, qui habitent les côtes de la mer opposées, instruits de l'absence du monarque, prirent la résolution de faire une descente dans ses états, et de piller ses habitans sans défense. Brontés, roi des Épirotes, arme une flotte, rassemble un grand nombre de soldats, et vient à leur tête prendre terre en Daunie dans une anse voisine de la ville de Salapia, la capitale. Dès le lendemain la campagne est couverte

de bataillons. Le laboureur épouvanté abandonne son habitation et ses moissons à la rapacité du soldat. Le berger laisse ses troupeaux dont s'empare le vainqueur, et tous ensemble courent se réfugier dans les murs de la ville où ils portent l'alarme et l'effroi. Les femmes et les enfans plus faibles, plus timides, réduits à l'esclavage sont entraînés vers le bord, et bientôt Brontés, fier de ces premiers succès, après avoir mis à l'abri sur ses vaisseaux le butin et les esclaves qu'il a faits, vient assiéger la capitale.

Par bonheur pour Calchus, des ramparts formidables défendaient Salapia. Mais Brontés, certain que l'absence de leur maître jeterait le découragement dans l'ame des Dauniens, fit avancer les machines de guerre propres à faire tomber les murs, et mit en œuvre tous ses talents et l'expérience qu'il avait dans l'art des sièges pour réduire ses ennemis. La consternation règnait dans la

ville. Ce n'est pas qu'elle fût entièrement dépourvue de guerriers. On y comptait encore des chefs capables de la maintenir pendant quelque tems contre les efforts des Épirotes ; mais comme l'attaque avait été imprévue, que la flotte de Brontés empêchait la communication par la mer, tandis que ses troupes l'enveloppaient du côté de la terre, que d'ailleurs le peu de provisions qui s'y trouvaient alors ne pouvaient pas suffire aux habitans, ils prévoyaient que bientôt la famine ferait contre eux ce que la force des armes seule ne pourrait pas exécuter.

Réduits à cette extrémité, les Dauniens sentirent plus que jamais les calamités auxquelles l'absence de leur souverain les exposait. Ils envoyèrent en diligence quelques-uns des principaux d'entre eux pour lui faire part de ce qui se passait dans ses états. A cette nouvelle, Calchus se sentit pénétré de la plus grande douleur. Il déchira ses vête-

ments et ne put s'empêcher de témoigner, aux yeux de Circé elle-même, combien il était sensible au malheur de ses peuples.

Sa situation était d'autant plus dangereuse, qu'éloigné de son royaume, et jouissant depuis plusieurs années des douceurs de la paix, il n'avait aucunes troupes disciplinées à opposer à ses ennemis, et que l'affection de ses peuples dispersés et sans chef, ne suffirait pas pour repousser les Épirotes, nation belliqueuse et féroce, qui avait sur eux l'avantage d'être plus exercée aux ttavaux guerriers. L'enchanteresse qui voyait le trouble de son amant, cherchait moins à lui procurer les moyens de sortir d'embarras, qu'à étourdir son chagrin par ses artificieuses caresses. Calchus se voyait presser également par deux motifs puissans sur un grand cœur, l'amour et la gloire. La première l'enchaînait aux pieds de sa maîtresse, lui reprochait son erreur, et

l'autre l'appellait au secours de son pays. Les envoyés des Dauniens le sollicitaient à ne pas différer ; mais toutes légitimes qu'étaient leurs prières, il fallut encore que le faible prince, amolli par les voluptés, obtînt de la fille du Soleil la permission de la quitter. Soit que Calchus, par les brûlans et continuels transports de son amour, fût parvenu à désarmer la méchanceté de sa maîtresse, soit que devenu nécessaire à ses plaisirs, l'ingénieuse Circé voulût encore les prolonger en retenant plus long-tems dans ses fers un amant qu'elle s'était totalement asservi ; elle ne consentit à leur séparation que sous la promesse qu'il lui fit de revenir auprès d'elle aussi-tôt qu'il aurait chassé l'ennemi de ses états.

Pour fortifier le ptince dans cette résolution, elle lui fit présent, à son départ, d'une pierre constellée, qu'elle avait elle-même composée et revêtue de toute la puissance

de son art. La principale propriété de cette pierre était de présenter aux yeux de celui qui l'avait en sa possession l'image de la personne qu'il aimait, dans la situation de corps et d'esprit ou elle se trouvait au moment où il la consultait : muni de ce trésor, qui semblait devoir, par la représentation des traits de sa maîtresse, le dédommager en quelque sorte du chagrin de la quitter, et la lui rendre présente quoiqu'il en fût éloigné, le roi des Dauniens courut au secours de ses états, non pas sans avoir confondu ses larmes avec celles de Circé, au moment de leur séparation.

Calchus traverse le pays des Brutiens, passe sous les murs de Témèse, fameuse par les mines d'airin qui faisaient la richesse de ses habitans, et laissant la rivière de Lao, entre dans la Lucanie. Le sommeil le surprit dans un bois, sur une des montagnes de ce canton, où Mercure lui ap-

parut en songe et lui inspira le dessein de consulter le sage Nestor, qui depuis peu, après avoir contribué à la prise de Troyes, était venu avec un grand nombre d'habitans de Pylos, fonder une colonie sur les côtes de la Lucanie. A son réveil le prince fait part à ses compagnons de l'inspiration qu'il a reçue d'un Dieu, et il prend avec eux le chemin de Métapont.

Arrivé sous les murs de cette nouvelle ville, Calchus fait prévenir Nestor du dessein qui l'amène auprès de lui, et des ordres de la divinité qui a remis le salut de ses états entre ses mains. Le sage vieillard assure les messagers du roi des Dauniens qu'il est le maître d'entrer dans la ville, et qu'il l'attend dans son palais. Le prince traverse les rues de Métapont. Ce ne sont point les nymphes agaçantes d'Æa; ce n'est plus le luxe efféminé du palais de Circé qu'il apperçoit dans ce nouveau séjour. C'est un peuple actif, la-

borieux, qui, tout entier au travail, s'occupe plutôt de la construction de ses maisons, du soin d'élever les édifices publics, que des frivoles exercices de la galanterie et de la vaine curiosité de contempler à leur passage les étrangers qui allaient visiter leur roi.

Plusieurs rangs de soldats entourent le palais du souverain. Nestor reçoit les Dauniens sous le portique de son palais. « Prince, » dit-il à Calchus, je sais vos infortunes. La » plus grande pour vous n'est pas la perte » de vos états, dont vous êtes menacé, car » je n'ignore pas que le perfide Brontés, » avec ses vaisseaux, est descendu sur vos » bords et presse les habitans de Salapia. » Mais les prestiges de la plus dangereuse » des magiciennes ont plus fait de ravage » dans votre cœur que les armes des Épi- » rotes n'en ont causé dans la Daunie. » Calchus, à ce discours, ne put s'empêcher

de rougir. Il eut beau vouloir cacher le trouble dont il fut inopinement saisi, le front imposant du vieillard, ses cheveux blanchis, son aspect vénérable glacèrent sa langue qui s'arrêta sur ses lèvres; mais Nestor, le rassurant avec un sourire de bienveillance, le prit par la main et l'introduisit dans les appartements du palais, en lui disant que l'expérience l'avait rendu compatissant aux erreurs des hommes, et que l'âge seul du jeune roi était l'excuse de ses fautes, qui seraient toutes réparées s'il en concevait une ferme résolution. Les bontés du nouveau souverain de Mérapont firent renaître le courage dans l'ame du prince. Il chercha à colorer ses erreurs et à mériter de son hôte le secours qu'il en attendait.

La soirée se passa en fêtes, et à faire des libations aux dieux. Avant la nuit les deux rois, après avoir cimenté par le nœud sacré

du serment, une alliance durable, prirent toutes les mesures néeessaires pour la réussite de leurs projets.

Dès le point du jour, Nestor conduisit le roi des Dauniens sur le port de Métapont. Quatre de ses fils l'accompagnaient. Il n'avait amené qu'eux dans la fertile Italie ; les trois autres et une fille étaient restés avec Euridice, leur mère, à Pylos. Une foule de guerriers les environnait. Cinquante vaisseaux se présentent aux yeux de Calchus. Il en admire la construction et la force. Voilà, dit le fondateur de Mérapont, les mêmes voiles que j'ai conduites au secours des Grecs, sous les murs de la superbe Troyes. Elles sont revenues chargées de ces braves guerriers que j'ai su conserver, par ma prudence, au milieu des dangers des combats, et remplies des richesses de l'Asie. Elles viennent aujourd'hui de me servir à transporter ces mêmes soldats avec une

foule d'ouvriers et de cultivateurs qui surchargeaient les territoires de Pylos et d'Amphryse, sur ces bords où je vais fonder avec eux un empire pour mes fils. La fertile Lucanie m'a ouvert ses champs incultes. J'y ai planté l'olivier de la paix, et je n'ai pas eu besoin d'employer le fer pour forcer les habitans à adopter les arts et les loix de la Grèce, dont ils vont s'enrichir sous ma domination. Demain ces mêmes vaisseaux voleront au secours de vos états, prince, et répareront les pertes que votre absence y a causées. Le roi des Dauniens était émerveillé de la générosité de Nestor. Il lui rend mille actions de graces, lui baise la main, accepte ses offres et lui jure une éternelle reconnaissance.

Les ordres sont donnés. Saphités, le fils aîné du sage de Pylos, prend le commandement de la flotte qui doit transporter sur les côtes de la Daunie Calchus, sa suite et

les guerriers qui courent à sa défense. Un vent favorable conduit en peu de jours les vaisseaux à la vue des côtes de la Daunie. Ceux des Épirotes croisaient devant le port de Siponte dans une parfaite sécurité, lorsque la flotte de Calchus, bien plus nombreuse et mieux approvisionnée, tomba sur eux à l'improviste, les enveloppa et parvint, après une faible résistance, à s'en emparer, ou à couler bas ceux qui ne voulurent pas se rendre. Ainsi, avant d'entrer dans son pays, Calchus avait déja réparé la plus grande partie de ses pertes, en reprenant les esclaves et tout le butin qu'avaient fait les Épirotes, et en se rendant maître des provisions qu'ils avaient accumulées dans leurs navires.

Après ce premier succès le prince de Daunie aborde sur la côte, y fait descendre les soldats de Nestor, et marche à leur tête droit à Salapia. La ville était pressée de

toutes parts par Brontés ; mais les habitans, qui avaient été prévenus par un messager de l'arrivée de la flotte, voyant, au signal convenu, du haut de leur rampart accourir le secours que leur amenait leur roi, ouvrirent leurs portes et se jetèrent sur l'ennemi, au même moment où Calchus pressait par derrière leurs bataillons épouvantés, qui ne savaient encore rien du désastre de leur flotte. Le trouble et la confusion se mirent parmi les assaillans. Brontés vole en vain de rang en rang pour les rassurer. Trois fois il essaie de les railler, trois fois ils plient, se dispersent et abandonnent enfin le champ de bataille. Les soldats de Nestor et les Dauniens réunis en font un carnage effroyable. Brontés furieux cherche à percer les rangs des guerriers qui s'opposent à sa rage. Il voit de loin Calchus, et veut se frayer un passage jusqu'à lui. Il fait mordre la poussière à tous ceux qui s'offrent à ses coups ;

coups ; mais il ne parvient, en franchissant une foule de victimes immolées à son désespoir, qu'à recevoir sur leurs corps sanglans le prix de son audace, par la main même du héros dont il était venu envahir les états.

La mort du chef des Épirotes mit fin à cette journée désastreuse. Ceux qui échappèrent aux vainqueurs, errans, fugitifs dans une terre inconnue, trouvèrent au milieu des campagnes la mort ou l'esclavage qu'ils avaient voulu y apporter. Privés de vaisseaux, ils ne purent même aller rendre compte dans leur patrie du malheureux succès de leur entreprise.

Après cette victoire Calchus rentra triomphant dans Salapia. Quinze jours se passèrent parmi les fêtes et les réjouissances. Les Dauniens rendirent graces aux dieux dans leurs temples du retour de leur prince, et du succès qui les avait affranchis du joug

des Épirotes. Ils confirmèrent au pied des autels l'alliance jurée par leur roi avec leurs libérateurs, qui retournèrent à Métapont chargés des tributs de la reconnaissance de leurs alliés, et de leur part du butin qu'ils avaient fait sur l'ennemi.

L'état était pacifié. Calchus recevait chaque jour de nouvelles marques de l'affection des Dauniens. Ils l'aimaient en père et l'honoraient en roi. Ce peuple était bon et sensible. Il ne lui restait aucun ressentiment ni des tributs qu'il avait exigés d'eux pour satisfaire son indigne passion, ni du danger auquel son absence l'avait exposé. Mais l'objet de ces tendres sollicitudes voyait l'ennui s'asseoir avec lui sur le trône depuis qu'il avait quitté la fille du Soleil. Chaque jour, à tout moment, il consultait la pierre constellée que lui avait donné la magicienne, et l'image chérie venait se présenter à sa vue sous des traits qui le jetaient dans

un nouveau ravissement, et enfonçaient plus vivement le trait dans son cœur.

Cependant la colère de Neptune venait de jeter Ulisse sur les bords de l'isle d'Æa, avec le seul vaisseau qu'il avait dérobé à la fureur des Lestrigons. Ce prince, forcé d'aller retirer des mains de la déesse la moitié de ses compagnons, qui, sous la conduite d'Euryloque étaient tombés dans ses filets, et qu'elle avait changés en un troupeau d'animaux immondes, avait bravé ses enchantements, au moyen de la plante de Moly que lui avait donné le messager des dieux. Mais ce que n'avait pu faire son art sur le héros, Circé l'avait opéré par ses attraits. La déesse étonnée du pouvoir suprême qui lui enlevait une victime aussi distinguée, crut reconnaître la main des dieux dans la supériorité qui soumettait l'ascendant de ses poisons et de ses charmes à la sagesse du fils de la Laërte, et se résigna

aux arrêts du destin. Cependant, comme elle n'ignorait pas que le roi d'Itaque était un des héros les plus galans de la Grèce, elle crut que sa beauté suffirait pour lui procurer une conquête aussi glorieuse, et elle employa tous les moyens que lui avait donné la nature, afin de lui inspirer les sentiments propres à la dédommager de la perte de sa puissance. Son espoir fut rempli. Ulisse se laissa conduire de plaisirs en plaisirs, dans les bras de l'enchanteresse, obtint la délivrance de ses compagnons, engagea ceux qui étaient restés dans son vaisseau à le rejoindre, et les invita à se rassasier avec lui des délices du palais de Circé.

Ainsi l'inconstante déesse oubliait, avec un nouvel amant, les serments qu'elle avait jurés à Calchus. Celui-ci qui ne prolongeait qu'à regret son séjour loin de sa maîtresse, s'apperçut un matin, sur la pierre constellée,

qu'il s'opérait un changement dans les traits de Circé. Il est frappé de ce funeste effet qu'il appercevait pour la première fois. Il croit qu'une vapeur malfaisante s'est étendue sur le Talisman. Il le frotte avec son écharpe pour lui rendre son éclat ; mais à mesure qu'il l'essuie , il voit l'image de la magicienne entièrement changée. Un guerrier paraît dans le fond du tableau vers lequel il semble qu'elle tourne avec complaisance ses tendres regards. La rage , la jalousie , le désespoir frémissent à la fois dans le cœur du roi des Dauniens. Rien ne peut plus le retenir. Il fait venir ceux des officiers , qui ont déja goûté avec lui les charmes de l'isle d'Æa. Il leur annonce le dessein qu'il a pris de retourner auprès de l'enchanteresse , et les engage à l'accompagner encore. Telle envie qu'eussent les seigneurs Dauniens de le retenir dans ses états , en bons courtisans , ils sentent que la demande d'un roi

est l'ordre de marcher, et ils assurent le prince qu'ils sont prêts à le suivre. Il n'a pas le tems de faire de grands préparatifs; il prend le lendemain prétexte d'une partie de chasse et s'éloigne des murs de Salapia, en laissant à un de ses ministres une tablette scellée de son cachet qu'il lui ordonne de n'ouvrir que le lendemain. Elle contenait l'ordre de tranquilliser ses peuples dont il allait s'absenter.

Calchus arrive au palais de Circé. En approchant de ses murs chéris, il entend la joie qui règnait dans les appartements. Il voit de tous côtés aux jardins, dans les bosquets qui l'environnent, les compagnons d'Ulisse qui se livrent à toutes sortes de plaisirs avec les nymphes suivantes de la déesse. Chaque pas qu'il fait dans ce séjour redoutable, augmente sa douleur et son chagrin. Il se présente enfin au milieu de la salle du banquet, où la magicienne, les

bras enlacés autour du col de son nouvel adorateur, assise auprès de lui sur un lit d'yvoire, s'ennivrait à-la-fois du plaisir de la table et de ceux de l'Amour. Des voix mélodieuses retentissaient autour d'eux et invitaient, par les accents d'une musique tendre et voluptueuse, aux amoureuses délices.

L'air fier et menaçant de Calchus n'en imposa point à la magicienne. Elle le reçut d'un front intrépide, ne quitta pas même la posture qu'elle avait prise, et sans attendre les reproches qui étaient prêts à sortir de sa bouche, elle lui fit présenter, d'un air riant, par celle de ses nymphes qui lui servait à boire, la coupe d'or qu'elle avait devant elle, en l'engageant à la vuider, en signe d'amitié et d'hospitalité. Le prince hésite : cependant il prend en frémissant la coupe des mains de la nymphe; les yeux fixés sur Circé, avant de la porter à sa

bouche, il veut parler, mais la déesse, par un signe obligeant, le force à avaler la liqueur avant de s'expliquer. Enfin le malheureux prince place d'une main agitée le vase sur ses lèvres et le vuide d'un trait. La perfide magicienne part aussi-tôt d'un grand éclat de rire, et s'élançant du lit où elle était assise, touche le roi de Daunie, déja, ennivré par la boisson empoisonnée avec sa terrible baguette, qui lui fait en un instant perdre la forme humaine. L'amant trahi essuie la métamorphose la plus humiliante, et est changé en pourceau.

A cet aspect, les Dauniens épouvantés se sauvent et courent raconter à leurs concitoyens la triste aventure de leur roi.

La perfide magicienne cependant se glorifiait avec le roi d'Itaque du tour sanglant qu'elle venait de jouer à son ancien amant. Celui-ci, qui n'approuvait peut-être pas tacitement cette manière de se débarrasser

d'un importun, pour ne pas désobliger sa maîtresse, feignit d'applaudir à son procédé, et, l'assura qu'il ne voyait rien de si juste que de punir un audacieux capable d'oser troubler ses jouissances. Ulisse n'avait point à craindre le même sort. Le Moly, dont il était en possession, l'affranchissait du pouvoir de la magie. D'ailleurs, depuis qu'il était dans l'isle, il s'était familiarisé avec les maléfices de sa divinité, qui en lui faisant visiter sa ménagerie, lui avait raconté l'histoire d'une grande quantité de princes qui, sous la forme de lions, de tigres, de cerfs, de daims et d'autres animaux singuliers, étaient depuis long-tems renfermés dans des étables, où elle les avait réduits par le pouvoir de son art.

A la nouvelle de la triste situation de leur roi, les Dauniens tombèrent dans la plus profonde consternation. Quoiqu'il se fût attiré ses disgraces, ils lui étaient trop

fidèlement attachés pour vouloir, en l'abandonnant à son sort, le punir de l'injure qu'il leur avait fait de les quitter. Ils tinrent conseil sur les moyens de sauver Calchus. Le résultat de leurs délibérations fut qu'on armerait sur le champ douze vaisseaux pour le délivrer. L'ordre fut à peine donné que les navires se trouvèrent chargés de provisions et de guerriers qui brûlaient du desir de venger leur prince, et d'exterminer tout ce qu'ils trouveraient de vivant à l'isle fatale où gémissait dans une honteuse captivité un prince qu'ils adoraient.

Les flots écument sous l'effort des rameurs. En peu de jours les Dauniens arrivent près de l'endroit où le vaisseau d'Ulisse était attaché à sec sur la plage. Ils prennent terre. Les bataillons se forment. Ils sont munis de leurs armes et de torches ardentes avec lesquelles ils se proposent d'embraser le palais de la magicienne, si Calchus ne leur est

point rendu. Les compagnons du prince leur avaient recommandé sur toutes choses de ne prendre pour aliments aucune des productions de l'isle, de ne pas même boire de l'eau des fontaines, afin d'empêcher l'effet des enchantements de Circé, qui n'avaient lieu qu'autant qu'on goûtait de quelques-uns des comestibles qui lui appartenaient. Les navires étaient approvisionnés en conséquence de cette précaution, et chacun des guerriers avait fait serment de s'y conformer.

Les Dauniens étaient à peine descendus dans l'isle que Circé en fut instruite par quelques-unes de ses nymphes qui avaient vu leurs bataillons s'avancer dans la plaine. Elle monte avec Ulisse sur une terrasse élevée de son palais, qui dominait sur la campagne; et reconnaît, à leurs habits, les guerriers pour des sujets du roi de Daunie. Déja elle entend leurs cris et les me-

naces qu'ils font de porter le ravage et l'incendie dans son habitation. Ulisse s'offre en héros, à la défendre, avec le secours de ses compagnons. Mais la déesse s'y refuse, en lui faisant voir que le petit nombre de ses Grecs ne suffirait pas pour repousser la multitude qui venait assaillir son palais. Elle fondait un espoir plus certain sur l'emploi de ses secrets et de l'art mystérieux qui la faisait participer à la divinité.

Aussi-tôt elle descend dans un souterrain séparé, où elle entrait toujours seule. C'était le laboratoire secret où elle apprêtait ses poisons, où elle conjurait les esprits infernaux qui servaient sa méchanceté. Elle les invoque par le Styx, par la triple hécate, et les conjure de l'aider dans cette fâcheuse extrémité. Ses prières ne sont point vaines : cent tables couvertes des mêts les plus exquis, sur lesquelles brillaient, dans des coupes transparentes, des liqueurs plus

pures que le nectar, se trouvent préparées par un pouvoir divin et s'offrent aux regards des assaillans hors des murs du palais. La déesse se montre à une des fenêtres, demande aux ennemis le dessein qui les amène dans son isle. Tous les Dauniens ne font qu'un cri, et nomment Calchus. « Vous » allez le voir, répond la magicienne, fa» tigué de la chasse, tandis qu'il se livre » un instant aux douceurs du sommeil, » daignez prendre, ô sujets fidèles et dignes » du meilleur des rois ! daignez, dis-je, » prendre quelques rafraichissements dont » vous devez avoir besoin après une si » longue course; et vous allez tout-à-l'heure » serrer dans vos bras le prince chéri que » vous cherchez. »

Les soldats à l'aspect de la magicienne et des nymphes charmantes qui s'empressaient autour d'elle, au son si doux de sa voix étaient émus, et ne pouvaient croire que

des dehors si séduisans cachaient une ame si noire. Les ragoûts délicieux qu'ils avaient sous les yeux, les viandes succulentes qui fumaient dans des plats d'or, les vins dont la vapeur délicate s'élevait jusqu'à leur odorat, des fruits sans nombre, de la plus grande beauté, qui les enveloppaient dans un atmosphère parfumé, séduisaient leurs sens et ébranlaient leur constance. Plusieurs d'entre eux avaient déja laissé tomber leurs torches, et tendaient le bras pour saisir quelques-uns de ces mêts perfides, lorsqu'un des officiers qui avaient accompagné le prince dans son premier voyage, se jeta au devant d'eux et leur reprochant leur lâcheté et leur gourmandise. « Vous périrez, » malheureux, s'écria-t-il, si vous touchez » à ces viandes formidables : ne vous l'ai-je » pas dit ? Avez-vous si-tôt oublié le soin » de votre gloire et de votre conservation? » Imitez-moi plutôt, et foulez aux pieds

» ce repas apprêté par la séduction, qui » vous feta perdre à-la-fois la vie et celle » du prince que vous voulez délivrer. » Il dit, et le ptemiet, d'une main vigoureuse, il saisit une des tables, la renverse, et disperse les plats qui la couvrent. Les Dauniens, à son exemple, se repentent d'avoir trop long-tems hésité, et font voler en éclats tous les apprêts de ce couvert somptueux. Les tables sont brisées, les viandes, les fruits, les liqueurs confondues ne forment plus que des débris et un vaste monceau de fumier.

Circé est effrayée du malheureux succès de son stratagême. Elle maudit les divinités infernales qui ont borné son pouvoir à l'art des poisons. Elle se rejette dans les bras d'Ulisse, qui sent trop bien qu'il ne peut pas la garantir de la fureur des Dauniens. Pendant ce tems, ceux-ci assaillent de tous côtés le palais, et y lancent leurs torches

embrasées. Ulisse donne alors à sa maîtresse le seul conseil dont elle peut profiter. Il l'engage à délivrer Calchus, et lui promet à ce prix d'appaiser la colère de ses ennemis. Il s'offre lui-même pour médiateur entre elle et les sujets de sa victime. L'enchanteresse frémit de se voir réduite à la honte de céder; mais par gloire, elle feint de se rendre aux conseils de l'Amour, et paraît faire le sacrifice de son ressentiment au seul mortel capable de l'appaiser.

Pendant que Circé elle-même va préparer le breuvage qui doit rendre à leur roi son ancien état et sa figure, Ulisse se présente aux Dauniens. Son éloquence lui servit encore en cette occasion à modérer leur fureur. Il obtient d'eux qu'ils suspendent leur attaque, et s'engage à leur ramener dans un instant leur maître.

Tandis que ce traité se faisait, la magicienne va trouver Calchus sous la métamorphose

phose honteuse où elle le retenait. L'amoureux prince, malgré son enchantement semble regarder avec complaisance son ennemie, boit avec avidité la liqueur bienfaisante qu'elle lui présente, et redevient un homme.

Il croit d'abord qu'un retour de tendresse est le motif de ce service ; mais Circé le détrompe, elle lui apprend qu'un autre a son cœur, que ses sujets sont venus le réclamer, qu'elle est prête à le rendre à leurs vœux, s'il consent et s'engage par un serment sacré à ne jamais faire aucune démarche pour la revoir, que sans cela, et s'il ne s'oblige à sortir sur le champ de l'isle avec les guerriers qui l'attendent, elle est décidée à périr et à l'entraîner avec elle dans le tombeau.

Ce discours est accompagné d'un regard furieux. Le feu sortait des yeux de la magicienne. Sa bouche écumait. Ce n'était plus

cette aimable enchanteresse qui provoquait à l'amour, c'était Mégère, Alecton secouant le flambeau des furies et agitant leurs serpents. Le prince en est épouvanté. Il sent tout son amour se changer en haîne. Il n'hésite point. Il prononce le serment qu'on lui demande, et presse Circé de le remettre entre les mains de ses sujets. Les portes du palais s'ouvrent. Calchus vole dans le sein des Dauniens, leur annonce qu'il s'est obligé à partir sur le champ. Il leur défend de le venger, retourne avec eux à leurs vaisseaux, et remonte sur son trône, où par des bienfaits et par un règne heureux et florissant, il fait oublier à ses peuples sa honte et ses erreurs.

FIN.

L'AMOUR
ET
LA JALOUSIE,
CONTE A LA GREQUE.

PAR M. DE L. P***.

L'AMOUR
ET
LA JALOUSIE.

L'Amour, exilé de l'Olympe, cherchait quelqu'un qui voulût voyager avec lui sur la terre. Mais les dieux, de toute espèce, également mécontents de ses espiégleries, se refusèrent également à sa demande.

Il en porta ses plaintes à Junon, avec laquelle il se croyait racommodé; elle en fut d'autant plus ravie qu'elle cherchait depuis long-tems l'occasion de se venger de plus d'un tour, que par complaisance pour Jupiter, elle avait feint de lui pardonner: sur-tout de s'être vue privée par lui de ce

fameux et utile Argus, qui nuit et jour veillait pour elle, et l'éclairait sur la conduite de son trop infidèle époux.

Sur quoi l'altière et fausse déesse, feignant de partager les peines du petit dieu, s'offrit, avec empressement, à lui trouver une compagnie aimable; et l'Amour, satisfait, ne songea plus qu'à se disposer à partir.

Junon, dès le jour même, (car le lendemain déplaît toujours à la vengeance.) Junon, dis-je, descend aux enfers, cherche la caverne de la Jalousie, et frissonne d'horreur en y entrant!.. Mille oiseaux, sinistres augures, environnent le monstre, en bourdonnant des sons aussi tristes que mal articulés, sur sa tête; à ses côtés, sont les noirs Soucis qu'irritent la Mélancolie, et les Soupçons, hérissés de stilets aigus, percent à chaque instant son cœur.

Junon, les yeux presque fermés, lui fait part de son traître projet: « Préparez-vous,

» mon amie, (lui dit-elle, du ton le plus » affectueux,) disposez-vous à servir ma » vengeance ? .... Je vais vous rendre, » aussi jeune qu'aimable ; et sous la figure » la plus distinguée et la plus intéressante, » vous présenter à mon ennemi, en qua- » lité de compagne de voyage sur la terre... » Vous présumez déja, sans doute, que » mon but ne peut être autre que de le » rendre odieux aux mortels ? .... Et » quelle autre, mieux que vous, pourrait » en pareil cas remplir mes vœux ? »

La Jalousie, enchantée, en se livrant à ses propres fureurs, de se trouver utile à l'épouse du souverain des dieux, n'eut garde de rien opposer à la métamorphose proposée ; et Junon s'y épargna si peu, que tout l'Olympe, non-seulement méconnut, mais s'empressa d'applaudir aux charmes de la nouvelle divinité.

Jupiter seul, que son épouse avait sou-

vent mis dans le cas, (sous quelque forme que la Jalousie parût,) de ne pouvoir prendre le change, ne put s'empêcher de sourire en regardant sa femme : mais, pour ne point risquer à la fâcher, il crut devoir se prêter à son ressentiment contre l'Amour ; sauf à réparer, lorsqu'il en serait tems, tous les maux qu'elle allait causer aux pauvres humains.

L'Amour, qui n'y voit pas si clair, trouve sa compagne charmante, ne connaît d'autre sentiment que la reconnaissance, et en imprimant le plus tendre baiser sur la main de sa bienfaitrice, fit, tout-à-coup, passer dans le cœur de la déesse un trait de flamme si brûlant, que le bon Jupiter ne tarda pas d'en reconnaître des effets qui l'étonnèrent.

L'Amour, en parlant avec son Acolyte, et parcourant des yeux le globe où l'Olympe le reléguait, lui laissa le choix du pays, par lequel ils devaient commencer leur

voyage. . . . . Elle préféra l'Italie, en lui vantant la beauté des climats ; et l'Amour s'y laissa conduire.

Allons, (dit-il gaîment,) commençons par achever de rendre heureux les habitans de ces belles contrées : je veux, à force de bienfaits, me rendre cher à tous les cœurs !... Que ce peuple m'adore ; qu'il m'élève partout des temples ; et que l'injuste Olympe soit jaloux de l'éclat de ma gloire !

C'est bien pensé, (lui dit sa perfide compagne,) et pour y parvenir, plus sûrement, et plutôt, lancez par-tout, lancez abondamment vos traits ?

L'Amour, alors, d'un bras aussi infatigable que sûr, frappe de toutes parts, et se soumet indistinctement tous les cœurs.

Mais l'infernale déesse avait soufflé dans son carquois ; et bientôt, à la vive et tendre intelligence qui commençait à règner entre les amans, succédèrent les noirs

soupçons, et tous les funestes effets de la Jalousie : de façon, qu'au lieu de chanter et de célébrer l'Amour, tous les cœurs déchirés le maudirent.

Ce dieu surpris, et même consterné, examine attentivement ses traits, croit que Vulcain l'a trompé, et va consulter sa compagne.

Quittons ces lieux, (dit-elle brusquement ?) Ces peuples, je le vois, sont indignes de vos bienfaits ? Portons nos pas vers l'Ibérie.

L'Amour n'y fut pas plus heureux ; et, toujours à la persuasion de sa compagne, il se hâta de voler vers l'Asie. Mais le souffle empoisonné de la perfide, y répandit encore de plus grands maux ; et le pauvre petit dieu, loin de se voir adoré, vit en tous lieux détester sa puissance !

Piqué d'avoir fait tant d'ingrats, il projetait d'abandonner pour jamais la terre ;

lorsque le souverain des dieux, sensible aux malheurs des humains, rapella l'Amour dans l'Olympe, et lui fir parr, en secret, de la trahison de Junon.

L'Amour, aussi confus qu'humilié, pleura; et supplia Jupirer de réparer les maux qu'il avait faits aux malheureux mortels.

Je ne le puis entièrement, (lui dit-il,) mais je peux, en punissant Junon, adoucir le sort des humains... Et voici mon secrer:

Tandis que, seul, vous occupiez la Jalousie, et que ma femme ne pouvait éclairer mes démarches, il m'esr née une fille aussi douce, aussi rendre qu'aimable, er que j'ai cru devoir nommer la Sensibilité. C'est elle seule, mon enfant, qui peur rétablir votre empire, par celui qu'elle aura toujours sur les cœurs, dignes de connaître l'Amour... Qu'elle soit désormais votre compagne; et vous vous en trouverez bien.

FIN.

HISTOIRE
DE MÉLICELLO
ET
DE SES DEUX AMIES,
CAYA ET VARIA.

AVERTISSEMENT.

EN rendant à la littérature grecque ce petit Roman, devenu rare, et dont l'origine n'a pas été connue, nous devons compte de nos motifs et de nos conjectures.

En 1556, Jean Maugin, dit l'Angevin, publia cet ouvrage avec le titre suivant : *Mélicello discourant au récit de ses Amours mal-fortunées : La Fidélité abusée par l'Ingratitude. Fait Françoys*, &c.

Au préliminaire, adressé à un de ses amis, il se plaint de l'impudence des plagiaires, et déclare que rien ne lui était plus facile que de céler son original. Il indique un petit traité italien, plein de lacunes, et en fort mauvais ordre, qu'il a, dit-il, habillé à la fran-

çaise, avec des augmentations tirées de ses propres aventures et de son esprit.

Ce petit traité italien n'est pas encore un original; il est intitulé : *Libro gentil' nuovamente trasportato nella volgar' favella;* et contient l'histoire d'un gentilhomme Grec de l'isle de Zanthe, suivant ce qu'on lit dans le deuxième volume des Muses Siciliennes, partie ancienne des écrivains Siciliens et autres Insulaires de la Méditerranée, avant 1500. La traduction, dont nous parlons, y est indiquée à l'article de Edelino Mussuto, qui est loué du mérite d'être savant dans les langues, et d'écrire, avec une délicatesse égale, le Grec, le Latin, le Sicilien et le Toscan. C'est à cette occasion, que l'éditeur de ce recueil, maintenant très-rare, en Italie même, fait mention

mention du petit livre des amours de Mélicello, qu'il appelle *libro gentil*, et plus bas, *di buona creanſa*, de belle éducation. Il y a eu plusieurs *Mussuto*, qui tous se sont exercés dans les genres d'imagination ; quoiqu'ils soient plus particulièrement connus par des talents solides.

Sans avoir la hardiesse des Pithou, qui ont recommandé leur Phèdre à la littérature, avec le cachet du siècle d'Auguste, on pourrait, toute autre part, que dans ce recueil uniquement amusant, disserter jusqu'à la preuve, et revendiquer pour les Grecs, cette production charmante des amours de Mélicello. Nous serons francs. Il n'y a pas moyen de repousser la conjecture qu'elles ont été écrites en Grec par

un jeune Grec de l'isle de Zanthe; mais en Grec moderne, par conséquent, et dans des mœurs bien moins naïves, et moins riantes que celles de l'antiquité payenne. Malgré cette observation on ne peut s'empêcher d'y reconnaître la manière simple des anciens, et des traits de génie local, que toutes nos imitations du Grec n'ont pu deviner, ni même rendre aussi naturellement, avec tout le soin possible de conserver les vraisemblances.

On sait combien, au quinzième siècle, cette littérature fut fouillée; mais on sait aussi que beaucoup de livres, de pur agrément, n'inspirèrent qu'un intérêt médiocre, et demeurèrent ensévelis en manuscrits dans les bibliothèques. Tous les soins étaient réservés

à la haute littérature : l'esprit du tems ne favorisait pas, sans doute, la découverte d'un roman. Après quelques chef-d'œuvres de l'imagination gracieuse et frivole, tels que *Théagene et Chariclée*; *Clitophon et Leucipe*, *Cherée et Callhiroé*, *Daphnis et Chloé*, &c. on négligea toutes les autres compositions qui ne passaient pas les premières en graces, ou en invention : on considérait aussi le nom, le rang des auteurs, et le degré d'antiquité. C'est en littérature qu'il faut faire une exception du goût général pour la nouveauté. Un petit ouvrage grec moderne n'avait rien qui piquât l'attention des savans, et il avait un titre d'exclusion à l'égard des autres, en ce qu'il offrait un tableau de la nature et des amours, sous la discipline chrétienne.

On pourrait observer que les Grecs modernes ont vécu, et vivent encore, dans la plus grossière ignorance, sans écoles, sans liberté, et sans aucun des usages, qui par-tout ailleurs réveillent l'esprit et l'imagination, avec l'amour du plaisir. Leurs prêtres, même, ne vont jamais à un point de connaissance plus haut que celui de savoir lire. Cependant ils ont des chroniques écrites dans ce grec vulguaire, aussi dégénéré du grammatical, que l'italien l'est du latin : ils ont des chansons et des livres de passe-tems. Mais ils ne lisent qu'en secret, et lorsqu'ils sont riches : ils n'ont point d'imprimeries qui répandent leurs compositions, ni qui les excitent par la facilité de les multiplier. Sous les Turcs, ou sous les Vénitiens, on

leur fait bien d'autres devoirs que celui de cultiver leur esprit, et leur mémoire est fixée sur les livres de discipline; mais par-tout où il y a des hommes et des femmes, il y a des sentiments, des chansons, et des contes.

L'histoire de Mélicello, selon notre conjecture, ne remonterait pas bien avant dans les siècles. Ce qu'il dit de lui-même, à l'entrée de son récit, nous le fait considérer comme un fruit des études que sa fortune lui avait permis de faire dans les universités de Bologne, et de Padoue. Il loue ces deux villes de leur politesse, et de leur sociabilité. Retourné dans sa patrie, qui est une des isles de la mer Ionienne, ou du golfe de Venise, il y forme des amours,

dont le succès le pique jusqu'au point de les écrire dans sa langue natale.

C'est donc un roman grec qu'on va lire : nous pouvons justifier ce titre par tous ces renseignements, et par le caractère même de l'ouvrage. On ne connaîtrait la manière des Grecs que par la lecture des traductions, qu'on y reconnaîtrait encore cette manière simple, le ton naïf, modeste, et sans vaine pudeur, l'expression claire et charmante du sentiment, le goût des descriptions, et l'absence de tout artifice, de toute intrigue, de toute exagération.

Tel est, en effet, le caractère des Grecs; spirituels sans esprit, passionnés sans pathos, brillans dans leur naturel, riches de leur simplicité, et vrais jus-

ques dans leurs mensonges. Ce n'est pas tout-à-fait la nature nue qu'ils offrent à notre curiosité : c'est une nature coquette, qui a raisonné l'emploi de ses charmes, qui se réduit, pour ainsi dire, à la disette des moyens de plaire, et qui ne plaît que par-là ; qui trompe sans art, et qui fait une illusion de la vérité même, sous la plume des bons écrivains de cette nation, respectable encore par ses malheurs.

Ces malheurs offrent un sujet de critique : les gens toujours plus contents de leur esprit, que de celui de tous les auteurs ; ceux qui veulent, à tort et à travers, montrer qu'ils ne sont dupes de rien, et qui ne se croyent savans que par le goût et la facilité de nier la science, diront qu'un Roman grec

moderne ne peut, d'après nos raisons mêmes, avoir été conçu avec cette pureté d'idées, cette simplicité de combinaison, et cette politesse de goût : nous sommes bêtes devant ces messieurs qui ont l'esprit si tranchant. Mais aux gens de bonne foi, qui ont été séduits tant de fois par des suppositions littéraires, nous répondrons que l'abrutissement des Grecs n'est pas encore sans exception. Nos voyageurs nous en content de loin, et nos mentors nous en imposent de près. Il y a parmi les Grecs, de notre époque, de vrais philosophes, d'aimables et sages épicuriens, et des amis effectifs et redoutables de l'ancienne liberté. Ces derniers se trouvent dans les provinces du Turc, et sont assez connus. Ceux qui sont soumis aux Vé-

nitiens sont plus heureux, et par conséquent plus sociables et plus polis. Ceux des villes ont des mœurs plus humaines que ceux des campagnes. Mais ici nous devons faire une distinction de ces peuples, à ce qui se passe entre nous, où les paysans valent mieux par le cœur que les citadins, et où les gens de bon sens sont infiniment plus aimables que les sots brillans d'esprit.

L'ancienne langue, ou le grec grammatical, était divisée en plusieurs dialectes. Les débris de cette langue forment le patois moderne qui est encore divisé en langages plus ou moins élégans, ou grossiers. Tous les Grecs ont pris les habitudes de leurs maîtres. Les sujets des Vénitiens sont plus fins, et les esclaves du Turc plus ineptes. Les *Can-*

diots, long-tems Vénitiens, ont un langage plus coulant et délicat que les Cypriots, les insulaires de l'Archipel, et les Grecs de l'Asie. Ceux de la Terre Ferme sont les plus durs et les plus rustiques, à cause de la présence continuelle des despotes. Mais dans le golfe de Venise, où la politique de l'état, et celle de la religion, les a fait traiter avec plus de douceur, ils sont, par une conséquence directe, plus doux, plus amis des arts et de l'humanité. La rigueur ne fait jamais d'hommes foibles, et l'art de soumettre un peuple, c'est de le rendre heureux.

Corfou, *Zanthe*, *Cérigo*, et les autres isles de ces parages, ne sont pas peuplées de stupides esclaves, ni de *Maniotes* sauvages. Les Grecs schismati-

ques vivent comme les Latins, et la douceur du gouvernement les fait fraterniser. On parle le grec et l'italien, familièrement; et cet usage subsiste sur toute la côte orientale de l'Italie, depuis la marche d'Ancône jusqu'à la Calabre; ce que les Latins ont appellé *l'ancienne Grèce*; GRÆCIA MAJOR. On sait bien quand on n'a pas voyagé, couvert d'ordres supérieurs, qui exposent malheureusement le voyageur à ne voir que ce qu'on appelle honnêtes gens, que le grec, dont nous parlons, est usité seulement chez le peuple, aussi méprisé dans ces pays-là, que dans ceux où la politesse est un usage poussé à l'extrême. Le sentiment est universel; l'esprit est d'un côté, l'autorité de l'autre. Tout roule dans le monde sur cette

division d'un objet unique en soi, et qui tient aux langues aussi bien qu'aux mœurs.

La douceur et la simplicité du rit grec, l'aisance dans les fortunes, le commerce avec les étrangers, l'usage des arts et de l'idiôme Vénitien, qui est extrêmement mignard, ont fait, dans les isles soumises à la république, des hommes supportables, et des femmes charmantes. Les voyageurs nous les présentent dans des tableaux trop inexacts, sans doute, puisqu'ils n'ont vu par-tout que les mœurs de leur patrie, chez les consuls ou chez les négocians. MM. Guys, de Lille, et Choiseuil-Gouffier, qui ont examiné ces peuples avec l'intérêt du goût et de la philosophie aimable, autant qu'ils l'ont pu, nous en

donnent des descriptions moins partiales. Mais on sent encore, dans leurs ouvrages, le repentir de n'avoir pas tout vu, et la honte de n'avoir paru aux yeux de quelques hommes francs, honnêtes, et misérables, que comme des étrangers suspects.

Il est vrai que ces insulaires, et les habitans de l'Epire et de l'ancien Péloponèse, ne se conduisent avec les étrangers que selon l'esprit et les usages qu'ils leur supposent. Il est bien difficile à un Français d'être philosophe en quelque lieu qu'il aille : il ne reste pas assez longtems pour s'instruire, et il porte partout une lunette nationale, qui lui peint tout avec inexactitude, eu égard aux principes universels de vérité et de sociabilité.

On ne parle pas grec avec les étrangers ; donc ; disent les étrangers, on n'écrit point en grec. Et pourvu d'un titre d'académicien, on fait croire en France tout ce qu'on veut, ou tout ce qu'on croit de bonne foi. Mais quel est l'homme encyclopédique? On peut assurer que les Grecs, dans leur état actuel, écrivent encore de charmantes conceptions ; qu'ils ont une langue harmonieuse et réglée, comme les langues du midi de l'Europe occidentale le sont, quoique bâtardes ; qu'ils ont des mœurs douces et artificielles, comme les autres peuples ; et que l'esprit leur est moins étranger, que les graces et le naturel dans toutes les autres contrées.

Le grec est encore si doux, sauf respect pour la prononciation savante de

nos universités, qu'il en court une fable, ou une anecdote, comme on voudra, sur toutes les côtes maritimes, et principalement autour de la Sicile. La voici :

On pêche une espèce de poisson appellé *Plotes*; la même que les anciens appellaient *Anguilles du Fares*, parce qu'on les pêchait plus communément dans le canal de Messine. Ces poissons approchent des pêcheurs s'ils parlent grec, et les fuyent s'ils entendent l'italien, dont la prononciation est rude, autant que dans les autres langues, parmi les mariniers.

Nous ne prétendons pas forcer l'opinion du lecteur, en faveur de nos conjectures. Qu'il considère franchement, comme nous, quel fondement

elles peuvent avoir ; et qu'il nous épargne au moins les reproches de supposition. On possède, et on néglige beaucoup d'imitations des romans grecs. On ne peut de bon cœur se livrer à la séduction des apocryphes les plus hardis qui nous ont donné leurs compositions comme traduites du Grec. Nous attendons l'avis des gens instruits et raisonnables, pour faire une édition de cette histoire de *Mélicello*, dont nous ne pouvons présenter ici qu'une espèce d'extrait.

On y reconnaîtra, néanmoins, l'inaltérable patience, et la douceur des amans ; la bonne ingénuité, l'abandon, et l'ératomanie des femmes, qui succèdent, dans ces mêmes contrées, à celles qui se précipitaient de la pointe de Leucade,

Leucade, aujourd'hui Sainte-Maure, voisine de Zanthe ; les protectrices honnêtes et officieuses des amans, les rivaux, les situations physiquement tendres, et la manière de conter semblable à tous les ouvrages authentiques ; avec la seule différence, qu'au lieu de boccages, et de divinités, il n'est ici question que d'églises, et de décences chrétiennes.

LES AMOURS DE MÉLICELLO.

J'AVAIS résolu, par respect et pour l'honneur des dames honnêtes, de ne jamais révéler mes amours avec les deux cousines, Caïa et Varia. Mais lorsque j'ai vu mon meilleur ami plongé dans le même péril, je me suis fait un devoir de lui raconter mon infortune, de lui peindre le danger d'aimer des inconstantes, et la douleur de se voir privé du fruit de ses peines, au moment où l'on croyait n'avoir plus rien à faire, que de se reposer amoureusement dans la jouissance.

Mon nom est Mélicello, gentilhomme et citoyen de l'ancienne Dipoly. Quand je revins de mes études, je vis avec amertume

la grossièreté et l'ignorance de ma patrie. On y blâmoit l'usage de se visiter avec amitié, et de se réunir en conversations utiles et agréables. Les étrangers n'y recevaient aucune politesse; les dames aucun tendre hommage, et les jeunes gens, sombres et ennuyés, y étaient soumis uniquement aux vils soins de caresser la fortune.

Adelpho, mon ami, vint me voir, avec le dessein de réjouir mon ame au milieu de ma solitude domestique. Nous nous rappellâmes ensemble la politesse, la modestie, la bienveillance, la gaieté et la familiarité des peuples, plus ouverts et plus vertueux. L'ineptie et la rudesse du nôtre paraissaient un mal invétéré; et tant pour nous en garantir, que pour essayer d'y porter remède, nous commençâmes à rechercher la compagnie des moins séveres, et à les attirer, par des jeux, des festins, de la musique et des vers, à une vie plus humaine, s'il étoit pos-

sible. Nous ne réussîmes qu'à perdre notre argent; et les plus nobles de notre isle ne se rapprochèrent jamais autrement de nous, qu'avec le sordide intérêt de nous gagner au jeu, et la même incivilité.

Nous nous adressions aux dames avec un peu plus d'espoir. Comédies, danses, promenades et collations nous en amenèrent plusieurs qui échappaient à des mères où à des maris. Mais les indiscrettes se vantèrent de leurs plaisirs et de notre magnificence; ce qui leur attira des réprimandes et des conseils qui les éloignèrent, sans qu'elles daignassent depuis nous donner de leurs nouvelles.

Mon ami me quitta, tout aussi dégoûté que je l'étois, de tant d'imbécillité. Je demeurai dans notre maison, avec les Muses et mes pensées, pour fidèle et principale compagnie. Je vivois avec mes livres, sans souvenir de mes insociables concitoyens,

lorsque je fus invité au festin des noces d'une de nos voisines ; les conviés se rassemblèrent. Malheureux que je fus, je m'y trouvai avec Caïa, fille de Pandolpho Boccato, et Melicia, ma jeune sœur, qu'il faut que je regarde comme l'instrument de mes disgraces.

Melicia et Caïa étoient compagnes dès le berceau. Elles se placèrent au dîner l'une à côté de l'autre, et moi, je ne sais par quelle fatalité, j'allai me placer vis-à-vis d'elle. On me regarde ; on se souvient de la faute passée ; on change plusieurs fois de couleur ; les yeux brillent ; la bouche est muette ; mais, sous le mouvement du plus beau sein, j'entends le cœur qui soupire.

Caïa se découvre à Melicia.

Ou forcée, ou feignant de l'être, par une tendre violence de l'amour, Caïa dit à ma

sœur : — Ma bonne amie et fidèle compagne, songez bien que je me fie à votre honnêteté, pour vous découvrir une chose que vous ne révélerez jamais qu'à celui qui vous sera nommé à la fin de mon discours. Ce n'est pas qu'il y ait aucun mal, ni que vous ayiez à rougir de m'entendre, pas plus que moi de vous parler. Mais il en faut garder le mystère, parce que nous pourrions en recevoir de la honte de la part de ceux qui ne connoissent pas l'innocence de cette chose-là. — Ma mie Caïa, lui répondit ma petite simple et curieuse, soyez sûre qu'il n'y aurait pas autant de familiarité entre nous, sans une grande amitié. Dites hardiment : je vous jure ma foi que votre secret sera, comme le mien, tout au fond de mon cœur.

— Vous vous souvenez très-bien, ma belle Colombe, avec quel bon cœur et quelle magnificence nous a traité votre

frère. Sottement ou malicieusement, plusieurs de nos compagnes, qui n'ont pas plus de secret qu'elles n'auront de bonheur, en jasèrent à qui elles n'avaient que faire. Elles en furent tancées, d'autant mieux qu'on soupçonna de très-mauvais motifs à cette aimable générosité. Je sais ce qu'en a souffert Mélicello; et j'ai souhaité cent fois de me trouver en lieu, où il me fût aisé de lui dire combien j'en avais souffert aussi. Sa beauté, ma chère amie, sa beauté que vous n'avez pas bien considérée, et cette manière charmante d'un cœur vraiment noble et libéral, me touchèrent, au point de desirer, selon mon petit pouvoir, de lui faire plaisir. C'est cela que je vous prie de lui faire savoir; à lui seul, ma Colombe, et point à d'autres, prenez-y bien garde; et vous lui diriez: Caïa, celle qu'on dit assez belle, n'est pas du nombre des ingrates, ni des foibles qui se laissent

détourner par les mauvais conseils, et elle n'a pas si peu d'esprit, qu'on lui fasse voir du vice, où elle n'a vu que noblesse et vertu.

Ma sœur lui répondit, en la serrant dans ses bras, qu'elle me le dirait, et qu'elle me connaissait assez, pour croire que déja je l'avais excusée. Par cette réponse, elle rendit sa compagne si contente, qu'on allait entrer dans des confidences bien plus secrettes, lorsque d'autres filles, les unes pressées de savoir ce qui se disait, les autres charmées de commencer les caquetteries d'usage entre jeunes filles, s'attroupèrent autour des deux amies, et interrompirent cet entretien sérieux.

Après les caquets et les jeux, Melicia n'oublia rien si vîte que sa commission; et le lendemain qui suivit un autre lendemain, acheva de l'effacer de sa mémoire entiérement. Caïa ne se réveillait jamais le

matin, sans espérer des nouvelles dans la journée. La pauvre fille ne voyant rien venir, et n'ayant que bien peu de facilités pour en communiquer avec sa compagne, se laissa tout-à-fait enflammer par ce desir qu'on n'amusait point. A peine savait-elle peindre les premiers caractères de l'alphabet. Mais l'amour la persuada de son talent avec tant d'éloquence, qu'elle écrivit deux lettres, l'une à son amie, et l'autre à moi.

LETTRE DE CAÏA A MELICIA.

Ma Colombe, nous avons été si bonnes amies, durant nos plus belles années passées, que j'en ai pris courage, pour vous découvrir dernièrement, aux noces de notre compagne, ce que je devais tenir aussi caché que mon cœur. Votre réponse et votre promesse, qui m'ont fait perdre l'esprit, me donnent droit de vous en de-

mander l'exécution. Je rejette votre silence sur vos affaires, plutôt que sur l'oubli ou le mépris que vous auriez fait de votre bien tendre et bien triste amie. Je ne crois pas qu'il vous soit plus possible de me négliger, qu'à moi de pouvoir le craindre. Mon petit cœur, faites donc tenir à votre aimable frère, la petite lettre que vous trouverez pliée dans l'ouvrage de point coupé que vous m'avez prêté l'autre jour. Aimez-moi, je vous en supplie; car je vous aime plus que jamais. Caïa.

Ma sœur, qui n'avait pas encore sa quatorzième année, ni les signes bien parfaits de la malice de son sexe, voulut tout aussi-tôt réparer sa négligence, et commencer finement avec moi.

Je la vis arriver dans mon cabinet d'études avec un visage beaucoup plus riant qu'à l'ordinaire: elle me fit les plus ten-

dres amitiés, sans qu'il me vînt à l'esprit de me tenir sur mes gardes; puis elle en vint à me parler ainsi. — Avouez donc, mon frère, que vous devenez tous les jours moins aimable. Que veut dire cette mélancolie? Pourquoi vivre si solitairement? Que vous a-t-on fait? Et faut-il que vos pauvres amies bien innocentes soient comprises dans le nombre de celles qui n'ont pas craint de vous désobliger? Or, je veux jetter tous ces livres, qui vous rendent haïssable. Je vaux bien le meilleur, pour vous donner à penser; et un peu plus gaîment qu'il ne le fera jamais. Sortez de cette prison, méchant, et soyez sûr que vous retrouverez, avec le plaisir, l'estime de tous ceux qui savent en quoi consiste la vraie science de l'honnête homme. Si vous ignorez ce que c'est, mon beau philosophe, je crois que c'est de plaire au monde, afin que le monde nous plaise; et il n'y a cer-

tainement ni vertu, ni grand génie à mépriser le genre humain.

Je regardais la petite raisonneuse avec une palpitation qui me présageait ma faiblesse. Je lui voyais une contenance aussi grave et assurée que ma mère aurait pu la prendre, pour me faire une remontrance. Je dois dire ici de ma mère Fabia, qu'aucune femme ne fut plus aimable et plus modeste en même-tems. Mon père, dont l'humeur était prompte à s'aigrir, et très-rebelle, s'adoucissait à sa voix seulement : elle était si bénigne, qu'elle s'arrêtait souvent avec nous, pour nous exhorter à paraître humains, affables et lians, à rechercher la conversation de toute personne bien née, sans évirer avec affectation la compagnie des autres. Elle ne voulait point qu'on blessât l'amour-propre de personne : c'était aller contre le bonheur des gens, et exposer le sien. Mais après s'être informée

de ce qui avait été dit dans ces conversations, elle nous déclarait ce qu'il en fallait oublier ou retenir. On n'était envoyé dans ce bas-monde que pour se préparer à la vie céleste, qui est toute en paix et en amitié : le premier devoir des humains était donc de se complaire et de se rendre, par ce moyen seul, la pratique des vertus aimable et facile. S'élever au-dessus de ses frères et sœurs, par la science même, c'était sortir de la place marquée par le créateur, et se détourner de l'objet même de la science. Voilà comment cette bonne mère nous instruisait à nous conduire dans le monde, qu'elle regardait comme une assemblée de frères, dont les caractères ne sont pas également heureux, mais qu'il faut aimer par nature ou par raison.

Je reviens à ma sœur Mélicia, qui, trouvant ma réponse trop lente, me baisa sur le front, et se mit à polir mes sourcils du

bout de son doigt, tout en continuant son petit propos, avec des marques encore plus sensibles de son affection. — Vraiment, mon frère, si vous saviez pourquoi je vous parle ainsi, je vous verrais un visage aussi riant, que vous me le montrez mélancolique et laid. — Et moi, sur cette parole, uniquement par attention pour sa jeunesse, je m'avisai de répondre à ma charmante étourdie. — Eh bien, voyons : est-ce quelques nouvelles en l'air, à quoi vous avez long-tems rêvé ? — Voilà ce que c'est que mes philosophes, dit-elle en colère ; on n'en reçoit pour toute réponse que de mauvaises pointes de leur superbe esprit. Mon beau rêveur, rêvez-y vous-même ; de ma part vous ne saurez rien, et je ne sais qui m'empêche de jurer ma foi, que je ne me chargerai de vous rien dire jamais de ma vie. Sachez, mon frère, que je ne suis pas venue sans raison, et

qu'il y a quelqu'une dans le monde qui m'estime un peu plus que vous, puisqu'elle m'a recommandé des choses que vous ne méritez pas d'entendre.

— Eh bien, ma petite amie, je vous demande pardon. Dites-moi ce que c'est.

— A présent, mon frère, ce n'est pas assez que de vous soumettre à me le demander. Il faut me promettre aussi que vous y ferez la plus sérieuse attention.

— Je vous le promets.

— En honneur et en conscience.

— Allons : soit.

J'étais poussé à mon malheur par une incompréhensible destinée. Ma sœur vint s'asseoir sur mes genoux après cette promesse : elle se mit à jouer de ses doigts mignards dans ma barbe naissante.

— C'est, me dit-elle, qu'il y a une de mes compagnes que j'aime autant que vous et plus que moi-même, laquelle est très-affligée

affligée de l'opinion qu'elle pourrait partager avec celles qui ont été si ingrates de vos galanteries. Elle m'a bien dit qu'elle avait plus de noblesse et d'amitié dans le cœur, et que, plus soumise à vos bonnes qualités qu'à ses parents, elle voudrait bien vous témoigner sa reconnaissance avec une affection sincère, et de telle nature qu'il vous plairait de la desirer de sa part. — Je souris à ce discours, et je promis à ma charmante officieuse d'y faire attention.

Je me remis à ma lecture, qui me parut cette fois encore une consolation plus douce que les amours. Ma sœur attendit huit ou dix jours, au bout desquels elle s'offensa de mon silence. Un soir que j'allais me mettre au lit, elle entra, et ne demeura que pour me dire avec un air de dédain :

— Tenez, beau philosophe ; si la demoiselle, qui a fait cette lettre, savait tout le cas que vous faites de son honnê-

teté, elle suivrait mon conseil, et vous oublierait.

— Si elle est, lui répondis-je, aussi prompte que vous à s'offenser, son amitié ne saurait être de longue durée. Ce fut tout ce que j'eus le courage de faire dans cette occasion si importante. J'avais jeté la lettre, en la prenant de la main de ma sœur. C'était le dernier effort de ma raison : elle expira dès que la petite sorcière fut partie. La curiosité me fit reprendre l'épître, et je vis qu'elle contenait ces mots :

LETTRE DE CAÏA A MÉLICELLO.

Si je m'adressais à un homme moins délicat et moins bien né, je m'attendrais à porter la honte de mon imprudence. J'écris familièrement à un homme qui ne m'a point écrit : si c'est une faute, je n'ai plus rien à dire ; et si ce n'en est pas une, vous m'avez entendue. Je n'ajoute que

mon nom pour justifier vos égards, s'il vous plaît d'en marquer pour la même lettre dont la suscription me justifie.

J'eus bien encore les yeux ouverts, pour appercevoir que ce n'était pas l'usage de recevoir de pareils compliments de la part des filles : mais, persuadé par mes lectures, j'excusai tout par la raison de l'amour d'une si belle personne ; et je me sentis le cœur en un tel état, qu'il me fut impossible de dormir. J'eus peur que ce ne fût une feinte malicieuse ; et d'entrer dans cette affaire, plutôt avec une cervelle peu mûre, qu'avec un vrai sentiment d'affection. Mais à la fin ce sentiment l'emporta, et je me mis à me parler ainsi.

— En vérité, Mélicello, tu as fait une grande injure à ta sœur, d'avoir négligé son avis, et de l'avoir formalisée : il faut avouer que son avis était meilleur que le

tien. Caïa est une demoiselle aimable, honnête, d'un esprit admirable, et d'une grande beauté : à l'âge de seize à dix-sept ans, elle peut bien se faire valoir, et ce serait être né véritablement sans honneur et sans conscience, que de ne pas adorer cette chère ingénuité avec tant de perfections. —

Me reprochant déja, non-seulement la grossiéreté qu'il y aurait eu à mépriser cette lettre, mais jusqu'à mes irrésolutions, je relus la lettre que je trouvai pleine d'esprit, dans la tournure; et de graces particulières dans l'expression d'une jeune fille, qui annonçait aussi bonne volonté d'aimer que d'être aimée. Alors je fis cette réponse.

LETTRE DE MÉLICELLO A CAÏA.

Puisse une liaison si chère être à jamais garantie de la curiosité des méchans! Gardons-nous, sous le mystère, une fidélité

réciproque. Je tremble déja de vous perdre, et je ne vous possède pas encore. Nous avons trop à dire, pour nous écrire. Cependant prenez encore la plume pour m'appeller promptement.

Ceux à qui n'arrivera jamais une de ces occasions charmantes, m'accuseront de légèreté. Mais tous ceux qui ont feuilleté ce grand livre du monde, et pratiqué les dames, soutiendront que je ne pouvais mieux faire. J'avouerai pourtant que je ne me livrais pas encore sans nulle réserve, et que, dans le cas où je n'aurais pas trouvé la bouche d'accord avec la plume, il m'aurait été possible de me retirer sans une grande douleur.

C'était le jeudi de la semaine sainte. Toutes les dames sont en ce tems-là plus dévotes. Je remis ma lettre à Mélicia dès le point du jour : elle me baisa fort ingénûment

lorsqu'elle me vit sourire en la lui gliſſant au sein, et lui montrer mon doigt sur ma bouche.

Mélicia et Caïa suivirent leurs mères à l'église. Après l'absoute, tandis que les vieilles se font de grandes révérences et que les jeunes se sautent au cou, mes deux pucelles se firent toutes leurs petites amitiés. Ma sœur donna la lettre discrétement; mais Caïa ne put s'empêcher de baiser l'heureux papier deux et dix fois, avant que de le mettre dans son livre de prières; et la mère, attentive, demanda ce que c'était qu'un papier qui donnait de si grands transports. Mais elle fut bientôt satisfaite par la réponse prompte et spirituelle de ma belle Caïa; — C'est ma chère Mélicia, dit-elle, qui m'a rapporté mon *agneau d'amour* que je croyais perdu. —

Je vis revenir ma sœur bien contente: elle avait obligé son frère et sa bonne amie.

Mais il faut savoir ce que fit cette belle Caïa. Elle ne crut jamais arriver assez-tôt à sa chambrette. Au lieu de se mettre à table, comme on fait en revenant de l'église, elle oublia de boire et de manger ; elle oublia toute autre affaire de la maison pour aller s'enfermer ; et puis alors, sur son petit lit, bien seule, elle écouta son cœur qui battait étrangement. Un doute cruel l'empêchait d'ouvrir le papier. D'abord elle n'en leva qu'un petit coin pour attraper de l'œil un seul mot, et juger de tout le reste. Enfin, de grand courage, elle déploya et parcourut toute la lettre ; après quoi, se voyant aimée, elle respira : après quoi, elle se mit à rêver, tout-à-fait plongée dans son plaisir ; après quoi elle se leva pour aller et venir dans sa chambre, si soulagée, si libre et glorieuse, qu'il ne lui semblait plus appartenir à l'humanité ; après quoi elle relut sa lettre mot par mot qu'elle révérait comme paroles

saintes ; après quoi, enfin, tous ses esprits, en ravissement d'amour, lui firent prendre la plume et composer une chanson.

CHANSON DE CAIA.

Douceurs d'amour charmez mon ame !
O doux ami, quoi je vous vois !
Allez vous-en ; j'ai peur du blâme ;
Nous nous verrons une autre fois.

Mais que ma crainte est donc frivole !
Il n'est personne ici que nous :
Venez, ami, car je suis folle
De me trouver seule avec vous.

Parlons-nous bien : je meurs d'envie
De vous conter, par chaque jour,
Mon cher amant, toute ma vie
Depuis que je me meurs d'amour.

S'il est égal fermons la porte,
Et parlons-nous un peu plus bas ;

Sans le respect que je vous porte
Nous parlerions, moi dans vos bras.

N'offrez richeſſe, ni couronne
A la fillette, au doux moment
Où toute entière elle se donne
A qui se donne entiérement.

N'as-tu pas peur, dis, que j'arrache
De ton menton ce coton fin?
Ah, tu ſouris! Moi, je me cache
Tout le viſage dans ton ſein.

Pourquoi donc relever ma tête?
Est-ce pour avoir un baiſer,
Et puis penser en malhonnête
Que je n'ai pû le refuser?

Oh, que sa bouche est douce et pure!
Non, mon ami; je veux cesser:
Cela fait mal, je vous assure,
Seulement rien que d'y penser.

Oui, c'est pour moi, jeune et timide,
Un poid d'amour trop violent.
Tourment des Dieux, charme perfide!
Hélas! je cède à mon amant.

On pourrait trouver cette rêverie de mademoiselle Caïa tant soit peu trop naturelle: mais comment veut-on que d'innocentes filles, foibles et tendres, aient plus de force contre l'Amour que des héros ou de graves sénateurs, dont l'imagination n'est certainement pas toujours occupée par la sévérité?

Jusqu'au mardi des fêtes de la résurrection, Caïa ne fit autre chose que de caresser son amour; et ce jour-là, déja fatiguée d'une si longue attente, elle m'envoya le petit serviteur de son père, avec un livre orné de rubans, qu'elle me priait de rendre à ma sœur de qui elle l'avait emprunté. Je me doutai du mystère, et trouvai l'invention tout-à-fait charmante. J'ouvris le livre, où je

ne trouvai rien qu'une pièce de taffetas blanc de la grandeur d'une image.

Alors je me rappellai que j'avais la clef de ces sortes d'artifices : je trempai ma pièce de taffetas dans de l'eau fraiche, et je vis paraître quelques lignes d'une écriture en chiffre, dont il me fut aisé de trouver l'alphabet dans les vingt-un premiers feuillets du livre. Elle m'apprenait que le lendemain, durant l'absence de sa mère, ma Caïa m'attendrait sous un bereeau de leur jardin.

PREMIÈRE ENTREVUE D'AMOUR.

Il n'était pas jour très-brillant encore lorsque je me rendis au jardin bienheureux, et que je me félicitais en chemin d'y prévenir ma bien-aimée. Mais elle y était avant, et j'avoue que si sa première lettre m'avait fait connaître qu'elle était amoureuse, sa présence me le persuada si bien, que pour tous

compliments je la saluai d'un baiser et de plusieurs aussi. Ma mignarde ne fut pas trop mécontente de ce langage : elle rougit et soupira beaucoup avant que de me dire d'un certain air demi-sérieux et fort tendre :

— Je vois bien maintenant que vous êtes homme de parole, et que toute demoiselle aussi simple, naïve et peu sage que moi, peut assurément vous donner sa confiance. Je vous ai prouvé la mienne en vous écrivant des choses assez hardies pour une fille dont le devoir est d'être farouche et honteuse. Mais puisque j'ai commencé, et que je ne me vois pas dans la nécessité de m'en repentir, je suis toute résolue d'en user avec vous contre l'ordinaire des autres filles à l'égard des hommes ; et pour cela, mon ami, ne nous parlons plus à l'avenir qu'en termes d'amie déclarée, et de bon ami sincère et parfaitement connu.

Il était de mon devoir de parler à mon tour. Aussi je lui répondis : —

— Mademoiselle, le peu de familiarité que j'ai eu avec vous, et le respect que je dois à votre bonne volonté même, m'a lié la langue en vous voyant. Mais je suis bien-aise de vous apprendre que vous ne serez jamais si fort mon amie que je suis votre serviteur fidèle et tendrement attaché. La faveur que vous me faites me déterminerait à vous honorer toute ma vie, quand votre naissance et votre mérite ne m'y obligeraient pas. Je vous supplie de croire à ma parole, aussi franche que je crois la vôtre, et à la disposition où je suis, de ne me règler désormais que par vos commandements.

— Eh quoi, mon ami, me dit-elle! mes lettres et le lieu où nous sommes vous laissent-ils encore aucun doute qui vous rende mon commandement si nécessaire pour vous conduire avec moi? Si cela est, je vous dirai d'abord que nous trouvant seuls et en lieu favorable, un peu plus que celui-ci, dit-

elle en souriant, il ne faut plus nous servir de ces mots, *Monsieur et Mademoiselle*, qui montrent que les ames et les personnes sont étrangères; et, sans y manquer jamais, il faut que Mélicello soit l'ami de Caïa, et Caïa la meilleure amie de Mélicello.

— Ah, lui répliquai-je, trop heureux d'être son serviteur!

— Laissons, poursuivit-elle, toutes ces fausses couleurs et ces exagérations aux amans froids et trompeurs, et ne parlons entre nous ni de prières ni de commandements. Quant à moi, je voudrais me fâcher de la malice que vous montrez à me faire dire et répéter ce que je ne dois pas: c'est-à-dire, que je suis plus soumise à vous qu'envieuse de vous soumettre. Je vous le pardonne, parce que je vous aime, et je vous aime, ajouta t-elle, en me serrant dans ses bras, parce que je suis persuadée que vous n'abuseriez pas de ma soumission pour me de-

mander la moindre chose contre l'honnêteté. N'est-il pas vrai, mon ami ? —

Quand j'aurais été sourd, j'aurais dû entendre cette expression charmante de ses bras qui me pressaient contre son sein tout agité. Mais opiniâtré, je ne sais pourquoi, dans mon idée de ne vouloir être que son plus humble serviteur, et humilié qu'elle me crût de la malice, je lui répondis :

— Sur mon Dieu, mademoiselle, vous m'affligez de me supposer aucune intention de vous déplaire : je vous jure qu'il me semblerait m'être oublié, si, dans quelque familiarité que nous puissions être, j'avais entrepris la moindre chose sans qu'elle me fût ordonnée.

— J'entends bien, me dit Caïa : nous disputons de politesse : et c'est entre nous à qui l'emportera. S'il est ainsi, je vous cède. J'ai eu des parens trop peu sociables pour m'instruire aussi bien que vous sur tous les

points de la délicate civilité. Vous avez voulu me faire connaître aussi la différence qu'il y a du fait à la renommée : et vous me découvrez en effet que le bruit de votre vertu, de vos graces, et de votre galanterie est peu de chose en comparaison de l'expérience que j'en ai maintenant. Je vous avoue aussi que la singularité m'ayant attirée, la preuve me lie d'un nœud si indissoluble que l'envie, ni les propos, ni les dangers ne me sépareront jamais de mon ami.

Je reçus donc ce nom d'ami, après quoi je lui fis bien entendre qu'il désignait le terme de l'amitié, et le commencement de l'union parfaite. Le chant du rossignol remplissait la vallée : son chant était si haut et si continu qu'il nous fit écouter un moment, et j'en pris occasion de dire à Caïa :

— L'entendez-vous, belle amie, ce doux conseiller de l'amour ? Il nous exprime tout le plaisir qu'il a d'aimer et nous en fait la leçon.

leçon. Ces arbres mêmes qui reverdissent nous prêchent par cette image. Nous vieillirons et ne reverdirons pas comme eux. —

Caïa me regardait et ne me répondait rien. Elle abandonnait ses mains dans les miennes, et je ne doute pas que si j'eusse poursuivi mon chemin, sans m'arrêter à le décrire, je ne fusse arrivé promptement où je devais aller. Ceci soit dit pour ceux qui, dans l'occasion se montreront timides ou ignorans. On s'expose à faire soupçonner ses forces quand on ne les employe pas dans le cas même d'en abuser.

Je crois que je la persuadai trop de la nécessité de jouir du printems de la vie. Elle convint de tout par un soupir dont je fus attendri, et ce fut alors que je devins sincèrement amoureux de cette belle innocence et de cette adorable docilité.

Les heures se passent, midi survient, et la bonne volonté du paresseux n'a plus assez

de jour pour rien effectuer. Ma nouvelle amie souffrit que je prolongeasse le tendre baiser qu'elle me présenta. J'aurais voulu le faire durer toute ma vie. Mais enfin elle me dit adieu, convenant de tout encore une fois, à la réserve d'un point qu'il ne faudrait toucher qu'après d'autres entrevues et des familiarités mieux fondées.

La journée, sans doute, était la plus belle du monde : cependant il y avait sur notre départ quelque chose de froid et de nébuleux qu'on ne peut exprimer. Caïa me supplia que le *revoir* ne tardât pas long-tems ; elle me lançait en s'en allant avec lenteur de brillans regards, bien doux et bien tendres ; et je ne sais pourquoi je vis qu'elle n'était pas contente. Hélas ! c'était, sans doute, parce que je ne l'étais pas.

Mais pourtant ce ne fut ni par lâcheté, ni par ignorance que je tins mon bonheur sans en jouir. Je le tenais comme on tient

un oiseau lorsqu'on a le cœur trop tendre. On est charmé de l'avoir, et l'on craint de le tyranniser. Le bonheur est aussi volage, et il échappe à la vaine bonté de celui qui le respecte.

J'eus peur de rompre par aventure ce commencement d'une liaison qui m'était si chère. Pour tout au monde je n'aurais pû causer à ma charmante amie l'apparence même du mécontentement, et j'aurais craint que sa faveur ne fût une espèce de sacrifice à mes plaisirs. D'un autre côté j'avais assez de plaisir dans ce premier moment : l'espoir seul me suffisait ; hélas ! un sort pareil au mien est réservé à tous ceux qui sont modestes et délicats, à tous ceux qui cèdent de leurs droits lorsqu'ils ont raison, tems et lieu de les faire valoir ; et ce n'est pas seulement en amour, mais dans toutes les autres occasions de la vie que par cette faiblesse, on se fait la réputation d'un sot, après avoir tout perdu.

Aussi-tôt que je me vis séparé de ma chère Caïa je me laissai aller à la tristesse la plus amère. Je voulus en vain me justifier et m'aveugler sur tant de signes qui m'avaient invités à me conduire plus noblement. Je sentais ma conscience qui me jugeait avec plus de vérité que tous mes raisonnements. Avec quel art nous mentent l'honneur, la vertu et la délicatesse ! Elles promettent tout et ne tiennent rien....

Ce ne fut pas tout. De la connaissance de ma faute, je passai tout de suite à la crainte du châtiment. Il me sembla que je ne retrouverais jamais le bien que j'avais perdu, et je faisais déja la triste expérience de ce qu'on épronve en amour, qui est de vouloir quand on ne peut, et de pouvoir quand on ne veut.

Enfin, je me crus si malheureux que j'évitai jusqu'à la compagnie de mes parents, me livrant à ma douleur sans souci du sommeil

et de la nourriture. Nous ne pûmes nous revoir depuis ce tems jusqu'aux rogations. Mon amie Caïa, veillée de près, ne m'apprit rien qui m'empêchât d'écouter, au fond de mon cœur, le présage de ma disgrace.

Cependant j'eus la satisfaction de m'approcher d'elle aux processions. Elle ne leva pas seulement les yeux de dessus son livre: mais tout en marchant elle laissa tomber un bouquet flétri que personne, autre qu'un amant, ne pouvait être tenté de ramasser. Je trouvai, dans la queue de ce bouquet charmant, un papier roulé, qui m'avertissait d'aller à la vieille église, parmi les sépulcres et les ruines, et de faire semblant de prier à genoux pour les défunts.

Ma belle Caïa ne tarda pas à venir dans ce lieu qui n'était pas tout-à-fait solitaire. Elle distribua ses stations d'une tombe à l'autre, jusqu'à ce qu'elle pût oser venir et s'agenouiller à côté de moi, sans éveiller la médisance.

SECONDE ENTREVUE D'AMOUR.

Ma belle Caïa joignit ses mains devant sa poitrine en attitude d'oraison, si bien que le bout de ses doigts contenait son voile en avant, et permettait à sa voix timide de parvenir jusqu'à mon oreille.

— Ah, mon Dieu, me dit-elle! que ne pouvez-vous savoir tout ce que j'ai enduré depuis notre séparation. Je suis bien loin du bonheur que je m'étais promis de votre amour. Je voudrais maintenant ne vous avoir jamais connu. C'est vous, Mélicello, vous que j'aime si fidèlement, qui causez toutes mes peines, tandis que je me promettais la plus heureuse vie dans une éternelle alliance de nos cœurs.

— Ma chère Caïa, je ne souffre pas moins que vous de l'amour et de l'absence. Si ce n'est que cela qui vous afflige, je vous proteste ici que toute ma douleur vient en effet

de l'obstacle que je vois à nous unir dans une immuable amitié, sans scandale et sans danger. Appellez cette union mariage, ou de tel autre nom qui peut assurer le repos et les plaisirs des amans.

Ah! mon ami, me dit-elle : vous me tuez : j'aurais tout souffert avec l'espérance de vous appartenir, si ma mère ne me menaçait de réduire mon père à sa volonté, qui est de m'arracher de vous que j'aime seul au monde, et de me jeter dans les bras d'un homme qui ne vaut pas la dernière des servantes. Et savez-vous qui ? C'est ce lourd, cet ignorant, ce méchant Dispetto, qui est un peu parent de ma cousine Varia, et qui n'a d'autre mérite aux yeux de ma mère elle-même que la réputation de sa banque. Voilà celui qu'on me promet. Voilà le beau meuble de mon ménage futur : voilà votre rival, mon doux ami, et celui qui sera le père des enfans de la pauvre Caïa.

— Vous me ruez vous-même, lui répliquai-je. Ne m'en dites pas davantage. Mais assurez-vous bien, ma chère amie, que l'avarice en crévera, si nous nous entendons avec un peu de franchise pour lui préparer des traverses qui le mèneront loin de son but.

Vous m'aimez, et je n'en puis aimer d'autre que vous. Nous serons mariés, et je n'en veux d'autres promesses de votre part que ce qui s'est passé entre nous. — Hélas ! mon cher et meilleur ami, me dit-elle, m'aimez-vous donc jusqu'à me faire l'honneur de me recevoir pour femme ? Plus de chagrin pour moi si cela peut être. Mais nos parents ne le voudront jamais. Les vôtres tâcheront de vous avancer par un plus haut mariage, et les miens n'ont pas le courage assez noble pour oser lever l'œil jusques sur votre maison.

Non, en vérité, lui répliquai-je, il ne

sera rien de ce que vous craignez : je vous en donne ici ma foi : recevez-la. — Je lui présentai le bout de mon doigt pour le joindre au sien sous son voile : mais dans ce moment elle oublia le danger, et me prenant toute la main elle me la baisa plusieurs fois, et me fit toucher à son cœur sans me rien dire autre chose que par des soupirs.

Quel est donc le monstre de sévérité, qui, recevant de pareilles marques de tendresses, ne se sentirait obligé à la reconnaissance. O Dieu ! que j'aimais alors Caïa ! comme toutes mes craintes et mes chagrins s'évanouirent ! J'étais à mes yeux, non-seulement excusable, mais fier d'aimer une femme charmante qui m'aimait à bonne fin ; et je ne m'avisai pas de soupçonner en elle un cœur infidèle ni déguisé. Je lui fis offrande du mien religieusement, et dans la pureté de mon intention, fermement décidé à l'aimer

toute ma vie, je lui dis de se lever et d'aller prier un moment devant un vieil autel.

Cet autel était détaché des murailles, et par derrière il y avait une porte qui donnait dans la campagne.

Je sortis de ce lieu de tristesse, avec la joie dans le cœur, par la porte ordinaire. En suivant les murs j'allai retrouver cette porte dégradée de vétusté comme l'autel qui la cachait. Il suffisait de l'ébranler pour la faire céder. J'entrai donc, et je vins, sans être apperçu, me placer en face de ma belle dévote par dessous l'autel. C'est là qu'il me fut aisé de lui parler et de l'entendre. Elle s'approcha tout contre, de manière que ceux qui la voyaient pouvaient penser qu'elle avait la tête appuyée contre l'autel; et que, dans la vérité, son visage était sur le mien. C'est là, grand Dieu, que je lui prononçai mes serments, et que je les confirmai par un million de baisers. Deux fois ma chère Caïa,

trop faible pour tous les mouvements de son cœur, se laissa mollement aller dans mes bras que couvrait son voile ; et je ne sais combien de fois mes lèvres avides s'égarèrent sur des charmes qu'il me fallut délivrer pour la ranimer dans ses deux faiblesses. Oh, Caïa, Caïa, que vous êtes belle ! quels trésors quand ils sont découverts par l'amour ! Pourquoi ma sœur aussi belle que vous ne m'avait-elle jamais fait sentir le prix de la beauté.

Je me perdais dans la multitude des délices. Caïa, comme une tourterelle éprise, ne faisait que gémir amoureusement. Nous nous oublyions tous les deux, absolument livrés à ce charme de l'amour, autorisé par la plus sainte des intentions : et, sans la prudence, toujouts plus prompte à s'éveiller dans le sexe, il n'y aurait point eu de fin jusqu'à la nuit à nos plaisirs. Mais, enfin, ma Caïa craignit que les processions ne

fussent rentrées ; elle me donna le premier baiser d'adieu, tous les autres s'entremêlèrent avec les promesses de nous revoir, de nous donner de nos nouvelles avant la Pentecôte ; et puis enfin, puisqu'il le fallait, adieu donc douce amie ; adieu mon cher amant : encore une fois, encore un autre baiser puisqu'il faut nous séparer.

Je n'étais plus le même homme après cette entrevue : je ne trouvais plus rien d'agréable à cette vie solitaire qui m'avait charmé. Notre maison redevint riante par mes soins et sous le bon plaisir de ma mère. L'imagination toujours pleine de mon amie, de sa douceur, de ses mignardes caresses, et de son honnête amour pour moi, je revis avec satisfaction toutes les jeunes filles de la compagnie de ma sœur. Ces innocentes me devenaient tendrement chères depuis que j'en aimais une. Toutes m'inspiraient une douce et riante affection, différente de

l'amour, et dans laquelle s'épanouissait mon cœur. Elles étaient toutes mes sœurs ou sœurs de mon amie ; c'était la même chose. Je recommençais à leur procurer de petits plaisirs, et à les réunir en assemblée, sous les yeux de ma mère : je ne me souciais plus de les avoir en particulier. Mais je m'appliquais à effacer l'amour avant qu'elles sachent ce que c'est qu'aimer.

C'était une chose plaisante que d'entendre ses viergelettes se tenir à-peu-près de tels discours entre elles. — Ne croyons jamais à la parole d'un jeune homme. Bien sotte serait la pauvre ignorante qui croirait à tous ses beaux mensonges sur le plaisir des amours. Dès que cet amour s'est logé dans la tête d'une demoiselle, voyez comme elle change : c'est une autre vie qu'elle a désormais à raconter. Celle qui fut vive en fraîcheur, et vermeille comme la rose, devient pâle, devient maigre, devient laide ; la plus

joyeuse n'a plus que des soucis. Elle est maussade à tout le monde comme à elle-même, et tout le plaisir vient à rien; et tout cela vient de la langue de ces méchans trompeurs qui ne cherchent qu'à sacrifier des innocentes. Nous sommes trop bonnes et trop simples, aussi trop faibles pour échapper à leur piège. Ne les écourons pas; c'est le plus sûr.

Moi, j'excusais cette damnable erreur et la rejetais sur leur jeunesse inexpériente; mais le mal serait devenu trop grand si je ne leur avais quelquefois découvert la méchanceté bien plus noire de ceux qui leur inspiraient ces funestes opinions, et qui les accoutumaient à craindre et à mépriser ce qu'il y a de plus doux et de plus naturel au monde. Je les priais bien sérieusement de ne point abandonner leur ame honnête et pure à de telles superstitions, qui sont ridicules même dans les dernières paysannes. Assurez-

vous bien, leur disais-je, qu'aimer est un devoir sanctifié par toutes les loix, et non pas une chose réprouvée ni contraire à la vertu. Voyez-en la preuve parmi celles de nos dames qui ont reçu des soins de la part de quelques amans honnêtes, et celles qui, toujours farouches, n'ont écouté que les conseils impies des hypocrites. Que d'esprit, quelle bonté, combien de graces dans les premières ! Comme elles sont aimables malgré qu'on en ait; et quelle ignorance, quelle dureté d'ame, combien de ridicules grossiers et même de vilains vices dans les autres, comme elles se font haïr avec leur prétendue sagesse ! Ainsi mesdemoiselles, ne parlez point de ce chapitre devant les honnêtes gens, ou vous passerez pour mal élevées et mal nées. L'Amour est le sentiment que le ciel accorda par privilège aux créatures qu'il a voulu rendre dignes de la société; il y joint toujours la délicatesse de l'esprit et la

solidité du jugement, et ceux qui sont assez heureux pour aimer, sont ceux qui soutiennent l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire, cet univers si magnifique et si aimable, qui se détruirait sans la sainte et secrette puissance qui nous porte à contrarier les opinions empoisonnées des rebelles à Dieu et maudits de la nature.

Je vous le dis en vrai chrétien : bénissez cet aimable auteur de la vie et du plaisir, et de la vertu quand vous vous sentez une tendre inclination : remerciez-le de ce qu'il vous a fait naître propres à suivre la première et l'unique de ses loix. Aimez ; et méprisez l'hypocrisie sous quelque nom qu'elle se présente : c'est le vice du diable qui infecte vos ames et qui règne aujourd'hui.

Jugez de la chose par l'effet. Est-il plus doux d'aimer que de haïr ? Le monde en irait-il mieux si l'on se traitait avec amitié ou avec orgueil ? Quoique vous soyiez bien jeunettes,

jeunettes, ma question est si simple, que je la laisse à votre jugement. Allez, croyez moi, mes belles innocentes; le mal vient du diable, et Dieu ne demande rien que tout bonnement.

Quand vous entendrez de ces hommes qui font des vertus de la glace de leur corps et de la vile dureté de leur ame, ou de ces hommes fins qui jugent avec malice, ou de ces hommes qui blâment, avec une tyrannie risible, ce qu'ils font eux-mêmes; dites que ce sont les gens du mauvais esprit des ténèbres. Dans l'état de nature et dans la loi de Dieu, il n'y a pas un si grand nombre de vices qu'on nous le fait croire, mais tout est vice chez les vicieux. Mesdemoiselles, vous êtes honnêtes, et vous sentez, sans que je l'ajoute, que l'amour est une vertu.

Quand je dis l'amour, j'entends ce sentiment de la nature non corrompue, ni

forcée, et cette inspiration vraiment céleste, qui nous porte à chercher notre plaisir dans celui des autres. Je défie le plus rusé vieillard de me contredire, si non par droit d'usurpation ; car ce que je vous dis est la vraie sagesse, la seule raison, et la preuve la plus évidente que nous sommes faits pour nous aimer honnêtement ; c'est que le ciel nous a donné des cœurs qui nous y disposent, contre l'esprit infernal qui nous donne des principes qui nous en éloignent.

Oui, mesdemoiselles, je vous parle raison, parce que je suis jeune : on n'a que des raisons quand on est vieux, et cela est aussi différent que d'être simple ou rusé.

Finement et malignement ces faux sages souflent la discorde entre nous autres, aimables innocents, qui possédons la science naturelle dont ils sont jaloux. Cela serait bientôt puni, si vous n'aimiez pas la vertu autant que le plaisir, et vous m'entendez.

Après ceci, mes jolies poulettes, allez sacrifier la joie de vos cœurs au phantôme; reconnaissez la puissance de ce cochemar, aussi tristement bête que cruel et trompeur, à l'égard de l'innocence et de la beauté.

Voilà le sermon que je fis à mes belles contrôleuses. Les unes l'oublièrent, et d'autres y firent attention. Ma Caïa, pour qui je l'écrivis la première fois, me manda pour réponse que sa mère ferait une visite à la mienne, aux fêtes de la Pentecôte.

Le jour arriva : ma chère et fidèle amie avait assez d'esprit pour échapper à l'œil des deux matrônes. Elle alla chercher Mélicia, sa colombe, pour jouer avec elle, et lui raconter bien des choses. On entend bien que Mélicia, ma bonne sœur, était la meilleure amie du monde; elle se tint close dans sa petite chambre, et nous nous trouvâmes à l'aise pour causer.

PLAINTES DE CAÏA A MÉLICELLO.

Non, je ne veux plus arrêter le lecteur sur la répétition des caresses de ma mie et moi dans nos rencontres. Je lui demandai, bientôt après, s'il n'y avait point de nouvelles concernant le balourd Dispetto, et si elle n'avait pas une opinion particulière sur son compte.

— Oh ! mon ami, me dit-elle, je suis perdue. Ma mère s'obstine, et mon père veut. On ne m'a rien dit encore, mais notre servante a beaucoup de noblesse dans son état, car elle a bien de la compassion.

Je crains le moment, si fort, que je voudrais être morte. On me fera la demande fatale ; je n'en puis douter : si je refuse, résiste ou diffère, on ne se contentera pas de mes pauvres raisons, et l'on supposera ce qui est : c'est-à-dire, que j'en aime un

autre plus aimable : je demeurerai tachée pour toute ma vie ; et si j'obéis, ce sera bien pire ; en vous perdant, jamais plus de bonheur pour moi.

Mon cher et doux ami, je n'ai jamais eu la moindre familiarité avec mes parents, ni avec aucun homme qui ait pu savoir ma pensée, excepté vous. J'ai peur de rester interdite et confuse ; je suis d'ailleurs, faute de bonne éducation, si fort ignorante, que je n'aurai pas la force de répondre : au moyen de quoi, timide et malheureuse, j'obéirai peut-être, et je m'en repentirai toute ma vie.

Mais, pourtant, ajouta-t-elle, soutenue de ton amitié, mon cher amant, et de ton bon conseil, peut-être aussi que je le suivrai, sans y manquer en un seul point.

L'AVIS DE MÉLICELLO A CAÏA,

Sur la réponse qu'elle aurait à faire à ses Parents, en faveur de son amour.

Ma chère amie Caïa me perçait l'ame ; je devenais fou, avec la détestable idée de lui voir un autre mari que moi. — Non, lui dis-je, non, ma divine colombe, tu n'obéiras point à tes parents : la tyrannie n'est pas une loi. Ferme dans mon amitié, et décidé par la tienne, je te dirai librement, et sans crainte, ce que je voudrais que ma sœur répondît à ma mère, si elle était injuste. Je sais combien il est aimable et chrétien d'obéir à père et mère. C'est entre les dix commandements le seul qui promette récompense. Mais ce commandement suppose la justice avant la soumission, sans quoi la désobéissance devient un devoir, et n'est plus alors que l'intelligence de la vraie piété.

Rien n'est plus opposé au christianisme que d'épouser contre son cœur, et de contracter contre sa pensée. Le mariage est un lien d'amour sanctifié ; et qu'est-ce que c'est qu'une union entre le bourreau et la victime, qu'un serment fait contre soi-même, qu'un contrat fondé sur le désaveu d'un des contractans ?

Donc vous pouvez répondre à votre mère. — Je vous dois honneur, amour et obéissance, parce que je crois que vous ne considérez que mon avantage : mais comment puis-je vous obéir, quand vous me demandez mon sacrifice, et un coupable démenti au ciel et à la nature ? Vous avez laissé corrompre votre bonté naturelle et votre religion, par des personnes corrompues, qui consacrent leurs vues d'orgueil et d'avarice, en exigeant des malheureux des vertus dont ils se font les seuls arbitres. Est-il possible que pour être vertueuse, il faille deven

malheureuse ? je ne suis plus votre fille, puisque vous me persécutez.

Ce *Dispetto*, ma chère et honorée mère, est à peine bien né ; ses inclinations sont basses ; rien n'est égal à la dureté et à l'inconséquence de ses principes, que son ignorance rebutante. Avec cette opinion que j'ai de lui, et bien fondée, il me faudra vivre, non pas un jour, un mois, ni des années, mais toute ma vie, avec l'objet de mon mépris et de mon aversion. Si je suis chrétienne par mon obéissance, que serais-je dans cet éternel état d'inimitié et de mensonge ? Vous me direz qu'il faudra l'aimer, et qu'alors je serai innocente : dites aussi au créateur d'unir le ciel et l'enfer, il lui est plus aisé qu'à vous et à moi de refondre le cœur que vous m'avez donné.

M'alléguer sa richesse, c'est m'outrager et vous faire tort, que de croire l'argent au-dessus des qualités aimables de la nature

et de l'esprit. C'est la vertu, la bonne race et la bonne éducation qui sont les biens que la religion nous recommande. C'est une grande bizarrerie que vous enseignez ma mère, s'il faut choisir les choses proscrites par le christianisme pour être une bonne chrétienne.

Je lui dis encore d'ajouter qu'il y avait d'autres hommes, gens d'esprit, nobles, fortunés et bien renommés, vers lesquels une mère pouvait adresser ses vues pour l'avancement et l'honneur de sa fille, et que, si enfin la richesse était nécessaire, il fallait, au moins, la préférer, lorsqu'elle était appuyée du mérite, de la grace et de la bonté.

Ah! mon ami, me répondit Caïa, votre avis est le meilleur du monde, et je le suivrai, si je puis; mais ma mère n'aura pas la patience d'écouter la centième partie de toutes ces bonnes raisons; elle m'étourdira des

siennes, et peut-être, par ses coups, elle me rendra muette comme une pierre, et pourtant elle me hâcherait en quartier cent mille fois, avant que je vous oubliasse; et il faut que je vous confie là-dessus, mon cher ami, tout le secret de ma pensée. C'est que, s'il m'arrive de l'épouser, je ne l'aimerai jamais, ni lui, ni ses enfans.

C'était dans ces tendresses que nous passions ces moments, lorsque Caïa fut appellée, mais de si près, que tout le mystère de nos amours fut découvert : on la vit sortir de ma chambre avec les yeux encore enflés des larmes retenues, et la poitrine pleine de soupirs. Depuis ce tems, elle ne me manda plus rien que d'alarmant, et du courroux de sa mère, et des visites plus fréquentes de Dispetto, et de la tristesse et des craintes où elle se va voir à mon occasion.

La mère de mon amie recevait chez elle

une de ces femmes qui sont les bonnes amies des maîtres, et qui trafiquent, du corps et l'ame, des jeunes innocents. C'était une certaine matrône, d'âge tout-à-fait propre à marier les autres. Elle épia, jusqu'au moindre signe, les sentiments de Caïa, et s'en alla tous les jours en entretenir le banquier Dispetto. Elle sut que nous nous étions écrit et rassemblé en lieux solitaires: elle inventa une moitié, et broda l'autre, si bien qu'elle ne fit qu'aiguiser l'appétit du banquier, pour un fruit que d'autres ambitionnaient.

En quoi il faut convenir que c'est un caractère bien significatif des ames basses? tout leur plaisir, c'est de ravir celui des autres, tandis que les honnêtes gens, vrais cavaliers, aussi aimans qu'aimables, ne vont qu'où ils sont invités, et respectent la table où il y a un favori. Avant que d'être galant, il faut être juste, et s'informer si une

fille n'a pas une tendre pensée pour un autre, avant que de lui exposer ses desirs. Mais les méchans font des raisonnements comme eux : si une fille en aime un, elle doit en aimer trente, et ils veulent traiter l'amour, qui est tout céleste, tout en graces et en sympathie, comme une loi mondaine, qui n'est fondée que sur le droit usurpé, et la faiblesse d'un sexe cruellement immolé à des prétentions. O belles filles ! vous m'avez fait pleurer, et je suis en colère contre vous ; mais je vous pardonne, quand je vois vos larmes et votre dépendance. C'est ma faute ; j'aurais été plus heureux avec moins de tendresse. Ceux qui jouissent de vos charmes, vous insultent, et moi, que vous avez insulté, je vous adore encore.

LES MOTIFS ET LES CAUSES DE L'INCONSTANCE DE CAÏA.

L'officieuse matrône continuait à colorer

ses mensonges sur la familiarité de mon amie et de moi. Elle faisait remarquer que, d'une heure à l'autre, Caïa prenait des façons, des attitudes plus polies, et des graces particulières dans son langage ; elle avait plus d'assurance au milieu de ses compagnes ; et, cependant, au milieu de certaines conversations, où les innocentes ouvrent de grands yeux libres et curieux, mademoiselle Caïa baissait les siens plus modestes. Elle n'avait plus tant de vivacité pour les jeux : elle ne voulait déployer tout son esprit qu'en compagnie sérieuse, et parmi les plus grands de la ville. Autrefois elle s'amusait de tout. Alors il fallait du sel à ces amusements ; et aux regards qu'elle distribuait sur ses compagnes, on voyait clairement qu'elle les trouvait des petites filles fort aimables.

Tous ces progrès de ma Caïa, ainsi clairement et malignement annoncés au balourd banquier, le piquèrent tellement, qu'au

lieu des gants, tabliers et manchons qu'il donnait à sa matrône jurée, il offrit les chaînes d'or, les bracelets, le velours et les diamans. Il n'épargna plus rien pour avoir des nouvelles de mon humiliation. Néanmoins, j'ose dire ici que toutes ses brigues étaient imprudemment et gauchement conçues. L'effet contraire en devait arriver. Mais il est une destinée qui semble favoriser la malice, et des millions d'exemples des avantages de l'esprit sur la bonté. Dieu punit les fautes des bons et méprise celles des méchans.

Il me fallut aller à la cour du duc de Ferrare pour relever quelques fiefs de lui, avec foi et hommage à sa personne même. Je passai la mer moins infidèle que les cœurs de notre isle. Durant mon voyage, la digne matrône employa ses subtilités en faveur de Dispetto, qui était seul capable de payer son vice. Un galant homme n'a recours qu'à ses propres mérites, et il ne recompense no-

blement que des services nobles. C'est une leçon que j'eus de mon père un jour qu'il fit cent promesses polies à un homme qui s'offrait à l'aider dans une de ses passions, et qui fit cent écus de rente à un grec héritier des vieilles mœurs qui le fit rougir d'avoir seulement écouté le serviteur d'une passion. Hélas ! elles n'ont que trop d'empire, sans les bouches impures qui les justifient secrettement. Un galant homme ne prend que lui pour aide et pour juge de ses fautes. Il ne se fait aider qu'à bien faire, et, le soin qu'il prend de cacher ce qu'il fait de moins bien, l'engage à faire bien plus souvent.

Fausses Lettres de Dispetto a Caïa, au nom de Mélicello.

Ma loyale amie Caïa, (je l'appelle ainsi pour lui aider à se justifier de sa perfidie,) reçut une lettre de ma part, dattée de Ferrare, où je lui disais.

Ma grande demoiselle, et véritable amie, je ne fais aucun doute sur votre amitié. Mais le banquier vous amoncelera tant de ruses et d'importunités que vous n'aurez cœur ni cervelle pour lui échapper ; et comme je ne veux rien commander, rien demander, rien qui n'ait été dicté librement par l'Amour en ma faveur, franchement je ne compte pas sur vous. Le peu d'accord de nos parents, les raisons du sexe, et le poison de l'absence, voilà ce que j'appelle des choses impérieuses. Vous ne m'aimerez plus par obéissance, qui est votre unique vertu, par légèreté, qui est votre vice d'autant plus chéri qu'il est plus gêné, et par le plaisir qu'il y a d'avaler du poison. Mariez-vous donc tout aussi-tôt qu'il plaira à vos parents. Je pense que ce sera moins promptement qu'il ne plaît à vous. Je ne suis pas de ces gens qui épousent sans dire gare. Je souhaite votre avantage, et ne veux pas que le moindre

respect

respect qui serait gêné vous engage à le négliger pour moi. On n'a rien sans argent à la cour, ni auprès des femmes qu'avec repentir. Au moyen de quoi, je vous quitte tout, à vous, cour et maîtresse plutôt que de disputer. Mes muses sont aussi-bien comme vous; très-exigeantes et nulles à l'effet. Je vous envoie mon bon jour à toutes, et souhaite de tout mon cœur, afin de vous plaire sûrement, de couvrir l'art qui fait gagner de l'argent. Au bout du compte, c'est le meilleur. Je m'apperçois moi-même que les amours sont des enfans, et qu'il faut être homme dans la vie. Le banquier Dispetto a cent fois plus d'esprit que moi pour le bonheur d'une femme et pour le sien. Il n'aimera guère : on le trompera sans l'affliger. Il se contentera de l'apparence comme tous les sots. Et avec moi, ma grande demoiselle, il vous faudrait trop d'esprit pour me ranger dans la confrairie dont il n'y a

plus de confrères que ceux qui veulent bien l'être.

Si ma lettre vous déplaît, ou si elle vous plaît, c'est pour moi la même chose ; je saurai que vous ne m'aimez pas, parce que je ne vous aime plus que d'une certaine façon, et que je suis à présent bien instruit que vous ne m'aimez que de cette façon là.

La suscription de cette lettre infernale est vraiment digne d'un banquier, qui ne fut pas seulement C. . . . C . . . . , parce que les châtiments, sont sans les gens de la justice, proportionnés au mérite d'ordonnance éternelle et supérieure ; *à ma chère et très-aimable Caïa, si elle y est ; et si-non à madame Claudia, sa mère, qui la lui fera passer.*

Voilà le tour que me joua un imbécille. Or, vous autres gens d'esprit, jugez. Je ne dis qu'un mot quand j'ai beaucoup d'idées. Je m'amuse à bavarder quand je ressemble, par un effet du sistole ou du diastole, aux

bons Francs qui sont aujourd'hui nos maîtres. Je ne dis pas le Turc, qui n'a qu'un empire, mais je dis les Bouillons qui ont de l'esprit, lequel esprit ils nous ont communiqué par cayers lisiblement *gravés*, ce qui fait que j'ai eu le bonheur de lire et de n'être aucunement dupe de la nature.

Ainsi ce banquier, ce courtisan, ce sot, ce né d'un sang bas que j'appelle Dispetto, jugeant avec lui-même qu'il avait parfaitement imité mon style, envoya cette lettre, et trouva des esprits aussi prompts à croire que la volonté de croire est facile. Les Français ont là-dessus un mot. Ils appellent *Moutones* ou Champenois, du nom d'une de leurs provinces, celui qui croit tout ce qu'on lui dit, et *gascones* ou gascons celui qui fait croire tout ce qu'il veut. Français, Romains et Turcs; ciel, terre et enfer, vous ne pouvez rien contre l'homme juste, droit et spirituel, que de le rendre malheureux, et

si cet homme est bon au fond de l'ame ; s'il est tendre, vous pourrez ajouter à son malheur une mauvaise réputation, mais le tamis du tems bluttera cette mauvaise farine, et l'ami des amours, l'ami des femmes infidelles, le tyran des inconstantes, l'ennemi physique des femmes sans règle, l'ennemi physique et moral des femmes spirituelles, l'ennemi des hommes de la règle et de l'esprit, le Franc, engendré sur un des vaisseaux de Bouillon, et transmis en ligne pure par ses pères, sera un homme à vous faire rougir, quand il le voudra, de l'abaissement où vous avez réduit son père : car, quant à lui, nulle puissance au monde ne peut l'humilier, si ce n'est celle d'une femme quand elle est jeune, spirituelle, et qu'elle a de certains signes de tendresse.

Je laisse à penser si ce Dispetto avait bien imité ma manière d'écrire à une femme, et même s'il connaissait bien l'esprit des femmes ; il le connaissait sûrement : la lettre

fit son effet. Je voudrais qu'un jeune homme, de cœur loyal, m'entendît; car je ne puis ici dire le pourquoi.

Cette bravacherie, que nous appellons celle des marchands, réussit donc? On entend bien que les auteurs de la lettre la firent tenir directement à la mère, plutôt qu'à la fille. Caïa fut appellée, tancée, injuriée et battue. Son goût la portait, je le crois, encore à un galant homme : son sexe la fit décliner et tomber dans le piège d'un sot malhonnête. On lui cria aux oreilles que j'étais un suborneur. Eh! mon Dieu, messieurs et dames, qu'entendez-vous par-là? un suborneur; c'est assurément celui qui abuse des penchans naturels pour amener une fille sous sa tyrannie. Or, moi, qu'ai-je fait? J'ai écouté son penchant pour m'y soumettre, après l'avoir bien reconnu : qui est le suborneur, entre vous et moi?

Caïa,.... Caïa, mon amie, oublia son

rang, sa naissance de demoiselle, et prouva qu'elle était fille de sa mère, car je suis encore ami de son père, qui a le sang noble, hardi et délicat. Qu'on ne se plaigne pas de ce que j'interromps la suite de mon discours; je le fais exprès, tant j'ai de peine à rentrer dans la vérité de mon discours sur le compte d'une fille infidelle et inconstante à la fois. Elle ne répondit rien de ce que je lui avais recommandé, si-non qu'on la forçait. Mais toutes les femmes savent cette langue si parfaitement, que la mère n'y fit pas la plus légère attention.

CE QUE FIT CAÏA.

A mon retour de Ferrare, je ne m'apperçus pas encore de la malice du banquier. Caïa, presque toujours, avait été malade: elle me fit savoir, par ma sœur, qu'elle venait d'être guérie avec la nouvelle de mon arrivée; soit qu'il y avait en effet quelque vertu dans cette espèce de médecine, soit

que les femmes guérissent quand elles veulent, je reçus une belle épître bien touchante et bien menteuse, qui m'annonçait, en détail, les persécutions, les outrages, les douleurs et l'amour de ma fidelle Caïa; et, pour preuve de la vérité de ses pensées, une invitation très-pressante de la voir le lendemain, et une promesse de me contenter sur tous les points, hormis celui-là, auquel une fille honnête ne peut s'engager, ni de bouche, ni par écrit.

Notre entrevue se fit chez la concierge Faustule, qui s'assura bien que nous étions faits pour être mariés, et pour en agir honorablement. Rien n'était si commode que son logement, situé au bout des jardins. Nous la priâmes de nous y recevoir souvent, s'il était possible, et de jour et de nuit : à quoi vous pensez bien qu'elle ne voulut pas consentir; et sa rigueur nous désolait encore, lorsqu'elle ajouta qu'elle nous prêterait la

clef de la cabane où étaient les instruments du jardinier ; mais que c'était tout ce qu'elle pouvait faire, en son honneur et conscience, excepté pourtant, qu'elle ne viendrait jamais, ni ne permettrait à son mari de rôder la nuit dans les jardins, et sur-tout du côté de la vieille muraille, si caduque et si ruinée, que quiconque aurait envie de voir ce qu'il aime, pourrait la franchir sans beaucoup de difficulté.

Sur cette assurance, ma Caïa et moi nous nous séparâmes. Bien peu de jours après, je m'avisai de manquer au rendez-vous, et j'attendais depuis le petit point du jour, lorsque j'entendis, vers dix heures, ma Caïa, qui chantait en s'approchant de la porte de la cabane ; elle était avec sa petite sœur Antonine : il ne faut pas grand âge à une fille pour être curieuse ; Antonine l'était déja beaucoup, et de plus, elle avait un ordre secret d'examiner tous les pas et les discours de sa grande sœur.

Heureusement que Faustule aimait à faire

plaisir à ses maîtres ; elle subtilisa la pouponne avec une infinité de caresses, et l'emmena de bonne grace à son logement, où elle la retint à regarder ses plus jolies nipes, et à manger des friandises, si long-tems, que ma belle Caïa la retrouvant, parut la chercher depuis plus d'une heure, au moins.

Ces sortes d'occasions fugitives se représentèrent, durant l'automne, assez de fois, et avec assez de succès, pour m'engluer dans le piège des amours : je m'en formais, sans y penser, une habitude charmante : je ne vivais plus dès que j'étais sorti de ces lieux, où, sans crainte et sans danger, j'abandonnais mon cœur et ma langue à tous les doux sentiments et aux mignardises précieuses pour des amans.

Un soir, qui fut le jour de la Toussaint, je me rendis à la cabane chérie, sans y être appellé ; je traversai les jardins, couvert, comme je croyais, par le bruit des cloches, qui commençaient à recueillir l'attention des

vivans en faveur des morts. Je rêvais, solitaire et tendre, couché sur les nattes du jardinier; je crois qu'il existe une communication secrette entre les pensées des amans. Je n'attendais point cette fois une réponse à celles qui voltigeaient dans mon esprit, lorsque j'entendis marcher quelqu'un dont le pas me fit tressaillir.—O ma douce et bien aimée Caïa! qui vous faisait deviner, si-non l'Amour, que votre amant vous attendait?

C'était elle-même qui vint à moi en m'ouvrant ses bras, comme le plus bel ange qu'il soit possible de se peindre avec l'imagination. — J'y viens rêver à vous tous les matins, me dit-elle, et je pensais bien vous y trouver aussi rêvant à moi les soirs. — Nos baisers ordinaires, donnés, prodigués et rendus, nos mains se reposèrent les unes dans les autres; et puis elle me dit: —

Les nouvelles sont, mon cher amant, que je ne vois plus rien qui nous empêche, avant le bout de l'an, d'être pour jamais heureux.

Voici que m'étant défiée de tout le monde, depuis le commencement de mes chers amours, j'apprends que ma sœur Julie m'aime comme son petit têton, et qu'elle consent à ce que je vous introduise dans le cabinet où nous nous retirons pour travailler à nos ouvrages d'or et de soie. Nous y sommes sans cesse ; et, depuis l'aveu de sa bonne amitié pour moi, toujours parlant de vous. Ce balourd Dispetto nous y a été envoyé deux ou trois fois pour me saluer. A tous ses saluts importuns et ses sots discours j'ai toujours fait grise mine. Je vous donnerai, mon ami, le petit plaisir de voir les singeries mignardes du baudet, et d'entendre les élégances amoureuses qu'il me débite.

A cela, moi, je la remerciai de tout mon cœur, et je ne sais comment je devins tout d'un coup sérieux, jusqu'au point de pleurer presque. — Non ; ma colombe, lui dis-je, non : je ne suis pas curieux, et j'aurais plus

de plaisir à savoir que vous ne le voyiez point du tout ; il me semble que les visites d'un rival sont toujours dangereuses, même quand il est ridicule. — Mais elle ne voulut point abandonner ce projet d'amusement, et dès ce soir même je fus placé dans le cabinet. En vérité, je n'écrirai point ce que je vis et entendis de ce maudit banquier. Il me parut si gauchement bête qu'il ne pourrait donner envie de rire à personne, et que son portrait, qui serait pris, pour un mauvais caprice de l'imagination, n'inspirerait que du dégoût tout autant que lui-même. Le souvenir m'en tue encore. Dieu Tout-Puissant, est-ce donc pour la dévouer à de telles profanations que vous avez composé la beauté ?

Ennuyé, et, pour le dire au juste, souffrant par les oreilles et par tous les sens en voyant une sottise qu'on ne croirait jamais de la part d'un homme ; je voulus en profiter pour demeurer le reste de la nuit avec

ma chère Caïa, et revenir sur un point qu'on n'ignore pas, comme à l'improviste, et sans que je parusse l'avoir médité. Car c'est ainsi qu'il faut adroitement toucher ce point avec les dames.

— Nous prenons ici, dis-je à mon amie, un plaisir, à ce qu'il me semble, assez maigre. N'aurions-nous rien de mieux à faire pour la consolation de nos amours? Je serais d'avis de rester entre ces rideaux tant que durera la nuit; et que ne peut-elle durer toute la vie! — Comment, s'écria-t-elle! Oh, le méchant! a-t-on jamais entendu rien qui approche de son idée. Jamais, jamais; et vous, ma sœur Julie, ne vous en allez pas. — Je ne demande pas mieux, répliquai-je, d'avoir pour témoin de mes actions et de ma tendresse votre aimable sœur Julie, qui sera plus complaisante que vous. Et ne croyez pas, que quand nous serions seuls, sous ce rideau virginal, je voulusse vous déplaire, à moins que votre

bouche ne me l'eût ordonné. — Non, sur mon Dieu, poursuivit-elle. Vous avez beau dire ; je n'en croirai rien, et n'oserais m'y fier, quand vous m'en feriez les plus grands serments. Les serments des hommes, je l'ai bien lu, ne sont qu'une belle écorce au mensonge de leur pensée. — S'il fallait croire à tout ce qu'on a lu, je dirais aussi que les refus des dames sont le marque charmant de leur desir. Mais entre amis, tout doit être de bonne amitié, sans hypocrisie vaine, sans violence et sans regret. On desire plutôt le plaisir de l'objet qu'on aime que le sien propre. Au moyen de quoi, vous devez croire que je ne voudrais pas vous donner le moindre mécontentement en vous forçant de déférer au mien sans que je déférasse au vôtre. —

Fût-ce par mes raisons, ou par sa bonne volonté particulière, elle se laissa persuader, et nous étions ainsi de bon accord, moi, lui baisant les mains, lorsque Julie, qui

avait couru savoir si tout était en ordre à la maison, revint, et nous trouva dans cette attitude amicale. Elle se mit à rire avec cette grace particulière qui nous fait trouver charmant une tendre amie des amours. — Est-ce ainsi, me dit-elle, que vous priez pour les trépassés ? Vraiment, ma mère est bien trompée. Elle nous croit ici en oraison; mais je vous pardonnerai si vous me baisez aussi, non pas la main qui est un peu trop de conséquence, mais au beau millieu de la joue.

— Savez-vous, ma belle, lui dit Caïa, que le méchant veut ici passer la nuit. — Je le crois bien, dit-elle : voudriez-vous qu'il risquât de s'en aller à l'heure qu'il est ? Il faut qu'il promette d'être comme un petit agneau entre nous deux, et nous le caresserons, tant qu'il puisse connaître si nous sommes de bonnes amies quand on est sage avec nous. — Caïa me fit signe d'un regard lancé comme un fil d'œil en me serrant

la main. Je promis et jurai tout ce que voulut Julie, qui me permit alors de *m'asseoir* entre elles. Je me jetai d'abord entre ses bras, et lui couvris les yeux et les joues de mes baisers pleins de vive reconnaissance. Elle se leva pour tirer d'une armoire des confitures et des dragées, des fruits, du vin de Chio, que les demoiselles effleurent de leurs lèvres modestes : mais le petit coup que j'avalai m'ayant animé le visage et l'esprit, — allons, se dirent-elles, point de scrupule aujourd'hui. C'est la marque de la vérirable amitié. — Alors elles burent tout franchement entre elles deux un bon demi-quart de la coupe, et le plaisir qu'elles eurent leur justifia cette petite insobriété. Nous dévisâmes, nous rîmes, comme de pauvres enfans échappés que l'innocence de leurs jeux ne rassure pas encore. J'eus de ma Caïa ; quoi, me direz-vous ? Tout ce que l'amant enchanté peut desirer, à la réserve du

du point qu'il fallait attendre de l'hymen seulement.

Telles furent les privautés de Caïa et de Mélicello. Je le dis à la face de l'univers, en le priant de pardonner à la perfide : car moi, je ne le puis encore, et je ne le pourrai que quand j'aurai perdu tout mon amour, mon ensorcelé d'amour.

LE COMPLOT DE CLAUDIA, MÈRE DE CAÏA,

Formé pour la ruine du plus tendre amour.

Cette même nuit, qui me parut si belle, enfantait l'orage qui crêva dans les jours suivans. Claudia et le seigneur Pandalpho consultaient dans leur lit. Mon ami, dit Claudia, notre fille Caïa me paraît mériter un excellent mari qui se présente ; et je crois bien que vous ne laisserez pas échapper cette occasion. Le seigneur Dispetto vous est personnellement connu ainsi que sa fortune. J'ai bien entendu quelques médisances au sujet

du gentilhomme Mélicello. Peut-être est-il vrai qu'il ait quelques desseins; mais de ces desseins légers, comme tous ceux des braves de cour, et qui ne s'appuyent jamais sur le mariage; et quand ses vues iraient jusques-là, de ma part, je ne les aiderais jamais. Je ne veux point que ma fille soit plus élevée que moi; et vous ne devez pas souffrir un autre chef que vous dans votre famille. Notre sort est doux, peut-être parce que nous avons toujours évité l'ombre funeste de ces grandes maisons. Nous n'importunons pas nos voisins, nous ne devons rien à personne, et si l'on nous accuse de vivre d'une manière un peu sauvage, c'est cette règle de votre maison qui en fait la solidité. Tout ce que ces gens, de haute volée, appellent vertus, belles manières, magnificence, graces et sociabilité, n'entassent rien dans les greniers et vuident les coffres. Je ne sais ce qu'on veut dire en parlant de cette honnêteté qui consiste à ne rien amasser et à dépenser tou-

jours. Quel profit me fait le bien qu'on dit de moi ? et quelle nécessité avait-on de ces sciences, de ces gentillesses et de cette politesse nouvellement introduites dans notre isle ? Je ne connais de meilleure faveur, de meilleure science, de meilleure sagesse que d'avoir un écu et de le bien garder. L'amitié la plus solide est celle d'un écu ; c'est une ressource toujours prête, et un empire toujour sûr vis-à-vis de ceux qui ne l'ont pas. *Avoir et ne devoir* c'est la plus belle maxime du monde, et la base de la vertu. Au moyen de quoi, vous me rendrez bien la justice de croire que je connais mieux que vous ce qu'il faut à notre fille, eu égard aux principes que je lui ai donnés.

Le jeune homme Dispetto viendra vous annoncer des intentions sérieuses, vraiment honnêtes. Il ne mettra en avant aucune condition, aucun doute, ni difficulté. Il ne

demande qu'à devenir notre gendre : je vous prie, mon ami, de lui faire bon visage. Il est un peu pensif, négligé, et même lourd : ce n'est que signe de bonté ; et il est nourri dans les bons principes d'honorer père et mère. Il ne dépenserait pas un denier mal-à-propos. Pesez bien là-dessus si vous voulez le bien de la pauvre Caïa.

Tant caqueta la femme de Pandalpho que dès le lendemain l'on se mit en devoir de passer les contrats, et huit jours après, ma Caïa, celle qui m'avait fait tant de serments les oublia tous, et se laissa fiancer devant tout le monde. Oh, Dieu! j'ignorerais encore le crime de l'infidelle, si l'ame de toutes les femmes était aussi dure et perverse. Mais qui fut sensible à cette injustice audacieusement ou lâchement faite à mon amour ? Ce fut la bonne concierge Faustule.

Comme je disais, Caïa qui m'avait, au milieu des larmes, juré qu'elle endurerait tout au monde avant que de me désavouer, s'en

alla, sans effort et sans honte à l'église, proférer au vicaire qu'elle n'avait amitié, promesse, ni alliance avec aucun homme, et en prit à témoin le ciel et la terre indignement. Faustule sortit du lieu saint avec de grosses larmes qui baignaient ses lèvres. L'idée de l'injustice peut révolter une ame dans le rang le plus obscur. Elle vint me trouver dans ma chambre, et je connus à sa révérence qu'il y avait quelque chose de sinistre dans la nouvelle qu'elle m'apportait. Elle s'assit bientôt en sanglottant, et sans avoir la force de me rien dire. Je la laissai faire et m'assis auprès d'elle sans avoir non plus la force de l'interroger. Nous demeurâmes quelque tems muets et immobiles.

Enfin, elle se leva. — Adieu, dit-elle, mon bon seigneur Mélicello : que le bon Dieu vous console ! Mais il n'y a plus de remède. Ah ! croyez qu'elle s'en repentira. Est-il possible qu'il y ait eu comparaison entre vous et ce vilain sot de banquier !

— Alors elle me raconta tout ce qui s'était passé.

— Eh bien, ma bonne, lui dis-je. Le Dieu qui connaît mon cœur doit savoir si je desire la vengeance contre une femme que j'aimais autant que lui-même. Je n'ai rien conçu ni médité qui ne fût honnête. Nos amours n'ont été pratiqués, ni par brigues, ni pat feintes, ni par argent. Le plus pur sentiment, et le but le plus louable me liaient à ma bien-aimée Caïa. Je la voyais avec l'intention de la voir éternellement, uni avec elle, de cœur, de mœurs et de plaisir, ce qui est le vrai mariage. Elle en veut un d'avarice; elle l'achette par un mensonge. Elle voit du profit à se faire servante du vice plus qu'elle ne voyait de plaisir à être libre, amie et souveraine d'un galant homme; il faut la laisser faire, et vous taire, ma bonne Faustule. Si elle a offensé le ciel, il la punira bien sans nous. Mais je vous demande le secret pour elle, parce

que je ne suis pas de ces hommes qui se vantent d'avoir persuadé qui ne les écouta jamais. Mon naturel me porte à supporter tout des dames. Je ne troublerai point la joie de ses nôces, et je la rends à celui à qui elle veut se donner aussi pure que je la gardais pour moi-même. Dites-lui seulement toutes les fois que vous la verrez, et retenez bien ces paroles : Madame, vous ne pouvez manquer d'être heureuse, car votre ami le demande au ciel tous les jours ; et si elle vous dit qu'elle n'a point d'ami, vous lui répondrez : pardonnez-moi, madame ; vous en avez un qui ne veut pas mourir, pour vous laisser la satisfaction de l'avoir humilié. —

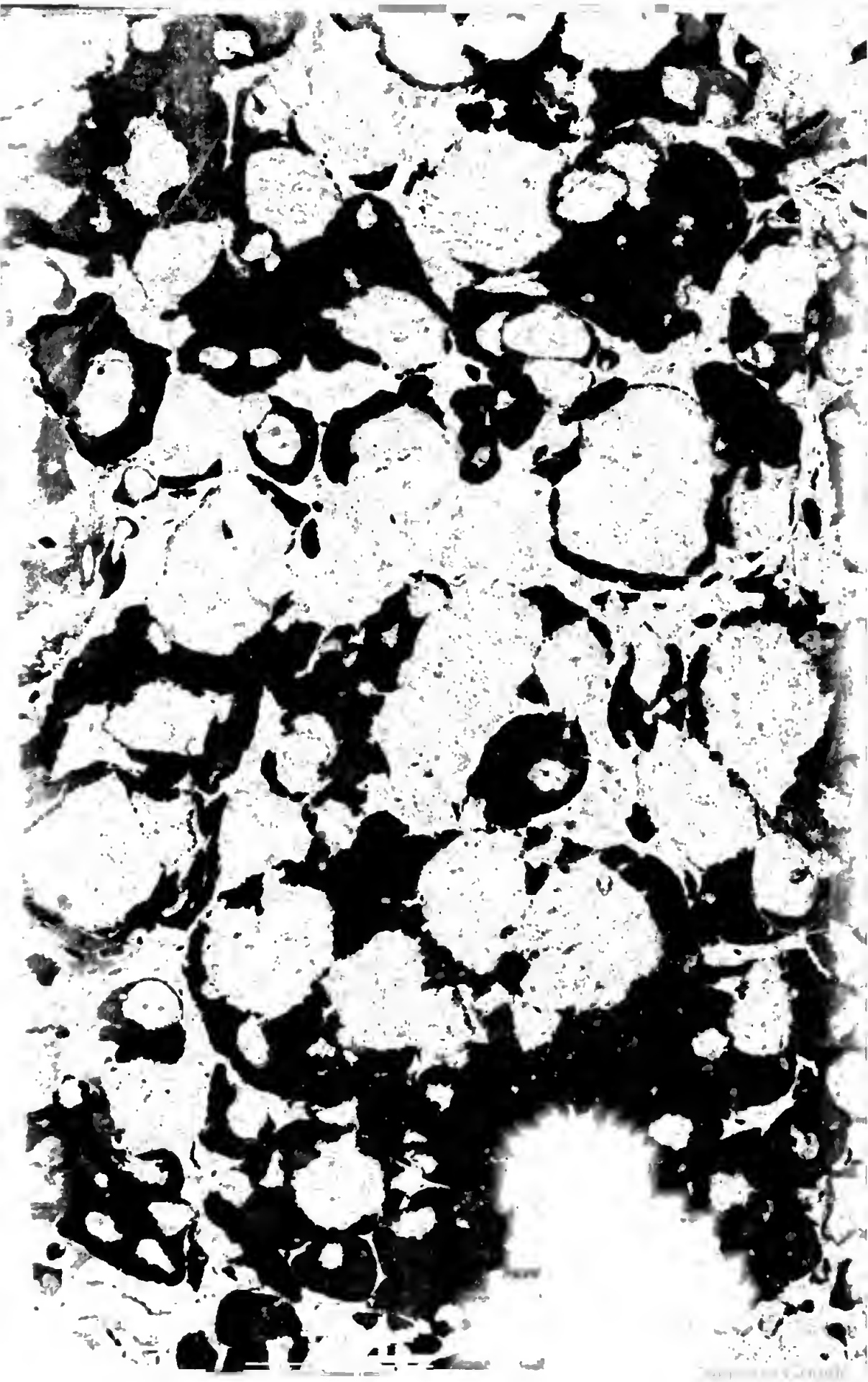
Aussi-tôt que la bonne Fauſtule fut partie, je mandai ma sœur, afin de pouvoir pleurer avec elle. Je passai tout cet hiver dans les larmes : le printems revint, et ne renouvella que mes douleurs. Oh ! ciel, je fus malheureusement vengé et instruit des

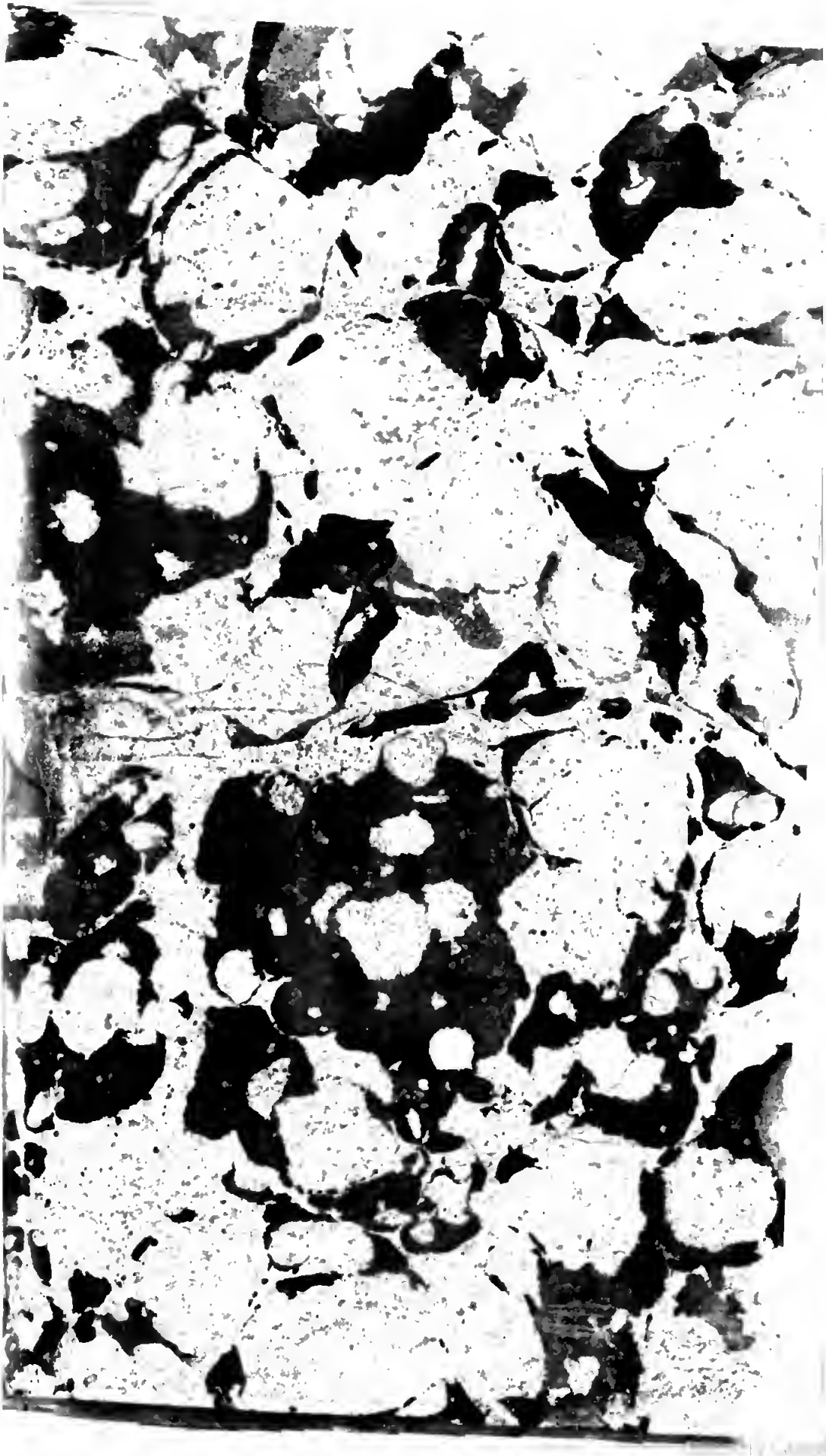
remords de ma belle Caïa. Il me semble que si j'en avais été tout-à-fait oublié, il aurait été plus doux pour moi de n'avoir que mes peines à supporter.

Je finis le récit de la principale affaire de ma vie. Pourquoi parlerais-je d'une autre amour, où je n'entrai que pour chercher une distraction, et qui, cependant, aurait pu finir par l'hymen, si je n'avais éprouvé la même infidélité ? O beautés ! quels sentiments suffiraient donc, si vous étiez fidelles ? puisqu'avec tant de torts, vous obtenez de tous les hommes bien nés, tant de respect et tant d'amour !

FIN.

584242





Scott
Paul
N°